N° 75 DÉCEMBRE 1925.

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

La Prière du Seigneur

III

Emploi liturgique

On peut bien dire que le *Pater* est l'unique prière : il constitue le fond et il est la norme de toutes les autres. Saint Augustin l'écrivait très heureusement à la veuve Proba : « Quelques autres paroles que nous disions, soit que l'ardeur de la prière les précède et les forme dans l'intime du cœur, afin de projeter au dehors son éclat, soit qu'elle les suive et s'y applique, afin de croître, nous ne disons rien que ce qui fut institué dans la Prière du Seigneur, si nous prions comme il faut (1). »

Sur ce principe, il est aisé de concevoir quelle place de choix il devait prendre naturellement dans la vie chrétienne, privée ou publique.

(1) *Epist. CXXX ad Probam*, c. XI.

Ce fut, dès l'origine, « la prière de règle et ordinaire des fidèles (1) ». La *Doctrine des apôtres* (2) ordonne à chacun de le réciter trois fois le jour, aux heures traditionnelles de la prière juive, troisième, sixième et neuvième : « Ne priez pas comme les hypocrites, mais de la manière que le Seigneur a commandé dans son Évangile : Priez ainsi... » Suit le texte selon *saint Matthieu*, qui se montre dès lors en possession du privilège qu'il a toujours et partout conservé; puis, tel un écho qui le prolonge, cette doxologie : « Car à vous est la puissance et la gloire pour les siècles »; enfin, une brève conclusion : « Priez ainsi trois fois le jour. » On lit quelque chose de tout semblable dans les *Constitutions apostoliques* (3) : « Lorsque vous priez, ne soyez pas comme les hypocrites; mais, selon que le Seigneur l'a ordonné dans l'Évangile, priez ainsi : Notre Père... Car à vous est la royauté, et la puissance, et la gloire pour les siècles. Amen! »

Même condition d'honneur dans l'Office public, aussitôt que celui-ci commence de s'organiser, c'est-à-dire dès le temps des apôtres (4). Mais c'est vers le début du VI^e^ siècle surtout que les documents abondent touchant le rôle important qui lui est réservé aux différentes Heures. Voici, tout d'abord, un chapitre de la *Règle* de saint Benoît (5), qui semble particulièrement suggestif : « L'office du matin et celui du soir (les Laudes et les Vêpres) ne se doivent jamais célébrer sans que, en dernier lieu, le supérieur dise du commencement à la fin la Prière du Seigneur, tous prêtant l'oreille. » Le saint législateur poursuit, en indiquant le motif d'une telle pratique. Si le *Pater* doit être récité

(1) Tertullien, *De or.*, x. — (2) viii, 2-3. — (3) VII, xxiv, 1-2. — (4) Cf. Dom Baümer, *Geschichte des Breviers*, c. I; Thalhofer, *Handbuch der Katholischen Liturgik*, II, 564. — (5) c. xiii.

d'une manière aussi solennelle, ce n'est pas seulement à raison de son efficacité éminente et universelle, mais spécialement « à cause des épines de scandale qui ont accoutumé de se produire, afin que les frères, se réunissant dans l'engagement qu'ils prennent par cette prière, en disant : Remettez-nous nos dettes, comme nous remettons à ceux qui nous doivent, se purifient de cette sorte de fautes ». Doctrine chère aux saints Pères, ainsi qu'aux fidèles des premiers âges, et qui s'est gardée précieusement dans l'Église : le *Pater* constitue un sacramental, très propre à effacer les péchés véniels et à rétablir la paix. Au reste, en cette vertu de la divine prière se résument toutes les autres; car dans la charité consiste et le lien de la perfection, et la plénitude de la loi, et l'achèvement du règne de Dieu. Saint Benoît termine : « Aux autres offices, on ne dira (à haute voix) que la dernière partie de cette oraison, en sorte que tous s'unissent pour répondre : Mais délivrez-nous du mal. » Ainsi donc, le *Pater* se récite, chez lui, à la fin de toutes les Heures, soit solennellement, soit à voix basse. Il fait partie de cet ensemble que saint Benoît appelle indifféremment *litanie* ou *Kyrie eleison*, et qu'il veut voir terminer tous les offices (1).

D'autres témoignages, moins explicites, s'éclairent de cette lumière. A la date de 517, le concile de Girone, en Espagne, porte le décret suivant : « Nous voulons que tous les jours, après les Matines (Laudes) et les Vêpres, la Prière du Seigneur soit dite à haute voix, *proferatur*, par le prêtre (2). » Le concile de Vaison, qui réunit, en 529, les évêques de la Provence, prescrit la récitation du *Kyrie eleison* à Laudes, à la Messe et aux Vêpres (3). Or, on sait que le *Pater* fait partie de la litanie du *Kyrie elei-*

(1) Cf. c. IX, XII, XVII. — (2) Can. X. MANSI, VIII, 550. — (3) Can. III. MANSI, VIII, 727.

son, à l'Office divin. De plus, le canon du concile de Vaison s'autorise de l'usage du Siège apostolique et de l'Italie; et des juges difficiles (1) ont estimé que tel était bien, en effet, l'usage romain à cette époque. Voilà donc l'Église romaine d'accord, partiellement du moins, avec saint Benoît, pour donner une place d'honneur dans l'Office à l'oraison dominicale. L'accord n'était-il même que partiel? Vers les premières années du IX^e^ siècle, l'Office romain et l'Office bénédictin se présentent comme substantiellement identiques, exception faite de la distribution du psautier. Nous avons sur ce point le témoignage précis et certain d'Amalaire. Qu'on lise notamment ce qu'il dit de la récitation du *Pater* à la fin des Heures, dans l'Église de Rome : « Le *Kyrie eleison* prend place à la suite de tous les offices, précédant la Prière du Seigneur, tout comme à la synaxe matutinale (Laudes) et à celle du soir (Vêpres). Seulement l'Église romaine n'a point notre coutume gauloise, de chanter la Prière du Seigneur après les psaumes des Nocturnes (Matines) (2). » A un détail près, l'accord est parfait avec saint Benoît. Mais, si l'Office bénédictin n'eut qu'une tardive influence sur l'Office romain, en revanche tout conspire à favoriser l'idée qu'il se forma sous l'influence romaine (3). Comment, dès lors, se défendre de penser que l'harmonie constatée au IX^e^ siècle exista dès le début? On voit en outre par la dernière phrase d'Amalaire que l'usage gaulois était, lui, du tout conforme à l'usage bénédictin : celui-ci avait gagné les pays francs en même temps que la *Règle*, au VII^e^ siècle (4).

Par la suite, la récitation du *Pater* en cette forme spéciale disparut presque entièrement de l'Office romain : on

(1) Bishop, *Liturgica Historica*, 119, 135. — (2) *De eccl. offic.*, III, VI. — (3) Cf. Bishop, *l. c.*, 133-134; Thalhofer, *l. c.*, II, 524. — (4) Cf. Bishop, *l. c.*, 136.

ne l'y rencontre plus aujourd'hui que dans les *Preces* fériales des petites Heures, et les *Preces* dominicales de Prime et de Complies. En revanche, il gagnait du terrain par ailleurs. La coutume de le dire silencieusement avec le *Credo*, avant Matines et Prime, ainsi qu'à la fin de Complies, semble avoir été introduite par saint Benoît d'Aniane, dans son monastère d'Inde, près d'Aix-la-Chapelle, aux débuts du IX[e] siècle (1). Saint Pie V la rendit universelle et obligatoire; de plus, le *Pater* dut se dire dorénavant comme prière préparatoire aux autres Heures. Il termine encore, avec le *Dominus det nobis suam pacem*, toute Heure qui n'est pas immédiatement suivie d'une autre; on le trouve également avant les absolutions de Matines, etc.

Et ce n'est pas seulement l'Office divin, c'est toute la liturgie de l'Église qui s'est comme parfumée de la Prière du Seigneur, depuis l'administration des sacrements jusqu'aux plus humbles fonctions, telle la bénédiction de la table.

Cependant, rien ne paraît plus capable d'en relever le sens profond, que sa place dans l'ancienne liturgie du baptême et dans la liturgie de la messe.

*
* *

Parce qu'il était la prière spécifique du chrétien, le *Pater* tomba de bonne heure sous la discipline de l'arcane. Celle-ci ne consistait pas seulement à doser l'enseignement selon la capacité des auditeurs; devant le régime de persécution qui était devenu pour elle la loi constante, l'Église éprouva le besoin de se cacher positivement, et de réserver aux seuls fidèles la connaissance complète des mystères (2).

(1) *Vita S. Bened. Anian.*, c. VIII; *Acta SS.*, febr., V, 618.

(2) Lire sur ce sujet les pages mesurées du R. P. D'ALÈS, *Théologie de Tertullien*, 317-321.

En conséquence, le *Pater* demeura secret, même pour les catéchumènes; saint Jean Chrysostome, par exemple, exhorte à intercéder pour eux, car, dit-il, « ils n'ont pas encore la prière de règle et donnée par le Christ (1) ». Il ne leur était confié, et non point par écrit, mais oralement, que durant la période immédiatement préparatoire au baptême, peu de jours avant la réception du sacrement. La coutume en persévéra longtemps.

La *traditio* de *Pater* revêtit toujours et partout un caractère de grandeur et de solennité. A Rome, et pour ne rien avancer que d'incontestable, dès le VI^e^ siècle, elle comporta tout un cérémonial, aussi majestueux que simple. Il est décrit par le sacramentaire gélasien, qui fut le missel de l'Église romaine au VI^e^ siècle.

Le diacre adressait d'abord aux catéchumènes cet avertissement :

— Tenez-vous en silence, et prêtez une oreille attentive.

Puis, le prêtre commençait une *expositio orationis*, inspirée des commentaires de Tertullien et de saint Cyprien, et dont l'auteur présumé serait saint Chromatius, ami de saint Jérôme, et évêque d'Aquilée de 388 à 408 (2).

Entre ses autres préceptes salutaires, notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, un jour que ses disciples lui demandaient comment ils devaient prier, leur accorda cette forme de prière, dont la présente lecture vous va donner pleine connaissance à votre tour (3).

Que votre charité veuille donc bien écouter de quelle manière il instruit ses disciples à prier le Père Tout-Puissant : « Pour vous, lorsque vous prierez, entrez dans votre

(1) *Hom. II in II Cor.*, 5. — (2) Cf. Dom P. de Puniet, *Les trois homélies catéchétiques du sacram. gélas.*, *Revue d'Hist. Eccl.*, VI, 306 sq. — (3) Le texte certain du Gélasien porte : *Formam... orationis... quam etiam lectione praesenti et vos plenius cognovistis.* Ce n'est pas sans scru-

chambre, et, après avoir fermé la porte, priez votre Père (1). » Par le nom de chambre, il n'entend pas signifier un appartement secret, mais rappeler que le fond de notre cœur n'est à découvert que devant Dieu. Et c'est après avoir fermé la porte, que l'on doit adorer Dieu, c'est-à-dire qu'il faut fermer la porte de notre cœur à la pensée mauvaise par le moyen d'une clef mystique, puis, les lèvres closes, parler à Dieu avec une âme pure. Notre Dieu écoute la foi, non le bruit des paroles. Que la clef de la foi ferme donc notre cœur aux embûches de l'Adversaire, et qu'il ne soit ouvert qu'à Dieu seul, dont nous savons qu'il est le temple, afin que, habitant en nos cœurs, il soit lui-même notre avocat (2) dans nos prières.

Le Christ Notre-Seigneur, Parole et Sagesse de Dieu, nous a donc enseigné la prière que voici :

Notre Père qui êtes aux cieux. — C'est là la voix de la liberté, la pleine confiance. Il vous faut donc vivre de telle manière, que vous puissiez être les enfants de Dieu et les frères du Christ. Quelle témérité, d'oser nommer Dieu son Père, si l'on dégénère, en s'écartant de sa volonté! Très chers, montrez-vous dignes de l'adoption divine, car il est écrit : « Tous ceux qui ont cru en lui, il leur a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu (3). »

pule que l'on a interprété ce passé par un futur. Mais on y était encouragé par l'exemple de l'*Année liturgique* (Le Carême, p. 416), et même par le vieil Hittorp, chez qui se lit cette variante : *Ut in praesenti sacra haec lectio demonstrabit.*

Aussi bien, que pourrait désigner le mot *lectio*, sinon la tradition du *Pater*? A moins que l'on ne suppose, avec le cardinal Thomasi, lequel souligne du reste ce qu'il y a d'heureux dans le texte d'Hittorp, que le rite ait commencé par le chant ou la lecture du passage évangélique où le *Pater* est contenu. Mais cette hypothèse n'a été suivie, que nous sachions, par personne.

(1) *Matth.*, VI, 6. — (2) Cf. I *Joann.*, II, 1. — (3) *Joann.*, I, 12.

Que votre nom soit sanctifié! — Cela ne veut pas dire que Dieu soit sanctifié par nous : il est éternellement saint. Mais nous demandons que son nom soit sanctifié en nous, en sorte que, rendus saints par son baptême, nous persévérions dans le nouvel être que nous avons reçu.

Que votre règne arrive! — Quand est-ce que notre Dieu cesse de régner dans le sens le plus éminent du mot, lui dont le règne est immortel? Mais, lorsque nous disons : « Que votre règne arrive », c'est la venue de notre propre règne que nous implorons, règne qui nous a été promis de Dieu, et acquis par le sang et la Passion du Christ.

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel! — C'est-à-dire : Que votre volonté se fasse en cette manière, que ce que vous voulez dans le ciel, nous qui sommes sur la terre, nous l'accomplissions sans reproche.

Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. — Par là, nous devons entendre l'aliment spirituel. C'est le Christ, en effet, qui est notre pain, lui qui a dit : « Je suis le pain vivant descendu du ciel (1). » Nous l'appelons notre pain quotidien, parce qu'il nous faut demander sans cesse l'immunité à l'endroit du péché, en sorte que nous soyons dignes de la nourriture céleste.

Et remettez-nous nos dettes, comme nous remettons à ceux qui nous doivent. — Par ce précepte, le Seigneur nous donne à comprendre que nous ne pouvons mériter le pardon de nos péchés, autrement qu'en pardonnant d'abord nous-mêmes à ceux qui pèchent contre nous, selon ce qu'il dit dans l'Évangile : « Si vous ne pardonnez aux hommes

(1) *Joann.*, VI, 41.

leurs offenses, votre Père non plus ne vous pardonnera pas les vôtres (1). »

Et ne nous induisez pas en tentation. — C'est-à-dire : Ne souffrez pas que nous y soyons induits par celui qui tente, l'auteur de toute perversité. L'Écriture dit, en effet : « Dieu ne tente pas de mal (2). » C'est le diable qui tente. Pour triompher de lui, le Seigneur nous dit : « Veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation (3). »

Mais délivrez-nous du mal. — Ces paroles sont motivées par ce que dit l'Apôtre : « Vous ne savez pas ce qu'il faut demander (4). » Il nous faut donc prier le Dieu Tout-Puissant (5), afin qu'en présence des maux, quels qu'ils soient, que la fragilité humaine n'a point la force de prévoir ni d'éviter, Jésus-Christ Notre-Seigneur daigne, dans sa clémence, nous conférer cette puissance, lui qui, étant Dieu, vit et règne en l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles.

Le diacre proclamait alors de nouveau :

— Tenez-vous en ordre et en silence, et prêtez une oreille attentive.

Puis, le prêtre reprenait :

— Vous avez entendu, très chers, les saints mystères de la Prière du Seigneur. Allez maintenant, et les faites revivre dans vos cœurs, en sorte que vous puissiez être par-

(1) *Matth.*, VI, 15.

(2) *Jac.*, I, 13. Tel est, en effet, le sens d'après la version latine. Mais le grec signifie : « Dieu ne saurait être tenté de mal. »

(3) *Matth.*, XXVI, 41.

(4) *Rom.*, VIII, 26.

(5) Le manuscrit gélasien du Vatican porte : *Unus Deus omnipotens...* ; mais la seule leçon sûre est : *Unde Deus omnipotens...* Cf. DOM P. DE PUNIET, *l. c.*, 30.

faits dans le Christ, et capables d'obtenir et recevoir en plénitude la miséricorde de Dieu. Le Seigneur notre Dieu est Tout-Puissant : qu'il vous conduise, vous qui bientôt courrez à la foi, jusqu'au bain de la régénération ; et nous, qui vous avons livré le mystère de la foi catholique, qu'il nous fasse parvenir avec vous au céleste royaume, lui qui vit et règne avec Dieu le Père en l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles.

On s'assurait, avant le baptême, que le catéchumène savait son *Credo*, dont on lui avait fait également la tradition solennelle : c'était ce que l'on appelait, à Rome et dans les pays de langue latine, la *redditio symboli*. Y eut-il de même une récitation publique du *Pater*? Il semble bien que l'on doive répondre par la négative. Au reste, elle n'était pas nécessaire, car les occasions ne manqueraient pas au néophyte de montrer sa science ou de raviver ses souvenirs (1). Aussitôt revêtu du caractère des enfants de Dieu, il pouvait de plein droit s'adresser à lui, en disant : « Notre Père ». Il en usait sans retard dans les Églises d'Orient. Sorti de la fontaine baptismale, le prêtre faisait sur lui l'onction du chrême. A l'instant, il se tournait vers le soleil levant, symbole du Verbe incarné, dont la lumière venait de se lever sur son âme, et il récitait sa prière de fils. En Occident, il devait attendre la fin du canon de la messe qui suivait immédiatement le baptême, la première à laquelle il assistât, la messe de sa première communion, pour s'unir à la voix du pontife, chantant solennellement le *Pater*, ou le dire lui-même avec tout le peuple. C'est là ce que certains appellent la *redditio orationis* (2).

(1) Cf. Thalhofer, II, 290. — (2) Cf. *Ibid.*, I, 304. Faudrait-il donc entendre dans le même sens les textes où saint Augustin parle aux catéchumènes de réciter, *reddere*, leur prière, huit jours après l'avoir

Splendeurs disparues, et qui, aussi bien, étaient fatalement condamnées à disparaître, à mesure que se généralisait la pratique de baptiser les petits enfants. Il en est cependant demeuré quelque chose dans notre rituel romain. Le catéchumène adulte, une fois entré à l'église, récite conjointement avec le prêtre le symbole et l'Oraison dominicale; pour le baptême d'un enfant, ce sont les parrain et marraine qui disent en son nom, avec le prêtre, le *Credo* et le *Pater*. Dernier vestige de l'antique *traditio* et *redditio symboli et orationis* (1).

*
* *

Au contraire de ce qui s'est produit pour le baptême, le *Pater* n'a rien perdu, à la messe, de l'honneur qui lui fut dévolu dans les liturgies anciennes.

Malgré l'absence de preuves extrinsèques, on doit affirmer, au dire d'un liturgiste aussi sérieux que Thalhofer, que la Prière du Seigneur fut récitée à la Cène du Seigneur, et cela dès les premiers jours de l'Église (2). Saint Jérôme assure le fait (3); et tel est sans doute aussi le sentiment de saint Grégoire, lorsqu'il affirme que la coutume des apôtres était de joindre à la consécration de l'hostie la seule récitation du *Pater* (4). C'est de cet usage liturgique, à la synaxe eucharistique comme à l'Office divin, que sont venues les doxologies de la *Doctrine des apôtres* et des *Constitutions apostoliques*, que l'on a lues naguère, la doxologie plus développée qui se dit encore aujourd'hui,

reçue : *Serm.* LVIII, 1; LIX, 1? Cf. *Serm.* CCXXVII, mais aussi LVIII, XI. L'ensemble des textes s'accorderait mieux, semble-t-il, avec l'hypothèse d'une récitation non solennelle au cours du Carême. Au reste, en fait d'anciens usages liturgiques, la prudence commande de ne point généraliser outre mesure et de tempérer les affirmations trop absolues, tant était grande la liberté des Églises particulières.

(1) Cf. THALHOFER, II, 311. — (2) Cf. *Ibid.*, I, 303-304; II, 197. — (3) *Advers. Pelag.*, III, 15. — (4) *Epist.*, IX, 12.

à la messe, dans la liturgie byzantine (1), enfin l'*Amen* par lequel le peuple, ainsi que l'explique saint Cyrille de Jérusalem (2), ratifie tout ce qui est exprimé dans la Prière.

Les témoignages formels sur la présence du *Pater* à la messe apparaissent au IV^e^ siècle, et ne cessent désormais de se multiplier. Saint Augustin, par exemple, est aussi explicite que possible, lorsqu'il dit que presque toute l'Église, *fere omnis Ecclesia*, conclut par l'Oraison dominicale les prières qui accompagnent la bénédiction, la consécration et la fraction de l'hostie (3).

Mais quant à la place qu'il occupe, il y a divergence entre l'usage romain d'une part, et celui de l'Orient, comme aussi de l'Afrique, d'autre part.

La pratique orientale est de le réciter immédiatement après le Canon : on le constate en particulier dans la cinquième homélie mystagogique de saint Cyrille de Jérusalem. Pour l'Afrique, nous avons un mot décisif de saint Augustin : « *Ecce ubi est peracta sanctificatio, dicimus orationem dominicam.* Aussitôt la consécration achevée, nous disons la Prière du Seigneur (4). » Le baiser de paix ne venait qu'ensuite.

A Rome, au contraire, comme on est autorisé à l'inférer de la lettre d'Innocent I à Decentius, évêque de Gubbio (5), il précède immédiatement la communion. Le baiser de paix suivait le Canon. Donné par le célébrant au premier dignitaire ecclésiastique, il était passé successivement au clergé et à tout le peuple. Cependant, le célébrant retournait à son siège, pour dire, en préparation à la communion, l'Oraison dominicale et une courte prière, analogue

(1) Cf. Dom Moreau, *Les liturgies eucharistiques*. 151. — (2) *Hom. V mystag.* — (3) *Epist. CXLIX*, n. 16. — (4) *Serm. CCXXVII.* — (5) c. 1, n. 4.

au *Libera nos quæsumus* de notre présent missel (1). Ainsi, les fidèles n'approchaient de l'autel qu'après avoir affirmé solennellement devant Dieu leur union fraternelle, et effacé de leur âme toute tache de péché (2).

Ce fut saint Grégoire qui, témoin de l'usage grec durant la mission qu'il remplit à Constantinople sous Pélage II, l'introduisit à Rome, et transporta le *Pater* à la place qu'il a toujours gardée depuis lors. Il s'explique sur cette réforme dans sa lettre fameuse à Jean, évêque de Syracuse. Il lui paraissait peu convenable, étant donné surtout la coutume des apôtres dont il a été précédemment parlé, que l'on récitât sur l'hostie les formules, saintes et vénérables assurément, parties toutefois d'une main humaine, de notre Canon, et que l'on ne dît point la prière léguée par « le Rédempteur » sur son corps et son sang, à l'autel même, et avant de procéder à la fraction, qui était le préliminaire obligé de la communion (3). Jointes aux prières consécratoires, les paroles divines en forment donc dorénavant l'heureux complément, ou plutôt le magnifique couronnement, comme une application des fruits du sacrifice.

L'Oraison dominicale fut toujours entourée, à la messe, d'une grande solennité. En Orient, saint Grégoire lui-même l'atteste dans sa lettre à Jean de Syracuse, tout le peuple s'unissait pour la dire d'une commune voix (4).

(1) Cf. Bishop, *Historica Liturgica*, 11 ; Duchesne, *Origines du culte chrétien*, 4e édition, 189.

(2) Telle était aussi la valeur que l'on attribuait au *Pater* dans l'Église d'Afrique, bien qu'il eût place immédiatement après le Canon. Cf. Saint Augustin, *Serm. XVII*, v.

(3) *Epist.*, IX, 12. Ces choses ont été étudiées avec beaucoup de soin et beaucoup de science par Dom A. Wilmart, dans les notes à son excellente traduction du *Génie du rit romain*, d'E. Bishop.

(4) On peut citer encore, entre autres témoignages, celui de Cassien, *Coll. IX*, XXII.

De même dans les Gaules : Grégoire de Tours raconte, parmi d'autres miracles, qu'un jour, pendant la messe, une muette, soudain guérie, se mit à réciter la sainte Prière avec le reste des fidèles (1). Une pratique semblable existait en Afrique : saint Augustin exhorte les catéchumènes à bien posséder leur Prière, « car, poursuit-il, vous devrez la dire chaque jour à l'église, après votre baptême; la Prière du Seigneur, en effet, se dit tous les jours dans l'église, à l'autel de Dieu (2). » Mais dans les rits romain, ambrosien et mozarabe, c'est le prêtre qui chante seul le *Pater*, ce qui permet un récitatif plus orné et plus varié. Le peuple s'unit à lui, soit en répondant *Amen* après chaque demande, en Espagne et à Milan, soit, à Rome, par le chant de la clausule finale : *Sed libera nos a malo* (3).

L'usage romain s'est conservé et étendu à tous les pays de rit latin. Dans la liturgie byzantine, c'est maintenant le président du chœur qui dit pour tous l'oraison dominicale, pendant que le célébrant la récite en particulier (4).

La solennité du *Pater* est encore rehaussée, dans tous les rits anciens et actuels, par une préface et une conclusion, tantôt fixes, comme à Rome, tantôt variables, comme en Gaule. La préface surtout est évidemment destinée à élever les esprits et les cœurs. Aucune, du reste, n'égale la nôtre en simplicité ni en grandeur. Plusieurs termes en sont pris de saint Cyprien (5); mais l'emprunt n'ôte rien à l'originalité de la phrase, d'une frappe toute romaine.

(1) *De mirac. S. Martini*, l. II, c. XXX. — (2) *Serm. LVIII*, X. — (3) L'*Amen* manque aux sacramentaires gélasien et grégorien ; on le tient pour une addition de la fin du moyen âge. Cf. THALHOFER, II, 201. Du reste, c'est le prêtre qui le dit à voix basse, et non le peuple. — (4) Cf. DOM MOREAU, *l. c.*, 73-74. — (5) *De or. dom.*, II.

« *Oremus* : *Praeceptis salutaribus moniti et divina institutione formati, audemus dicere* : *Pater noster*... Dociles à des préceptes salutaires et formés à la divine école, nous osons dire : Notre Père... » Oui, en vérité, nous craindrions de prononcer de telles paroles, si une bouche divine ne nous les avait apprises. Mais là, devant le « Rédempteur » qui les dit avec nous, confiants en l'infinie valeur de sa chair immolée et de son sang répandu, nous osons, selon la pensée profonde de saint Grégoire, appeler Dieu notre Père, et demander ce pourquoi il est mort et renouvelle sous nos yeux son sacrifice : la délivrance de tout mal, la docilité, le règne, la sainteté, la perfection du caractère filial, cette unité chrétienne enfin où tout se résume, et qui est à la fois la nécessaire disposition pour communier avec fruit.

fr. E. Pichery, O. S. B.

La Parabole du Cep et des Sarments

Image des conditions de développement de notre vie spirituelle

La parabole du cep et des sarments est la dernière en date. Nous la lisons au commencement du xv[e] chapitre de l'Évangile de saint Jean. Elle a été formulée par Notre-Seigneur après la dernière Cène, le Jeudi Saint, tandis qu'il se rendait avec ses apôtres au jardin de Gethsémani et, de là, à la mort de la croix. Elle éclaire le mystère de l'institution de la sainte Eucharistie, en nous dévoilant le but de Jésus : nous unir à lui d'une manière merveilleuse et permanente, pour entretenir, développer et féconder notre vie spirituelle.

L'Évangile, dans sa brièveté, ébauche l'explication de cette parabole ; mais cet enseignement divin a une profondeur inépuisable, que nous pouvons essayer de pénétrer un peu, pour y trouver quelques-unes des vérités qui y sont cachées. Elles sont de deux sortes : *vérités spéculatives*, qui illuminent nos âmes, en nous faisant entrevoir quelque chose des réalités invisibles du monde surnaturel ; — et *vérités pratiques*, qui éclairent notre route, en nous montrant dans quel sens nous devons diriger nos efforts, « faire nos petits pas », comme dit saint François de Sales, pour coopérer à la grâce et lui ouvrir la porte de notre cœur.

Les paraboles ne sont pas faites pour établir et prouver la vérité; mais elles fournissent des images lumineuses, qui, en éclairant notre esprit, nous permettent d'entrevoir les vérités révélées, et excitent en nous le désir des biens invisibles : « Afin, comme le dit saint Grégoire, que des « choses qui lui sont connues, notre esprit s'élève jusqu'à « celles qui dépassent sa connaissance; en ce sens que, par « l'exemple des choses visibles, il soit ravi jusqu'aux invi- « sibles; et qu'excité par l'expérience des choses usuelles, « il s'enflamme du désir des biens spirituels; afin que, « partant de l'amour des biens connus, il apprenne à aimer « ce qui lui est inconnu (1). »

Les paraboles ne montrent qu'une face de la vérité, qu'elles éclairent; aussi peut-il être utile, pour les compléter, de recourir à d'autres comparaisons, qui représentent la même vérité sous un autre point de vue. Celles-ci pourront paraître parfois contradictoires avec les premières, tout comme la vue de face diffère du profil; mais par une synthèse convenable de ces deux images, apparemment disparates, notre esprit pourra acquérir une idée plus complète et plus juste des réalités invisibles.

Il faut, d'autre part, nous souvenir que ces images ne tracent qu'une esquisse, et ne point nous laisser arrêter par le manque de concordance de tous les détails.

*
* *

Dans l'Ancien Testament, l'Esprit-Saint avait désigné,

(1) « ... ut ex his quae animus novit, surgat ad incognita quae non novit : quatenus exemplo visibilium se ad invisibilia rapiat, et per ea, quae usu didicit, quasi confricatus incalescat : ut per hoc, quod scit notum diligere, discat et incognita amare. » (S. Grégoire, Office des Saintes Femmes, leçon VII[e]).

par la bouche du Psalmiste (1) et des Prophètes (2), le peuple juif sous la figure d'une vigne que Dieu avait plantée avec grand soin. Au lieu des fruits savoureux qu'il en attendait, elle avait produit des verjus. Aussi Dieu lui retire ses bénédictions et l'abandonne à la destruction.

Notre-Seigneur, quelques jours avant sa Passion, avait repris, en la précisant, cette même parabole, déjà familière à ses auditeurs (3) : Il y représente le peuple juif sous l'image des vignerons, qui refusent de donner les fruits de la vigne et, après avoir méprisé et tué les serviteurs, puis le fils unique de leur maître, attirent sur eux le châtiment et la réprobation. Mais voici qu'au dernier soir de sa vie mortelle, dans l'intimité des exhortations suprêmes, après avoir donné à ses apôtres son Corps à manger et son Sang à boire, au moment de les quitter pour retourner à son Père, Jésus reprend cette image de la vigne, d'une manière plus sublime, pour représenter l'ineffable mystère de l'union merveilleuse de l'âme humaine avec Dieu, fruit de sa Passion rédemptrice.

Notre-Seigneur commence par déclarer à ses Apôtres : « *Je suis la vraie vigne, et mon Père est le vigneron* (4). » Jésus se constitue ainsi la *vraie* vigne, par opposition à celle de l'Ancien Testament, selon l'explication de saint Augustin : « En disant : Je suis la vraie vigne, il se dis-« tingue à coup sûr de celle dont il est dit : Comment donc « t'es-tu convertie en amertume, vigne étrangère? Com-« ment pourrait-on appeler vraie vigne, celle dont on « attendait du raisin, et qui a donné des épines? (5) »

(1) Ps. LXXIX, 9-17.
(2) Isaïe, V, 1-7. — Jér., II, 21. — Ez., XV, 6-8.
(3) S. Matth., XXI, 33-41. — S. Marc, XII, 1-9. — S. Luc, XX, 9-16.
(4) « Ego sum vitis vera, et Pater meus agricola est » (S. Jean, XV, 1).
(5) « Sed cum dicit : Ego sum vitis vera ; ab illa se utique discernit cui dicitur : Quomodo conversa est in amaritudinem vitis aliena?

Mais Jésus ajoute un peu plus loin : « *Je suis le cep, et vous êtes les sarments* (1). » La vigne du nouveau testament ce n'est donc pas Jésus tout seul, mais Jésus « en tant « qu'il est la tête de son Église et que nous sommes ses « membres (2). »

C'est toujours le même fond de la parabole : Dieu qui plante une vigne, pour en retirer du fruit. Et c'est encore de nous, pauvres humains, qu'il l'attend, puisque nous sommes constitués sarments; car c'est bien sur les sarments, et non sur le cep, que l'on cueille les raisins. Mais voici la nouvelle invention du Divin Rédempteur : il a daigné s'abaisser au rôle de cep, pour nous unir à lui en qualité de sarments. Nous recevrons ainsi l'influx de sa grâce, comme les sarments recoivent la sève; et nous trouverons, dans notre union avec Jésus, l'aliment dont nous avons besoin pour produire les fruits savoureux, qu'attend de nous le divin Vigneron.

Ce sont là, condensés en cette humble image de la vigne, les mystères insondables de l'Incarnation et de la Grâce. Car, comme le dit saint Augustin : « Le cep et les « sarments ont une même nature. C'est pourquoi, comme « il était Dieu, dont nous n'avons pas la nature, il s'est « fait homme, afin qu'en lui la nature humaine devînt le « cep, dont nous puissions, nous, hommes, être les sar- « ments (3). » — Et un peu plus loin il ajoute : « Quoique « le Christ n'aurait pu être le cep, s'il n'était homme :

Nam quo pacto est vitis vera, quae expectata est ut faceret uvam, fecit autem spinas? » (Office des Martyrs, au temps pascal, 1° loco, 8ᵉ leçon).

(1) « Ego sum vitis, vos palmites » (S. Jean, xv, 5).

(2) « Iste locus evangelicus, fratres, ubi se dicit Dominus vitem et discipulos suos palmites, secundum hoc dicit, quod est caput Ecclesiae, nosque membra ejus » (S. Augustin, Office des Martyrs, au temps pascal, 1° loco, 7ᵉ leçon).

(3) « Unius quippe naturae sunt vitis et palmites. Propter quod,

« cependant il ne pourrait alimenter le sarment et le faire « fructifier, s'il n'était en même temps Dieu (1). » Et nous pouvons ajouter : Si le cep est Dieu, les sarments qui en reçoivent la sève, seront par là même divinisés.

Il y a donc, d'une certaine manière, double communauté de natures entre ce cep et ces sarments : nature humaine, que Jésus a prise, et qui est la nôtre; — nature divine, que Jésus reçoit du Père par sa génération éternelle et qu'il nous communique par sa grâce, qui, selon l'expression de saint Pierre, « nous rend participants de sa nature divine (2) ». Jésus s'est abaissé vers nous, pour nous élever jusqu'à Dieu. Nous sommes ainsi bien au-dessus de la parabole de l'Ancien Testament, où la vigne était le peuple juif, charnel et grossier ; la vigne, plantée par Dieu, est maintenant vraiment divine, tout en restant humaine.

*
* *

Nous voici donc constitués sarments, unis au Christ devenu cep. Mais parmi tous les sarments, il en est de stériles, et ceux qui sont féconds, le sont plus ou moins. Or le divin Vigneron attend de sa vigne un fruit abondant; aussi Notre-Seigneur déclare-t-il au verset suivant : « *Il retranchera tout sarment qui ne produit pas de fruit en moi; et il émondera celui qui porte du fruit, afin qu'il en donne davantage* (3). »

cum esset Deus, cujus naturae non sumus, factus est homo, ut in illo esset vitis humana natura, cujus et nos homines palmites esse possumus » (Off. Martyrs, T. Pasc., 1° loco, 7° leçon).

(1) « Quamvis autem Christus vitis non esset, nisi homo esset : tamen istam gratiam palmitibus non praeberet, nisi etiam Deus esset » (Office des Martyrs, T. Pascal, 2° loco, 7° leçon).

(2) « ... ut per haec efficiamini divinae consortes naturae... » (II° Ép. S. Pierre, 1, 4).

(3) « Omnem palmitem in me non ferentem fructum, tollet eum : et omnem, qui fert fructum, purgabit eum, ut fructum plus afferat » (S. Jean, xv, 2).

Mais comment se fait-il que, sur un cep d'une excellence infinie, les sarments puissent rester stériles? — Le vice, ne pouvant venir du cep, se trouve nécessairement dans les sarments. C'est de leur manque d'union au cep que vient tout le mal. Cette union avec Jésus, Dieu infiniment saint, ne peut subsister que dans les sarments purs du péché; c'est pourquoi le divin Vigneron retranchera les sarments indignes, et émondera les bons, pour les rendre meilleurs.

Mais là apparaît la part de notre libre arbitre : Notre-Seigneur, après avoir rassuré ses apôtres en leur disant : « Vous êtes purs maintenant... », ajoute aussitôt : « *Demeurez en moi, et moi en vous* (1). » Il nous faut remarquer que ce « DEMEUREZ » est à *l'impératif*; c'est un commandement, une recommandation instante : Là est la part de liberté laissée à chacun de nous : Du soin que nous aurons à demeurer unis à Jésus, dépendra le fruit spirituel, qu'attend de nous le céleste Vigneron.

C'est ce que Jésus développe avec insistance aux versets suivants : « *De même que le sarment ne peut produire du « fruit par lui-même, mais seulement s'il demeure uni au « cep : ainsi, vous non plus, vous ne pouvez produire du « fruit, si vous ne demeurez en moi. C'est moi qui suis le « cep, et vous êtes les sarments : celui qui demeure en moi, « et moi en lui, celui-là portera un fruit abondant : parce « que sans moi vous ne pouvez rien faire* (2). »

A ces instances, Jésus ajoute la menace du feu éternel : « *Si quelqu'un ne demeure pas en moi, tout comme le sar-*

(1) « Jam vos mundi estis... Manete in me, et ego in vobis » (S. Jean, xv, 3-4).

(2) « ... Sicut palmes non potest ferre fructum a semetipso, nisi manserit in vite : sic nec vos, nisi in me manseritis. — Ego sum vitis, vos palmites : qui manet in me, et ego in eo, hic fert fructum multum : quia sine me nihil potestis facere » (S. Jean, xv, 4-5).

« *ment il sera jeté dehors, il sèchera, on le ramassera et on* « *le jettera au feu, et il brûlera* (1). » Saint Augustin explique ce passage en disant : « Les sarments sont d'au- « tant plus méprisables, lorsqu'ils ne restent pas attachés « au cep, qu'ils auraient été glorieux en y restant. Bien « plus, ainsi que nous le dit le Seigneur par la bouche du « prophète Ezéchiel, une fois coupés, ils ne sont d'aucun « usage aux vignerons, et ne peuvent être employés par « l'artisan à aucun ouvrage. Une seule de ces deux alter- « natives convient au sarment : ou le cep ou le feu ! S'il « ne reste attaché au cep, *il ira au feu* (2). » Quelle perspective terrible pour des âmes appelées à être unies intimement à Jésus-Christ dès ce monde et à participer en l'autre à sa gloire éternelle ! Alors se pose pour nous ce problème éminemment pratique et important : Comment nous mettre en mesure de suivre le commandement du Seigneur, le « *Demeurez en moi, et moi en vous* », d'où dépend notre sort éternel?

*
* *

Dieu ne nous fait aucun commandement sans mettre à notre portée les moyens de l'exécuter. Non seulement il nous a préparé ces moyens, mais il a voulu que saint Jean, son disciple bien-aimé, les mît *en évidence* par

(1) « Si quis in me non manserit : mittetur foras sicut palmes, et arescet, et colligent eum, et in ignem mittent, et ardet » (S. Jean, xv, 6).

(2) « Ligna itaque vitis tanto sunt contemptibiliora si in vite non manserint, quanto gloriosiora si manserint. Denique, sicut de his etiam per Ezechielem prophetam Dominus dicit, praecisa, nullis agricolarum usibus prosunt, nullis fabrilibus operibus deputantur. Unum de duobus palmiti congruit, aut vitis, aut ignis : si in vite non est, in igne erit » (Office des Martyrs, au temps pascal, 2e loco, 8e leçon).

l'emploi répété des mêmes termes dans son évangile :

Au commandement du chapitre XV :

« *Demeurez en moi, et moi en vous* (1) »,

correspond la promesse du chapitre VI :

« *Celui qui mange ma chair, et boit mon sang,*

« *Demeure en moi, et moi en lui* (2). »

Peut-on n'être pas frappé du parallélisme parfait de ces deux textes?

Voici donc la solution cherchée : Pour « DEMEURER » *unis à Jésus, il nous faut recourir à la sainte communion.*

Pourquoi et comment cela?

C'est la foi au Christ Rédempteur qui est à la base de la justification de l'homme pécheur, suivant la parole de Notre-Seigneur : « C'est la volonté de mon Père, qui m'a « envoyé, que quiconque voit le Fils et *croit en lui*, ait la « vie éternelle (3). » Et c'est pourquoi Jésus dit à ses apôtres : « Vous êtes purs maintenant, à cause de la parole « que je vous ai annoncée (4)..... » et que vous avez crue. A cette grâce de la foi Jésus-Christ joint celle du sacrement de baptême, pour *infuser la vie divine* en l'âme des fils d'Adam et en faire des fils de Dieu, en les unissant à lui d'une manière permanente, comme les sarments sont unis au cep.

Mais, pour entretenir, développer et féconder cette vie surnaturelle et toute divine, il nous faudra un *aliment divin* : Jésus nous l'a préparé : c'est son sacrement d'a-

(1) « Manete in me, et ego in vobis » (S. Jean, XV, 4).

(2) « Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, in me manet, et ego in illo » (S. Jean, VI, 57).

(3) « Haec est autem voluntas Patris mei, qui misit me : ut omnis, qui videt Filium, et *credit in eum*, habeat vitam aeternam... » (S. Jean, VI, 40).

(4) « Jam vos mundi estis propter sermonem quem locutus sum vobis » (S. Jean, XV, 3).

mour, la très sainte Eucharistie. Là, ajoutant aux abaissements ineffables de son Incarnation, il daigne se mettre en personne sous l'humble apparence d'un frêle morceau de pain, et il devient lui-même, vraiment et en réalité, le pain quotidien de nos âmes. L'homme pécheur doit, pour nourrir son corps, manger son pain à la sueur de son front; l'homme régénéré devra, pour nourrir son âme, travailler lui aussi d'une certaine manière. Ce travail se réduit, il est vrai, à bien peu de chose : nous n'aurons pas à préparer nous-mêmes notre pain: ce serait au-dessus de nos forces; c'est Jésus qui y a pourvu (1) : il nous attend en son tabernacle, comme le divin boulanger, qui distribue son pain à tout acheteur. Pour cet achat il ne demande rien autre à l'âme en état de grâce que l'offrande d'une heure chaque matin, pour venir le trouver sur les autels de son sacrifice eucharistique.

A ce premier effort pour *chercher* notre nourriture, doit s'ajouter *le travail de manducation* spirituelle, par lequel nous nous *assimilerons* cet aliment divin. Car si l'Eucharistie est une source inépuisable et surabondante de vie divine, qui agit « *ex opere operato* », comme disent

(1) Le pain est la nourriture la plus commune de l'homme; mais il demande un long et pénible labeur pour sa préparation : Depuis le travail du cultivateur, qui laboure, sème et moissonne; puis celui du meunier, qui mout le grain et tamise la farine; jusqu'à celui du boulanger, qui pétrit péniblement la pâte, la laisse fermenter, puis la met au four; que de longs et patients efforts a-t-il fallu pour nous procurer le pain quotidien!

N'est-ce pas là une image des travaux du Christ, nous préparant son Pain de Vie... éternelle? Il débute par les semailles de son Incarnation, suivies de la lente végétation de sa Vie Cachée; qui est couronnée par la moisson de sa Vie Publique, la mouture et la panification de sa Passion, la fermentation de son Tombeau glorieux, et enfin la cuisson aux feux de sa Résurrection et de son Ascension, et par l'effusion ardente de l'Esprit-Saint : l'Eucharistie est le mémorial de cette vie entière, et nous en communique les mérites vivifiants avec une inépuisable fécondité.

les théologiens ; cependant, *la capacité de notre âme* à recevoir et à s'assimiler plus ou moins les grâces eucharistiques dépend du soin que nous mettons à nous y préparer et à en rendre grâces.

Depuis le malheureux sacrilège qui reçoit indignement le corps de son Dieu et « mange et boit ainsi sa propre condamnation (1) », jusqu'au saint qui s'unit parfaitement à son Sauveur et en reçoit une plénitude débordante de vie pour lui et pour beaucoup d'autres, il y a place pour toute la gamme des communions tièdes et ferventes. C'est la somme de nos efforts pour nous bien préparer et notre application à nous unir à Jésus qui, avec la grâce, nous placeront plus ou moins haut dans cette gamme. Ainsi donc, Jésus-Christ, qui nous offre sa chair en nourriture, nous laisse le soin d'aller la chercher, et de prendre les moyens d'en tirer plus ou moins de profit. C'est pourquoi il nous la présente sous la forme du *pain*, qui est la nourriture propre de l'homme libre et raisonnable.

Il nous faut réunir en une synthèse unique ces deux esquisses divines que Jésus nous présente : *la vigne*, image de notre *union permanente* avec lui, et *le pain, moyen d'entretenir*, développer et féconder cette union. Nous verrons ainsi que nous sommes des sarments, doués de connaissance et de libre arbitre, qui devons CHERCHER dans la communion le moyen de rester uni à Jésus notre cep, et *travailler à nous assimiler* cette divine nourriture.

Or ce travail d'assimilation des grâces eucharistiques *se fait par l'oraison* : mieux nous nous appliquons à cet exercice, plus nous retirons de fruits de nos communions.

La courte préparation prochaine et les quelques minutes d'action de grâces du chrétien habituellement dissipé sont

(1) « Qui enim manducat et bibit indigne, *judicium sibi manducat et bibit* : non dijudicans corpus Domini. » (I Cor., XI, 29).

déjà une oraison rudimentaire, qui assure à ses communions un fruit, hélas ! bien chétif. Quant au saint, c'est par sa vie d'oraison intense qu'il s'unit parfaitement à Jésus-Hostie, et assimile surabondamment les grâces eucharistiques, pour y trouver le principe d'une fécondité spirituelle admirable.

La parabole du cep et des sarments va nous fournir une belle image de cette *liaison intime*, qui doit exister entre la *communion*, l'*oraison* et les *œuvres*.

*
* *

Pour cela rappelons-nous de quelle manière les sarments reçoivent du cep la vie et la fécondité : le cep envoie la sève, qui monte *à l'intérieur* des sarments jusque dans les feuilles : c'est la sève ascendante. Les feuilles sont *l'organe de respiration* de la plante : pendant le jour, sous l'influence de la lumière et de la chaleur du soleil, elles fixent les éléments vivifiants de l'atmosphère et laissent évaporer une partie de l'eau contenue dans la sève ; tandis que, pendant la nuit, elles dégagent de l'acide carbonique et de la vapeur d'eau. C'est par ce double travail de respiration que la sève s'élabore. La sève, une fois élaborée, c'est-à-dire concentrée et enrichie, redescend *à travers l'écorce* pour vivifier toute la plante, former et mûrir les raisins.

C'est une image de ce qui se passe dans nos âmes : la sève ascendante représente les grâces eucharistiques que Jésus-Hostie infuse en nous. Cette sève divine se répand au plus intime de nos âmes, et tout spécialement dans nos organes de respiration spirituelle, qui ne sont autres que *les vertus infuses et les dons du Saint-Esprit*, qui ornent nos âmes comme une frondaison verdoyante. C'est par le moyen de ces vertus et de ces dons, que l'âme peut, sous

l'influence de la lumière et de la ferveur de l'Esprit-Saint, fixer dans l'oraison les principes vivifiants qu'elle trouve en Dieu, et concentrer ses affections en lui ; — tandis que, pendant la nuit des épreuves spirituelles, elle rejette les principes morbides qui sont en elle et s'épure davantage.

C'est à juste titre que l'on peut dire que l'oraison est comme la *respiration de notre âme*, faite par le moyen des vertus infuses et des dons : tout d'abord, c'est par un acte de foi qu'elle se met en présence de Dieu et se plonge en lui, comme dans une atmosphère sans limites. Puis, par la répétition des actes de foi, d'espérance et d'amour, et plus encore par la mise en exercice des dons de sagesse et d'intelligence, elle aspire en elle les grâces qui l'unissent à Dieu et la fortifient, en la transformant peu à peu en lui, tandis que, par ses actes de contrition et d'humilité, elle se purifie de ses péchés et des restes du péché. C'est ce double travail de l'oraison qui se trouve résumé dans la courte prière de saint Augustin : « Que je vous « connaisse, Seigneur, et que je me connaisse !... Que je « vous connaisse afin de vous aimer ; que je me connaisse « moi-même afin de me haïr ! » Lorsque la sève divine des grâces eucharistiques aura été ainsi élaborée dans l'oraison, alors seulement, en redescendant à travers *l'écorce de nos bonnes œuvres* (1), elle pourra nous vivifier nous-mêmes et produire en abondance les fruits savoureux qu'attend de nous le céleste Vigneron (2).

(1) Par bonnes œuvres, il faut entendre non seulement les œuvres de zèle, dont nous trouvons l'image dans les raisins de la vigne, mais aussi tout ce que nous faisons pour notre sanctification personnelle, dont l'image se trouve dans le développement progressif des sarments et du cep, que la sève élaborée doit procurer lentement, comme une préparation nécessaire et lointaine à la production et à la maturation des raisins.

(2) Dans la vigne le mouvement de la sève se fait inconsciemment et naturellement ; — dans nos âmes au contraire, ce qui y correspond

Tâchons de pénétrer encore davantage les conditions nécessaires au développement de toute la plante et à la maturation du raisin. On sait que pour constituer les divers tissus de la plante, et ensuite produire le sucre qui s'accumule dans le raisin et lui donne sa valeur, il faut un apport important de carbone. Or c'est la feuille verte qui le fournit par l'assimilation chlorophyllienne ; c'est en effet la chlorophylle, partie verte des plantes, qui sous l'influence de la lumière décompose l'acide carbonique de l'atmosphère en carbone, qui passe dans la sève pour l'enrichir, et en oxygène, qui est mis en liberté.

Si l'on dépouillait le sarment de ses feuilles, la respiration cessant, la sève ne recevrait plus l'apport nécessaire de carbone, les tissus ne se développeraient plus, et les raisins même déjà formés ne pourraient jamais mûrir. C'est d'ailleurs ce qui se passe lorsque la vigne est atteinte du « mildew », maladie constituée par un champignon microscopique qui se développe sur les feuilles, les fait sécher et tomber avant la vendange. Quoiqu'il ne s'attaque pas directement au raisin, en privant le sarment de ses feuilles il empêche l'élaboration de la sève, et la vigne ne produit plus que des verjus.

Tout ceci est une image, qui nous représente l'importance capitale de l'oraison pour féconder notre vie spirituelle. Pour la vigne : pas de feuilles vertes, pas de carbone; pas de carbone, pas de sucre; pas de sucre, pas de raisons mûrs mais des verjus. Or la partie verte des feuilles, par laquelle se fait l'élaboration de la sève, représente, parmi les vertus et les dons, ceux qui sont spécialement ordonnés à l'exercice de l'oraison : ce sont les vertus de

doit se faire librement et demande des efforts : de notre *application* dépendent les fruits de nos communions et de notre oraison, ainsi que le mérite de nos bonnes œuvres.

foi et de charité, le don d'intelligence et surtout celui de sagesse. S'ils n'ont pas encore assez grandi dans l'âme, ou bien si celle-ci, à cause de son manque d'application à l'oraison, ne les met pas en exercice, ou si encore la tiédeur et le relâchement habituel font obstacle à leur activité, alors les grâces eucharistiques ne pourront plus être convenablement élaborées.

Comme conséquence, il leur manquera l'abondance de ferveur spirituelle, qui a son image dans le carbone, corps chimique possédant une grande réserve d'énergie calorique. Ce manque de ferveur, à son tour, privera ses actions de cette onction de charité, qui les parfume, les édulcore et leur donne toute leur valeur surnaturelle, et que l'on peut comparer au sucre du raisin. On peut donc dire : pas d'oraison bien faite, pas de charité fervente, pas d'onction, pas de bonnes œuvres agréables à Dieu, mais des actions pleines d'un zèle amer et de l'acidité des passions.

La nécessité d'unir une oraison assidue à la réception fréquente de l'Eucharistie est une vérité si importante que Notre-Seigneur nous en a ménagé une autre image, encore plus frappante peut-être ; et il nous la suggère par le choix même qu'il a fait du pain pour les espèces eucharistiques. Notre corps a un besoin impérieux de nourriture pour vivre. Cependant, pour que cette nourriture soit parfaitement assimilée, il est indispensable que le chyle, provenant de la digestion des aliments, soit transformé par la respiration dans nos poumons en un sang rouge et vivifiant. De même il faut à notre âme la respiration spirituelle, qu'est l'oraison, pour que les grâces eucharistiques soient parfaitement assimilées.

Cette comparaison montre, en outre, la fréquence convenable à ces deux saints exercices : communion quotidienne. comme notre nourriture; oraison continuelle,

comme notre respiration. D'autre part la chaleur vitale, que la respiration entretient en tout notre organisme, est une fidèle image de la ferveur que notre âme puise dans l'oraison.

Revenons maintenant à la parabole du cep et des sarments. Nous y trouverons encore une image des chemins divers, qui conduisent les saints à leur union parfaite avec Jésus-Christ.

*
* *

Le vigneron a le choix de divers moyens pour planter sa vigne : il emploiera, suivant les cas, la bouture ou bien la greffe, qui peuvent d'ailleurs se faire et se combiner de plusieurs manières. On peut voir en chacun de ces procédés une image des états divers où le divin Rédempteur va chercher ses élus, pour les conduire ensuite, par des chemins particuliers à chacun d'eux, vers la perfection de la charité, commune à tous. Il orne ainsi sa cour céleste d'une riche variété de saintetés diverses.

Dans cette abondante diversité, nous étudierons en détail deux cas extrêmes, dont nous trouvons l'image dans la bouture greffée et dans la greffe du sauvageon déjà adulte. En France, depuis l'apparition du phylloxera, la bouture ne s'emploie plus que greffée : elle est faite d'un court tronçon de sarment de vigne américaine, appelé « porte-greffe », sur lequel est fixé, par des entailles appropriées et une ligature, le « greffon », tiré du plant de vigne dont on veut reproduire l'espèce. Le porte-greffe et le greffon sont tous deux dépourvus complètement de feuilles et de racines. L'un et l'autre sont cependant vivants et possèdent, d'une manière latente, tout ce qui constitue la plante. Dès que la greffe est faite, on la place dans de la terre sablonneuse, en ne laissant sortir que le sommet du greffon. Aux premiers beaux jours du printemps

la sève monte, et l'on voit apparaître des bourgeons, qui donnent bientôt naissance à des tiges, lesquelles se couvrent de feuilles de la variété du plant de vigne d'où a été tiré le greffon. En même temps les racines se forment tout autour du porte-greffe. Dès lors la plante commence à respirer : la sève élaborée dans les feuilles, en redescendant à travers l'écorce jusque dans les racines naissantes, opère peu à peu la soudure du greffon et du porte-greffe, et va porter partout ce qui est nécessaire au développement normal de la plante, qui grandit et s'affermit de jour en jour. Le greffon primitif grossit progressivement pour devenir le cep.

C'est là l'image du développement spirituel de l'âme des petits enfants, qui ont été régénérés dès leur naissance par le baptême. Le porte-greffe représente leur nature humaine; le greffon est l'image de la grâce sanctifiante ; le greffage figure le baptême : leur âme possède déjà, mais à l'état latent, tout ce qui constitue le parfait chrétien ; tout comme la bouture greffée possède tout ce qui constitue la plante. Il faudra attendre l'éveil de leur raison pour voir apparaître leurs premiers actes de vertu; tout comme la bouture attend les premiers beaux jours du printemps pour donner ses bourgeons.

Si ces enfants ont le bonheur de recevoir une éducation fortement chrétienne et qu'ils soient fidèles à la grâce, les vertus infuses, reçues au baptême, se développeront rapidement sous la poussée des grâces eucharistiques ; dès le bas âge il commenceront à reproduire en eux l'image fidèle du divin Maître ; — tout comme les tiges de la bouture greffée se couvrent de feuilles de la variété du plant de vigne d'où a été tiré le greffon.

Depuis les décrets libérateurs de Pie X sur la communion des enfants, nous voyons se multiplier l'éclosion de ces saintetés précoces. C'est une preuve expérimentale

frappante de la nécessité de la communion pour alimenter, surtout en ses débuts, la vie spirituelle.

En lisant la vie de ces saintes petites âmes, on constate aussi comment *la vie d'oraison apparaît spontanément* en elles dès leurs premiers progrès ; — tout comme le jeune plant de vigne commence à respirer dès que ses premières feuilles ont atteint un développement suffisant.

Alors les grâces eucharistiques, élaborées dans leur oraison naïve et déjà élevée, en redescendant à travers toutes leurs actions enfantines, affermissent et développent merveilleusement leur union avec Jésus-Christ ; — tout comme la sève élaborée opère la soudure du porte-greffe et du greffon.

Suivant l'expression de saint Paul, « le Christ se forme « peu à peu en eux (1) », pour devenir le Cep divin de la vigne dont ils sont les sarments ; — tout comme le greffon primitif grossit progressivement pour devenir le cep.

Si ces enfants persévèrent généreusement, la grâce du Christ Jésus les acheminera ainsi très rapidement vers la perfection. C'est parmi eux que Dieu a choisi la petite Nellie, Gustave-Marie Bruni, Anne de Guigné, et tant d'autres jeunes enfants, qu'il s'est plu à cueillir de bonne heure comme des fleurs printanières, pour orner sa cour céleste et embaumer son Église du suave parfum de leurs vertus enfantines et déjà héroïques.

Hélas ! ces enfants prédestinés sont malheureusement bien peu nombreux. La bouture greffée ne réussit pas toujours : le greffon peut se souder imparfaitement au porte-greffe, ou même se dessécher complètement et tomber ; alors la vigne qui en naîtra sera de mauvaise qualité. Mais si le vigneron patiente, il pourra, lorsque le plant sera

(1) « Filioli mei, quos iterum parturio, *donec formetur Christus in vobis* » (Gal., IV, 19).

enraciné, le greffer à nouveau, pour en faire une vigne féconde. C'est l'image de tant d'âmes d'enfants qui végètent misérablement ou perdent la grâce de leur baptême, et que le bon Dieu attend patiemment pour leur rendre plus tard avec abondance la vie divine par une entière conversion. La greffe tardive, qui opère la transformation du mauvais plant en une vigne féconde, figure alors la grâce du sacrement de pénitence, appelé à cause de cela un second baptême.

Ces conversions se présentent dans des conditions très variées. Nous nous bornerons à étudier en détail le cas extrême, représenté par la « greffe sur place » d'une vigne sauvage de deux à trois ans.

*
* *

Lorsque le vigneron veut greffer un plant déjà adulte, il le choisit autant que possible fort et vigoureux. Il commence par étêter le sauvageon quelque temps à l'avance. Puis, lorsque la poussée de la sève est suffisamment ralentie, il sectionne le cep tout près du sol et le fend ensuite en travers pour y introduire le greffon, préparé d'avance. Ce greffon est un court tronçon de sarment, dépouillé de ses feuilles, que l'on a choisi sur la vigne excellente dont on veut propager l'espèce. On en taille la base en biseau, et c'est cette pointe que l'on introduit dans la fente pratiquée sur le sauvageon. La greffe ainsi posée, on fait pour la fixer une ligature, que l'on recouvre de boue argileuse ; puis on butte le plant avec de la terre fine.

Dès que la soudure s'est produite entre le cep du sau-

(1) « Consummatus in brevi, explevit tempora multa » (Sap., IV, 13).
(2) « Placita enim erat Deo anima illius : propter hoc properavit educere illum de medio iniquitatum » (Sap., IV, 14).

vageon et le greffon, la sève monte, et on voit pousser des tiges couvertes de feuilles. Ces feuilles sont de l'espèce de la vigne excellente d'où a été tiré le greffon, et la sève en s'y élaborant en acquerra les qualités exquises; de sorte que le nouveau plant fournira plus tard des raisins de l'espèce du greffon, qui en grossissant peu à peu deviendra lui-même le vrai cep de la vigne greffée.

Il est facile d'y voir l'image des phases successives de la conversion et de la sanctification des pécheurs. Tout d'abord l'étêtage, qui prive le sauvageon de sa frondaison, représente cet ensemble de grâces et d'épreuves préparatoires qui détachent progressivement le futur converti des vanités du monde et le dégoûtent de plus en plus du péché. C'est un état violent, fort pénible, où l'âme est déjà privée des joies du monde, sans avoir encore pu goûter pleinement celles de Dieu.

Le sectionnement du cep et l'insertion du greffon donnent une image de la grâce proprement dite de conversion, par laquelle Dieu détache radicalement le pécheur de son passé de misères et lui fend le cœur par une vive contrition qui ouvre passage à la grâce sanctifiante, représentée par le greffon.

Mais on peut voir aussi dans le greffon une belle image du sacrement de l'Eucharistie. Le greffon a une apparence de mort, tout en cachant en lui une vertu exquise et vivifiante : l'Eucharistie se présente sous le chétif aspect d'un petit pain azyme, mais contient en réalité, profondément cachée, la vertu sanctifiante du divin Rédempteur qui s'y trouve personnellement présent.

Le greffon semble petit à côté du cep du sauvageon, beaucoup plus fort et muni de toutes ses racines ; cependant c'est lui qui va transformer le plant entier en lui infusant sa vie propre. — L'Eucharistie semble bien peu de chose à nos yeux de chair; cependant elle va agir

secrètement, comme le levain agit sur la pâte (1), pour transformer le communiant en Jésus-Christ.

Le greffon a été taillé en biseau par un couteau tranchant ; ce qui le rend apte à pénétrer au cœur du sauvageon pour s'y souder intimement avec lui : — l'Eucharistie est le mémorial de la Passion, apte à en faire pénétrer les fruits au plus intime de notre être (2) en nous unissant de plus en plus étroitement avec Jésus-Christ. Les paroles de la consécration sont comme un glaive mystique, qui immole « l'Agneau de Dieu, qui *efface les péchés* du monde (3) ». Ce doux Sauveur s'offre ainsi sur l'autel à toutes les âmes de bonne volonté, non seulement comme leur nourriture, mais aussi comme *un remède* souverainement efficace pour cicatriser leurs plaies et éliminer le poison de leurs péchés passés, en leur rendant la vigueur et la santé.

Depuis le salutaire décret de Pie X sur la communion, cette grâce infiniment précieuse est offerte de la façon la plus large : l'infinie Miséricorde n'exige pour la communion, *même quotidienne*, qu'un minimum de dipositions, que les plus misérables peuvent réaliser : *l'exemption du péché mortel*, que Jésus nous procurera chaque jour, s'il le faut, au tribunal de la pénitence ; *l'intention droite*,

(1) « ...Simile est regnum caelorum fermento, quod acceptum mulier abscondit in farinae satis tribus, donec fermentatum est totum » (Matth., XIII, 33).

(2) Ce point de vue résume tellement bien l'excellence de l'Eucharistie, que la Sainte Église nous le rappelle dans l'oraison du Saint-Sacrement : « Deus, qui nobis sub Sacramento mirabili *passionis tuae memoriam reliquisti* : tribue, quaesumus, ita nos corporis et sanguinis tui sacra mysteria venerari, ut *redemptionis tuae fructum in nobis jugiter sentiamus...* »

(3) « Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi. » (Paroles que le prêtre prononce en présentant l'hostie à la vue des communiants) (Rituel, IV, 2).

qu'une foi encore faible peut produire, dès que la volonté s'est orientée résolument vers Dieu.

Mais le vigneron doit fixer la greffe par *une ligature*, à à la fois solide et douce, afin d'assurer une parfaite soudure entre le sauvageon et le greffon, et permettre à la sève de circuler abondamment. Cette ligature est une image des *consolations sensibles* par lesquelles Jésus attire doucement à lui et retient fortement les âmes encore faibles et craintives, et les aide à persévérer dans la communion quotidienne, qui seule peut établir une circulation de grâces eucharistiques assez intense pour parfaire rapidement leur conversion.

Quant à la boue dont le vigneron enduit la greffe pour l'empêcher de sécher, c'est une image du souvenir que l'âme doit garder de ses misères passées, pour obtenir, par l'humilité, les grâces qui la préserveront de la présomption et des rechutes.

Enfin la *buttée de terre*, qui doit recouvrir la greffe pour la protéger dans les premiers temps, représente le soin que le nouveau converti doit prendre de se mettre à l'abri du contact délétère du monde, tant qu'il n'est pas encore suffisamment affermi dans la vertu.

Dès que la greffe est terminée, le sauvageon, que nous avons supposé fort et vigoureux, envoie une « *sève brute* » abondante. Cette sève donne naissance tout d'abord, endessous de la greffe, à des surgeons, que le vigneron devra détruire à plusieurs reprises. Cependant une partie de la sève monte à travers le greffon, qui donne bientôt des tiges couvertes de feuilles ; la soudure se fait ; le greffon grossit lentement pour devenir plus tard un cep vigoureux.

On peut y voir l'image d'une âme richement douée des meilleurs dons de l'intelligence et du cœur, qui, dès qu'elle se convertit à Dieu, se porte avec élan vers le bien. Sans doute ses passions encore vivaces continueront à l'entraî-

ner au mal, et il lui faudra de la persévérance pour les mortifier complètement, — tout comme le vigneron doit détruire les surgeons. Cependant l'action sanctificatrice de Jésus-Hostie, s'il est quotidiennement reçu, fera éclore rapidement la frondaison verdoyante des vertus et des dons, par le moyen desquels le nouveau converti pourra bientôt s'adonner facilement à l'oraison. Par son application à s'assimiler les grâces eucharistiques, et à les élaborer dans une oraison fervente, tout son organisme spirituel ira en se développant et s'affermissant progressivement. De même que le greffon grossit pour devenir le cep, ainsi « le Christ se formera en lui de plus en plus (1) », jusqu'à ce qu'il parvienne « à la mesure de la stature parfaite du Christ (2) ».

Or cette transformation se fait par étapes, qui entrent d'ordinaire dans le cadre classique des deux purifications successives des sens, puis de l'esprit, dont la parabole du cep et des sarments peut nous donner aussi une image d'ensemble.

*
* *

Quelle que soit la méthode employée pour planter la vigne, on ne peut songer à cueillir de bons fruits dès la première année. Il faut généralement qu'elle ait passé deux hivers successifs avant de devenir féconde. Or à l'entrée de l'hiver les feuilles tombent, puis peu à peu la circulation de la sève cesse complètement : alors le vigneron coupe le sarment. Ce n'est pas la mort, car, dès le printemps suivant, de nouveaux bourgeons apparaissent, et

(1) « Filioli mei, quos iterum parturio, *donec formetur Christus in vobis* » (Gal., IV, 19).

(2) « Donec occuramus... in mensuram aetatis plenitudinis Christi » (Eph., IV, 13).

le sarment repousse avec plus de vigueur que l'année précédente; et, pour régulariser cette croissance et augmenter la production des raisins, il faudra encore que le vigneron émonde sa vigne.

C'est une image des purifications passives dont Dieu se sert pour parfaire le travail de purification active que l'élu de Dieu doit entreprendre généreusement pour parvenir à l'union transformante, qui lui donnera la fécondité spirituelle surabondante des saints. Ainsi après la période de ferveur sensible, où l'âme a pu entrer par ses premiers efforts et y acquérir déjà un commencement de perfection, la sécheresse vient accabler l'âme en la privant de la facilité de méditer. C'est le premier hiver de « la nuit des sens ». Tout comme le vigneron coupe le sarment, le prudent directeur prescrira d'abandonner la méditation discursive.

La vie spirituelle semble morte; mais il n'en est rien. Après un temps d'épreuve plus ou moins long, l'âme entend la voix du Bien-Aimé qui lui dit : « Lève-toi, « avance, mon amie, ma colombe, ma belle, et viens! « Car voici que l'hiver est fini ... (1) » Saint Jean de la Croix nous décrit ainsi cet état de progrès qui suit la nuit des sens : « Semblable à un homme sorti d'une étroite pri- « son, l'âme s'avance alors dans le sentier de la perfection « avec un cœur plus dilaté et plus joyeux, et elle est com- « blée de délices intérieures plus abondantes que celles « dont elle jouissait avant d'entrer dans cette nuit (2). » C'est le deuxième printemps spirituel, où le Cep divin, s'étant déjà fortement développé en nous, envoie en nos âmes une sève plus abondante et plus riche.

(1) « Surge, propera, amica mea, columba mea, formosa mea, et veni. Jam hiems transiit » (Cant., II, 10-11).

(2) S. Jean de la Croix, *La Nuit obscure*, II, 1 (p. 327, édit. Carmélites).

Mais saint Jean de la Croix continue un peu plus loin : « Cet état n'exclut point les ténèbres, les sécheresses et les « angoisses; parfois même elles y sont beaucoup plus « intenses qu'au milieu des épreuves antérieures... Après « quelques jours, après un certain temps d'orages et de « tempêtes, le ciel de l'âme recouvre sa sérénité habituelle. « Dieu... les fait passer souvent de l'obscurité la plus pro- « fonde aux clartés splendides du jour (1). » — Nous retrouvons ici la succession des jours et des nuits, avec le mode d'oraison spécial à chacun d'eux : pendant le jour des consolations spirituelles l'âme s'assimilera les vertus vivifiantes qu'elle trouvera alors en Dieu; tandis que pendant la nuit des épreuves elle rejettera le reste des principes morbides qui sont en elle.

L'âme ne pourra cependant pas acquérir la fécondité débordante des saints avant d'avoir traversé le second hiver spirituel de « *la nuit de l'esprit* », nécessaire pour la purifier entièrement. Pendant son troisième printemps spirituel Dieu rend à l'âme une vigueur encore plus grande, mais il continue à l'exercer par des épreuves intérieures et extérieures, qui semblent parfois mettre obstacle au développement de sa vie spirituelle, mais, en réalité, servent à rendre ses fruits plus abondants. Nous en retrouvons encore l'image dans le vigneron, qui pince les jeunes pousses, en brisant la tête des sarments pour en arrêter la croissance; il fait ainsi refluer la sève et augmente la production des fruits, suivant la parole de Notre-Seigneur : « Il émondera tout sarment qui porte du fruit, « afin qu'il en donne davantage (2). »

Mais pour pouvoir parcourir toute la suite de ces ascen-

(1) S. Jean de la Croix, *ibid.* (p. 328).

(2) « ... et omnem qui fert fructum, purgabit eum, ut fructum plus afferat » (S. Jean, XV, 2).

sions mystiques, il a fallu que l'âme s'alimente toujours davantage aux sources fécondes de la communion et de l'oraison, *en se détachant de plus en plus d'elle-même* et de tout secours terrestre, pour *ne plus s'appuyer que sur Dieu seul.* La parabole du cep et des sarments nous en fournit encore une image.

*
* *

Dans les végétaux de grande taille, la sève élaborée s'accumule sous l'écorce pour former, couche par couche, le tronc ligneux qui grossit et s'élève d'année en année en acquérant une force de plus en plus grande. Mais le sarment de la vigne n'a pas été constitué par le Créateur pour prendre ce développement; pour le faire fructifier abondamment il faut même que le vigneron le coupe chaque hiver et l'émonde chaque printemps. Le cep seul grossit et se fortifie d'année en année. Quant au sarment, il est destiné à rester toujours faible et chétif. C'est pourquoi il est muni de vrilles, qui naissent de distance en distance à l'opposé des feuilles, et qui servent à le fixer aux objets environnants. Il lui faut un tuteur, sans quoi il ramperait contre terre et serait maculé de boue à chaque averse.

De même, l'âme fidèle ne doit pas ambitionner de croître et se fortifier pour trouver *en sa propre vertu* une élévation et une force grandissante. Seul, le divin Cep, Jésus-Christ, qui se forme à sa base, doit croître et se fortifier en elle; au point qu'elle en arrive à pouvoir dire avec saint Paul : « *Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis, c'est le « Christ qui vit en moi* (1). » — Avec saint Jean Baptiste elle devra dire : « Il faut qu'il croisse, et que, moi, je

(1) « Vivo autem, jam non ego : vivit vero in me Christus » (Gal., II, 20).

« diminue (1) » ; — et avec sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus : « Je n'ai pas besoin de grandir ; il faut au contraire « que je reste petite, que je le devienne de plus en « plus (2). » Dans ce désir *d'abnégation parfaite*, elle acceptera avec reconnaissance les grâces purificatrices, parfois fort douloureuses, par lesquelles le divin vigneron la taillera et l'émondera à plusieurs reprises.

Mais le divin Rédempteur ne la tient dans cette faiblesse croissante que pour se l'attacher toujours davantage. Sous la poussée de la sève eucharistique, les vertus infuses et les dons du Saint-Esprit ont grandi peu à peu en elle, comme un feuillage verdoyant ; et parmi ces vertus, se distingue l'*espérance*, qui, comme les vrilles de la vigne, s'attache au tuteur, Dieu lui-même. A mesure que croissent en elle les dons du Saint-Esprit, connexes de la charité, et par lesquels elle peut recevoir de plus en plus les motions directes du Saint-Esprit, son espérance multiplie ses points d'attache avec Jésus-Christ et les fortifie sous les coups répétés des épreuves spirituelles et des tentations, permises par la divine Providence. Avec le secours de la grâce, l'âme généreuse en sortira toujours victorieuse ; et, tout en sentant de plus en plus sa faiblesse et son néant, elle ne cessera pas de perfectionner son union avec Jésus-Christ. Ainsi elle comprendra de mieux en mieux toute la profondeur de l'affirmation du Sauveur : « Sans moi vous ne pouvez RIEN faire (3). »

Comme saint Paul, criant par trois fois au secours contre la tentation, elle recevra de son Maître la même réponse : « Ma grâce te suffit, car la force se perfectionne dans la « faiblesse. » Avec saint Paul elle s'écriera aussi avec recon-

(1) « Illum oportet crescere, me autem minui » (S. Jean, III, 30).
(2) *Histoire d'une âme*, chap. IX.
(3) « ... sine me NIHIL potestis facere » (S. Jean, XV, 5).

naissance : « Je me glorifierai donc volontiers dans *ma* « *faiblesse*, afin que *la force du Christ* habite en moi ! (1) »

Malheur aux pauvres présomptueux qui penseraient trouver en eux-mêmes la force et la persévérance ! Comme des sarments sans tuteur, ils ne peuvent que ramper misérablement par terre et, à chaque assaut d'une tentation violente, être souillés de la boue du péché.

Ainsi, Jésus, qui est notre *Cep*, c'est-à-dire la source de vie divine qui féconde nos âmes, est en même temps notre *Tuteur*, c'est-à-dire notre appui au milieu des tempêtes qui nous assaillent. Nous lui adresserons la courte et si belle invocation de saint François : « Mon Dieu et mon tout ! »

P. Jaricot,
des Missions Étrangères

(1) II Cor., XII, 9.

Notes de direction

La Charité fraternelle (*fin*)

VI. — *Les signes de son progrès en l'âme*

L'absence de charité et de bonté se révèle par des signes qui ne laissent place à aucun doute, et qu'un confesseur attentif ne peut pas ne pas discerner, pour peu que le pénitent sache et veuille se faire connaître : de la colère violente, du désir de vengeance, de la rancune obstinée, aux réponses vives et piquantes, à l'agacement, à la mauvaise humeur plus ou moins habituelle, il y a une gamme qui exigerait une portée aux multiples lignes. Mais un seul mot résume toutes ces manifestations de l'égoïsme : l'impatience. L'impatient est celui qui ne supporte pas l'adversité, et surtout les contrariétés ou les contradictions qui lui viennent d'autrui, et qui les repousse plus ou moins violemment, suivant la gravité de ce défaut en lui, défaut qui devient, à un certain degré, un véritable vice. Or si vous ne supportez pas votre prochain, c'est que vous ne l'aimez pas, ou pas assez; vous devez vous en rendre compte sans tarder, et entreprendre la lutte, avec l'aide de votre directeur. C'est là vraiment que la confession fréquente peut ou montrer toute son utilité, ou manquer son but en partie. La fin à laquelle tendra la lutte est l'accroissement de la charité à l'égard de celui ou de ceux pour qui vous ressentez insuffisante sympathie; nous avons

indiqué les moyens à employer ; ce sont les signes du progrès que nous voulons marquer ici.

Ces signes, le directeur devra s'en enquérir, et le pénitent les lui faire connaître avec exactitude et loyauté. Eux aussi se ramènent à un seul : la patience. Cette belle vertu, aux nuances non moins nombreuses que le vice opposé, est fille de l'humilité et de la charité. L'humilité elle-même est fille de la contrition. Rappelons-nous nos péchés, connaissons nos défauts. Connaître ses défauts, leur nombre, leur étendue, leurs progrès : tâche immense, impossible sans déjà une certaine humilité, sans une fréquente répétition de l'acte de contrition, et cependant tâche encore insuffisante. Il faut y ajouter, à cette connaissance si malaisée à acquérir, celle de la souffrance que nos défauts infligent, quotidiennement ou très souvent, à notre prochain. Ainsi munis, nous commençons à nous connaître, comme individus et comme êtres sociaux. De cette connaissance découle nécessairement plus d'humilité, et nous comprenons mieux la confusion où vivaient les saints, que bien des chrétiens mal éclairés déclarent excessive, ou même absurde, alors qu'elle est le résultat de la lumière dans laquelle vivent ces intimes amis de Dieu.

La patience est aussi fille de la charité, et son progrès en l'âme est en proportion directe du degré d'affection fraternelle que l'on ressent pour le prochain. Par là, elle est révélatrice de ce degré. Il est bien connu que l'on ne supporte pas d'un étranger ce que l'on permet à un ami, à un familier, à un parent. Pourquoi ? Parce que le devoir de la charité n'est pas aussi strict. L'affection autorise les menues offenses qui naissent de l'intimité même, et souffre avec une facilité relative les peines plus graves que lui inflige la personne objet de cette affection. C'est cela la patience, et elle est vraiment le baromètre de la charité fraternelle.

Or les occasions de patience sont de tous les instants de

la journée. Cette belle vertu réclame sa part dans l'action, dans la contemplation, dans la santé et le bonheur, dans la maladie et le chagrin; elle est comme la discipline de l'âme, chargée de régler tous ses mouvements, d'en modérer la vivacité, de lui donner l'égalité qui la maintient dans la paix. Et ce qui l'exerce le plus, sans doute aucun, c'est le prochain, si bien que son objet propre, dit saint Thomas, est la peine qui nous vient du prochain, et son acte, le support avec égalité d'âme de cette peine. Si la patience nous est relativement facile vis-à-vis de ceux que nous aimons vraiment, nous discernerons aisément, à la difficulté de son acte, quels sont ceux que nous n'aimons pas assez, quels sont ceux qu'un jour nous avons cessé d'aimer, en un mot l'étendue et la perfection de notre charité envers le prochain, avec ses degrés et ses nuances.

Sainte Catherine de Sienne appelle la patience le miroir de l'âme, parce que c'est dans cette vertu que l'âme se voit telle qu'elle est vis-à-vis de Dieu et des hommes : miroir qui ne trompe jamais, miroir qui ne déforme pas, qui ne grossit ni n'apetisse. Aimez-vous Dieu par-dessus tout : vous supporterez patiemment toutes les épreuves qu'il vous enverra ou qu'il permettra; aimez-vous votre prochain comme vous-même : vous pratiquerez envers lui la patience que vous réclamez pour vous-même. Que notre âme ne cesse jamais de se regarder dans ce miroir, pour y voir, dès qu'elles se produisent, les altérations de sa charité; qu'elle essuie fréquemment la buée qu'y déposent l'orgueil et l'égoïsme, et la poussière de l'amour-propre. Et s'il arrive que l'impatience et la colère le fêlent ou le cassent, sans tarder qu'elle le répare par le repentir, par l'humilité, par une charité plus fervente, plus active, aux œuvres plus surnaturelles.

fr. A. de Boissieu, O. P.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

L'Oraison
d'après sainte JEANNE DE CHANTAL (*fin*)

RÈGLES PRATIQUES

COMMENT SE DISPOSER A L'ORAISON DE SIMPLE REMISE EN DIEU

Les grâces d'amour passif, qui rendent possible cette oraison, sont données, nous a dit sainte Jeanne de Chantal, à ceux qui ont empreint dans leur cœur Jésus crucifié, qui ne suivent plus leurs inclinations naturelles, et qui acceptent de bon cœur les épreuves de toutes sortes que Dieu leur envoie. Il suit de là que plus une âme anéantira ses volontés naturelles pour ne vouloir que ce que Dieu veut, mieux elle se disposera à cette oraison :

« Mettez votre âme en liberté, dans la paix et le calme ; tirez-la du goût et servitude de son opération et ne l'inquiétez d'aucun soin et sollicitude ni d'en haut ni d'en bas, la réduisant à la solitude ; car plus tôt elle s'abstiendra de cela, plus tôt elle parviendra à cette sainte oisiveté et tranquillité avec plus d'abondance... Dieu, le Maître souverain, bâtit en chaque âme, comme il lui plaît, un édifice surnaturel. Mortifiez votre naturel et anéantissez ses opérations et tout ce qui peut contrarier les desseins de Dieu : la

grâce veut élever cet édifice par des moyens que vous ne pouvez savoir. Dans cette sainte oisiveté l'affection se déploie et il est certain que lorsque nous y sommes, nous sentons les traits de l'amour divin bien plus pénétrants : le soin (les sollicitudes naturelles) enveloppe l'esprit, le repos le développe. Il est nécessaire que toute l'affection humaine de l'âme se liquéfie de soi-même et s'écoule totalement en la volonté de Dieu : car autrement comment est-ce que Dieu serait tout en tout l'homme? » (*Œuvres*, t. III, p. 279, 280.)

« Pour faire une bonne et parfaite oraison, il faut s'oublier soi-même et se perdre pour Dieu ; ne nous flattons point, Dieu veut de nous ce sacrifice, il ne nous guidera pas pour moins. Il n'y a aucun état où il prenne plus de plaisir de nous voir que dans celui de l'humiliation. Ce n'est pas assez d'être petit devant Dieu ; il faut y être rien ; c'est là le fondement sur quoi il édifie, car il se plaît à travailler sur le néant. Il y fait des choses d'autant plus grandes que notre anéantissement est plus parfait. » (Ibid., p. 267.)

Sainte Jeanne de Chantal vient de dire qu'il faut se perdre pour Dieu : ce conseil elle le donna plus d'une fois : « Pour avoir la perfection que Dieu demande de nous, en notre vocation, il faut être parfaitement mortifiées de corps, de cœur et d'esprit, se perdre tout soi-même avec ses recherches, ses intérêts, et ne rien vouloir que ce que Dieu veut et être entièrement abandonnées à sa Bonté... Si l'oraison, tant haute et élevée que vous voudrez, ne produit le fruit de la mortification, elle n'est rien. » (*Entretien*, 36.)

« Ma chère Sœur, à ce que je vois, vous avez désir de vous perdre en Dieu. Être perdue en Dieu n'est autre chose que d'être absolument et entièrement résignée et remise entre les mains de Dieu et abandonnée aux soins de son adorable Providence. Ce mot « *se perdre en Dieu* »

porte une certaine substance que je ne crois pouvoir être bien entendue que par ceux qui se sont ainsi heureusement perdus. Le grand saint Paul l'entendait bien lorsqu'il disait avec tant d'assurance : « Je vis, mais je ne vis plus « en moi, ains c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » O Dieu! mes Sœurs, que nous serions heureuses si nous pouvions véritablement dire : Ce n'est plus moi qui vis en moi, parce que toute ma vie est perdue en Dieu, et c'est lui qui vit par moi et en moi. Ne vivre plus en nous-mêmes, mais perdue en Dieu, c'est la plus sublime perfection à laquelle une âme puisse arriver. Nous y devons toutes aspirer, nous perdant et reperdant mille fois dans l'océan de cette grandeur infinie. Mais une âme ainsi perdue est toujours anéantie devant Dieu ; elle est toujours contente de ce que Dieu fait en elle et hors d'elle. Tout ce qui lui arrive la satisfait ; l'affliction lui plaît ; elle la regarde sans se troubler parce qu'elle dira : J'ai perdu toute consolation dans celle d'être perdue en Dieu.....

« Nous voudrions bien nous perdre, mais nous voudrions aussi qu'il ne nous en coûtât guère. Nous disons bien à Notre-Seigneur que nous nous abandonnons entre ses bras divins; mais nous ne le faisons pas de la bonne sorte. Nous voulons toujours avoir quelques petits soins de nous-mêmes, non pas tant pour le temporel comme pour le spirituel. L'amour-propre par sa subtile finesse nous persuadant toujours que si nous ne nous en mêlons un peu, tout n'ira pas bien. Une âme totalement perdue en Dieu ne veut avoir de vertu et de perfection que ce que Dieu veut qu'elle en ait..... Bien que l'on se soit parfaitement donné à Dieu, on peut se reprendre facilement. Mais que faire à cela, sinon de s'en humilier et de reconnaître que notre perte en Dieu n'était pas entière, puisque nous avons été si promptes à nous retrouver, et après cet acte d'humilité profonde se reperdre de nouveau, se jeter en Dieu

comme une goutte d'eau dans la mer et se bien perdre dans cet océan de la divine bonté pour ne plus se retrouver. Toutes les fois qu'il vous arrivera de vous reprendre, ma fille, refaites la même chose constamment, et si vous persévérez fidèlement à vous redonner toujours, j'ose vous assurer que vous vous perdrez enfin d'une si heureuse perte que vous ne vous retrouverez plus..... Si nous voulons tout de bon nous perdre, ne pensons plus ni à nos cœurs, ni à nos corps, ni à nous-mêmes, ni à rien de tout ce qui n'est pas Dieu ou pour Dieu. » (*Entretien* 37.)

Ce dernier avis qu'il ne faut pas trop se regarder est l'un de ceux qu'il faut donner le plus souvent, même aux âmes ferventes. La sainte fondatrice n'avait garde de l'omettre :

« Dieu vous veut en un état extrêmement passif, écrivait-elle à l'une de ses filles, ne regardez point si vous persévérerez, si vous êtes fidèle, agréable à Dieu; videz-vous de vous-même et de tout soin, appréhension, ennui, crainte de la durée de cet état où tout fait peur et donne de la peine : votre remède sera ce simple regard en Dieu, et de ne rien répondre, je vous le dis derechef et de la part de Dieu. Vous vous regardez trop; ne vous mettez plus en peine de votre peine, ni n'en parlez à Dieu, ni avec vous-même, ni ne regardez jamais ce que c'est pour le dire ni vous en exprimer à qui que ce soit, et ne faites jamais aucun examen là-dessus; cachez votre peine à vous-même, et comme si vous ne la sentiez point, regardez Dieu. Si vous pouvez lui parler, que ce soit de lui-même et non de votre peine : les yeux élevés au ciel, contentez-vous de dire avec un sourire plein de confiance : O Éternité! O Éternité! » (*Œuvres*, t. III, p. 283.)

« Il y a peu de personnes parfaitement dénuées, parce que, pour l'être parfaitement, il faut être dégagé de tout intérêt propre qui nous peut provenir tant de la nature

que de la grâce. (Elle veut désigner ici les douceurs que les grâces procurent.) Il y a peu d'âmes qui veulent entreprendre et qui se déterminent à bon escient à ce total renoncement. » (Ibid., p. 460.)

Donnons enfin, pour résumer tout son enseignement sur le renoncement, ces autres paroles : « La disposition la plus convenable à l'oraison, c'est d'y aller avec un cœur dépouillé, et que l'âme, selon toutes ses puissances et ressorts intérieurs, comparaisse à nu devant Dieu, et se soumette à ses desseins, le faisant même parfois par un acte formel et un dessein renouvelé. » (Ibid., p. 261, 262.)

Préparation de l'oraison mystique. — Lutte contre les distractions.

Les conseils que nous avons vu être donnés par sainte Jeanne de Chantal pour commencer l'oraison, conviennent, avons-nous dit, à toute sorte d'oraison, et par conséquent à l'oraison mystique de simple regard : d'abord il faut se rappeler la présence de Dieu ; et l'on pourra utilement le considérer en soi : « A l'imitation de sainte Catherine de Sienne, disait la sainte aux Sœurs du noviciat, il faut faire un petit oratoire dans son cœur, et comme elle, y regarder Notre-Seigneur. » (*Œuvres*, t. II, p. 536.) — Il faut considérer la bonté de Dieu, son amour, sa grandeur et sa majesté infinie. Si l'on se sent distrait, il faut lutter, et de même dans le courant de l'oraison, si les distractions reviennent : « Mes filles, quand les distractions ne s'en vont point, quoique vous les repoussiez, il faut alors faire l'oraison de patience et dire humblement notre *Pater*, ou quelques paroles amoureuses, comme : Mon bon Seigneur ! vous êtes le seul appui de mon âme, vous êtes ma quiétude, ma consolation et mon unique repos ; encore que je

cesserai de vivre, je ne cesserai point pourtant de vous aimer, moyennant votre sainte grâce. Il faut ainsi exciter son cœur, sans attendre que Dieu nous mette le lait ou le miel en la bouche pour parler à sa Bonté, car Il veut que nous nous aidions nous-mêmes. » (*Entretien* 34.) — S'il faut lutter, il importe de le faire courageusement : « Celles qui sont lâches à l'oraison prennent leur ruine par la racine. Il faut avoir un soin particulier pour combattre la lâcheté, car elle porte un grand préjudice à l'âme. » (*Entretien* 33.) — « Il est certain que les distractions se multiplient d'ordinaire selon les degrés de la vivacité de l'esprit et qu'il y a des esprits si agités qu'ils sont distraits tout le temps d'un Office sans que leur volonté en soit plus coupable que des songes qui leur viennent dans le sommeil. La patience dans ces rencontres, la continuelle aspiration vers Dieu, renouvelée de temps en temps, vaut souvent plus, je veux dire, est plus profitable à l'âme qu'une attention fort paisible, calme et savoureuse. » (*Œuvres*, t. III, p. 463.) — « Lorsque le temps de nous mettre devant sa divine Bonté, pour lui parler seul à seul, est arrivé..., il faut seulement, avec toute simplicité, sans violent effort d'esprit, nous tenir devant lui, avec des mouvements d'amour et une attention de toute notre âme, sans nous distraire volontairement. Alors tout le temps que nous sommes à genoux sera tenu pour une prière devant Dieu; car il aime autant la souffrance humble des pensées vaines et involontaires qui nous attaquent alors, que les meilleures pensées que nous avons eues en d'autres temps; car une des plus excellentes prières, c'est le désir amoureux de notre cœur envers Dieu, et la souffrance des choses qui nous déplaisent. Elle se rencontre alors avec la patience, qui est la première des vertus, et l'âme qui s'élève ainsi humblement du milieu de ses distractions, doit croire qu'elle a autant prié que si elle n'en eût aucunement

souffert. » (*Entretien* 30.) — « Croyez-moi, mes chères Filles, apportez à l'oraison la plus grande tranquillité de cœur que vous pourrez; renfermez-vous dans ce petit ciel intérieur — de votre âme où Dieu habite — sans vous laisser distraire par les objets des sens, et croyez que vous ne manquerez point de boire de l'eau de la citerne. » (*Œuvres*, t. III, p. 261.) (1)

L'union amoureuse et le simple regard

Quand l'âme qui est mûre pour l'oraison de simple remise en Dieu — ainsi la nommait souvent saint François de Sales — s'est préparée, quand elle est unie à Dieu par l'amour que lui-même lui a mise au cœur et qu'elle constate en elle, elle doit se maintenir doucement dans cet amour. Elle peut d'abord renouveler sa parfaite union de volonté : « L'essence de l'oraison n'est pas d'être toujours à genoux, mais bien de tenir sa volonté unie à celle de Dieu en tout événement... Se reposer — en Dieu — est bien doux, facile et bien aimable; mais être abandonnée à la sainte volonté est un point bien plus haut, plus grand et plus relevé, parce qu'il comprend la parfaite indifférence à tout ce que Dieu veut de nous. » (*Entretien* 36.)

« Quand vous êtes à l'oraison, il ne faut voir ni écouter autre chose que Dieu; s'il se présentait même à vous un ange, vous ne devriez pas le regarder, car vous parlez à plus grand que lui. » (*Œuvres*, t. III, p. 267.)

« La grande méthode de l'oraison, c'est qu'il n'y en a point quand le Saint-Esprit s'est rendu maître de la personne qui médite, car il en fait ce qu'il lui plaît, sans qu'il

(1) Il est évident que sainte Jeanne de Chantal s'inspire ici de sainte Thérèse, qui tenait à ses filles le même langage et leur promettait dans les mêmes termes l'oraison mystique (*Chemin*, XXVIII).

y ait pour lors ni règles ni méthodes. Il faut que l'âme soit entre les mains de Dieu comme l'argile entre les mains du potier pour composer toutes sortes de vases, ou ainsi qu'une cire molle pour recevoir l'impression du cachet, ou comme une table blanche sur laquelle le Saint-Esprit écrit ses divines volontés. Si allant à l'oraison l'on pouvait se rendre une pure capacité pour recevoir l'esprit de Dieu, cela suffirait pour toute méthode; l'oraison doit se faire par grâce et non par artifice (c'est-à-dire qu'on doit compter plus sur l'aide de Dieu que sur des méthodes)..... (t. III, p. 260). Si en l'oraison l'âme sent quelques touches de Dieu, par lesquelles il montre qu'il se veut communiquer à elle, il faut alors cesser toute opération et s'arrêter tout court pour donner lieu à sa venue et ne la point empêcher par des actions faites à contre-temps, mais se disposer avec le silence intérieur et un profond respect à le recevoir. Parfois, sentant ses approches, l'âme pourra dire : Parlez, Seigneur, votre servante vous écoute, puis élargir son cœur avec tranquillité et acquiescer à l'infusion de la grâce, qu'il faudra faire valoir, d'après le mouvement reçu à l'oraison. » (Ibid., p. 262.)

« Regardez Dieu et le laissez faire. Voilà votre seul faire et le seul exercice que Dieu requiert de vous, auquel lui seul vous a attirée. C'est aussi celui que notre B^x^ Père m'a commandé de pratiquer invariablement et que je vous recommande de sa part, tenant votre esprit très simplement et droitement, sans aucun effort ni acte, en cette simple vue et unique regard en Dieu, tout abandonnée à sa sainte volonté, sans vouloir voir, sentir, ni en faire des actes, mais demeurer là, paisible, reposée, confiante et patiente, sans réfléchir pour voir comme vous êtes là, ni ce que vous y faites, sentez ou souffrez, ce que fait l'âme, ce qu'elle a fait ou fera, ou ce qui lui adviendra en toute occurrence et en tout événement. Il ne faut bouger de là,

car cet unique regard en Dieu comprend tout, particulièrement dans la souffrance..... Sitôt que vous apercevrez votre esprit hors de là, ramenez-le doucement, sans aucun acte, regard et réflexion sur quoi que ce soit, ni en quoi que ce soit; une seule chose est nécessaire, c'est d'avoir Dieu. » (*Œuvres*, t. III, p. 287.)

« Dans l'oraison il y a plus à écouter qu'à parler : c'est à nous d'écouter le Fils de Dieu, et non de parler; nous ne sommes pas dignes de parler devant lui; laissons à Dieu le choix du discours, sans nous mettre en peine d'en chercher nous-mêmes. Dieu ne parle au cœur que dans le recueillement. Vous n'avez point, dites-vous, ma chère fille, de pensées, vous n'avez point de sentiments de Dieu, qu'avez-vous à faire d'autre chose, que vous reste-t-il à désirer?

« Vous êtes à l'oraison, Dieu ne vous donne rien : ne sauriez-vous faire autre chose, adorez-le, adorez sa présence, ses voies, ses opérations; il n'est pas besoin pour cela de grandes pensées, vous l'adorez mieux par le silence que par le discours. Ne pouvez-vous rien faire du tout, souffrez; si vous ne faites l'oraison en agissant, vous la ferez en pâtissant. Dans ces extrémités, tournez-vous vers la Sainte Vierge, ou quelques Saints; priez-les de faire oraison pour vous, ou de vous donner part à celle qu'ils font continuellement au ciel... Quand vous ne feriez autre chose que de demeurer en la présence de Dieu et consumer devant lui votre vie, comme un cierge qui se consume devant le Saint-Sacrement, ne seriez-vous pas bienheureuse? » (Ibid., p. 266, 267.) — « Si nous pouvions dire en vérité ces deux mots : *Mon Dieu est mon tout*, nous ne nous ennuierions jamais à l'oraison, car quand on y serait ennuyé, ces deux mots bien dits charmeraient l'ennui. » (Ibid., p. 264.)

« Notez, ma fille, que dès lors que l'âme commence

d'entrer dans ce simple et oisif état, elle ne doit, en aucun temps ni saison, s'employer aux méditations, ni s'attendre à des vues ou saveurs spirituelles, ains demeurer, tout debout sans appui, l'esprit libre du désir de tout don présent comme absent. » (Ibid., p. 279.)

La sainte fondatrice veut donc que l'âme une fois introduite dans la voie mystique renonce aux méditations et ne recherche pas les goûts sensibles ; cette âme ne doit plus recourir aux représentations, aux tableaux, mais demeurer simplement unie à Dieu, qui est pur esprit. Là encore sainte Jeanne de Chantal reproduit saint Jean de la Croix.

« La sagesse de Dieu, à laquelle il faut unir l'entendement, n'a ni forme ni image qui puisse tomber sur les sens et l'intelligence ; mais comme pour obtenir cette parfaite union de l'âme et de la sagesse divine, il est besoin qu'elles aient certaine ressemblance et similitude entre elles, il s'ensuit que l'âme doit être pure et simple, non limitée ni arrêtée par quelque forme ou image qui arrêterait cette union d'esprit à esprit.

« La perfection de la mémoire, c'est qu'elle soit tellement absorbée en Dieu que l'âme oublie toutes choses et soi-même, et qu'elle repose suavement en Dieu seul, loin de tout bruit des pensées et imaginations folâtres ; tant plus on évacuera la mémoire des formes et des choses notables, qui ne sont point la Divinité ou Dieu humanité, dont le souvenir aide toujours comme celui qui est le vrai chemin, le guide et l'auteur de tout bien, tant plus on la mettra en Dieu et on la tiendra vide pour espérer qu'il la remplira. Donc, ce qu'il faut faire pour vivre en pure et entière présence de Dieu, c'est qu'autant de fois qu'il se présentera des formes et des images distinctes, l'âme, sans s'y arrêter, doit se tourner soudain vers Dieu, et toujours avec une affection amoureuse, ne pensant à ces choses ni ne les regardant sinon autant que le devoir y oblige, et encore

sans les goûter et s'y affectionner, de peur qu'elles ne laissent dans les facultés quelque accroc ou détourbier (immondice, fange) ; mais vous ne devez pas laisser de penser et ressouvenir de ce que vous avez à faire, et pourvu que ce soit sans affection, attache et propriété, cela ne vous nuira point. » (Ibid., p. 280.)

« En quelque disposition que l'âme se trouve, soit de crainte ou autre, elle doit demeurer simple dans le simple regard. Si elle n'en a la vue et le sentiment, elle a la foi qui l'assure de la toute présence de Dieu, devant lequel elle doit demeurer paisible et soumise sans s'amuser à ses pensées... Il faut recevoir passivement les bonnes pensées, les lumières et affections que Dieu donne, mais sans se mouvoir ni divertir de Dieu, et quand il excite à dire des paroles, il faut suivre l'attrait fort simplement et courtement... Quand Dieu ne donne rien, il faut se contenter de demeurer paisible et en révérence devant sa bonté, sans crainte (de tomber par là dans la négligence). Et quand on ressent ces craintes (d'agir ainsi par négligence), on doit se tenir uni à Dieu dans cette souffrance que sa bonté donne.

« Toujours il faut suivre l'attrait intérieur et produire les actes quand Dieu les excite, mais non autrement. C'est l'amour-propre qui pour se satisfaire, étant privé des sentiments, voudrait faire des actes de soumission et acceptation ; mais le simple regard, ou se tenir coite et en repos devant Dieu, bien que l'on n'ait ni vue, ni sentiment de sa bonté, c'est ce que Dieu veut de l'âme, sans qu'elle se remue ni s'empresse à chercher, ni à vouloir pénétrer ; ce n'est qu'amour-propre que toutes ces recherches. » (Ibid., p. 268, sq.)

« Lorsqu'à l'oraison on est attiré à une grande simplicité, il ne faut pas se mettre en peine quand, autour des bonnes fêtes, on ne s'y occupe pas aux pensées de ces

grands mystères, car il faut toujours suivre son attrait. Hors de l'oraison on peut faire des pensées et regarder ces mystères simplement ou les lire ; car bien qu'on n'y fasse pas de grandes considérations, on ne laisse pas de sentir en soi certaines douces affections d'imitation, de joie, ou autres. Et pour l'oraison, le grand secret est toujours d'y suivre l'attrait qui nous est donné. Mon Dieu ! combien y a-t-il d'âmes qui se peinent quelquefois autour de leur oraison pour la pouvoir bien faire, et cependant il n'y a rien à faire que de suivre l'attrait ; et plus l'oraison est pure, simple et dénuée d'objet, plus elle est excellente et parfaite, car Dieu est esprit et une essence très simple ; c'est pourquoi plus l'âme traite délicatement et simplement avec lui, en l'oraison, plus elle est capable de s'unir à lui.

« Quand on a besoin de quelque lumière en des choses importantes, il faut le demander à Dieu, et si dans l'oraison elle vous vient, vous pouvez la conserver, sans pourtant vous détourner du regard de Dieu. » (*Entretien* 36.)

Si la sainte fondatrice a tant insisté pour faire pratiquer à ses filles cette oraison d'union amoureuse très simple, tranquille, silencieuse, pour laquelle elles étaient mûres, c'est qu'elle savait combien pareille oraison est salutaire. Ses enseignements sur ce point rappellent ceux de saint Jean de la Croix. Aux assurances qu'elle en a déjà données, ajoutons encore celles-ci : « Quand Dieu trouve dans une âme un entendement anéanti, il lui fait de grandes grâces, et lui communique des lumières et faveurs fort spéciales ; voire même cet anéantissement est l'une des plus grandes grâces qu'une âme puisse recevoir. » (*Œuvres*, t. III, p. 459.) — « Ce que Dieu opère en l'âme en ce divin loisir et solitude est un bien inestimable, plus que vous ne sauriez penser. » (*Œuvres*, t. III, p. 279.) — « Ce sommeil amoureux vaut mieux que toute autre viande ; et

je vous dis que, quoiqu'il vous semble que votre âme dorme, elle ne laisse pas de prendre nourriture et de manger, voire de fort bonnes et délicates viandes ; mais c'est qu'elle est si fort attentive à l'amoureux Jésus, qui la festoie, qu'elle ne s'amuse pas aux festins qu'il lui fait. » (Ibid., p. 283.) — « Notre B^x^ Père disait que ceux qui se tiennent avec simplicité en la présence de Dieu, se reposent dans son sein pendant que les autres cherchent plusieurs autres choses ailleurs, faisant cette comparaison de saint Jean qui dormait amoureusement sur la poitrine du Sauveur pendant que les autres mangeaient diverses viandes en la table du même Sauveur, ajoutant « qu'il vaut beaucoup mieux dormir sur ce sacré oreiller que de veiller en toutes autres postures ». (*Entretien* 62.)

Sécheresses. — Leurs avantages.

L'union amoureuse est souvent donnée sous le mode consolant : il est si doux d'aimer et d'aimer son Dieu (1) ; mais quand elle ne s'exerce que dans la cime de la volonté, tout le reste de l'âme demeurant insensible, l'âme, qui instinctivement tend à aimer de toutes ses forces, souffre, et souvent beaucoup ; elle est tentée de ne pas se contenter de cet amour si aride et de remplacer le simple regard par des élans affectueux, qui lui semblent plus parfaits et plus doux. Sainte Jeanne de Chantal, qui fut elle-même si souvent en proie aux sécheresses, sut donner sur ce point des conseils fort sages.

Elle montre bien tout ce que l'âme gagne à traverser ces déserts. Elle écrivait :

« Le divin conducteur, pour vous faire monter en une

(1) Sainte Thérèse a plus que sainte Jeanne de Chantal parlé de cette union amoureuse très suave, et beaucoup moins qu'elle de celle qui est aride. Les deux saintes se complètent admirablement.

plus haute perfection, a pris votre foi, espérance et amour envers sa divine bonté, votre confiance, abandonnement et repos que vous aviez en lui, et toutes les puissances intérieures de votre âme, et il a tout jeté ces biens précieux qu'il avait mis en vous, dans l'alambic et dans le feu de son divin et plus pur amour, afin de consommer et anéantir en vous toutes sortes de plaisirs, satisfactions et contentements, non pas terrestres, car il y a longtemps que tout cela est fait; mais même ce divin Maître veut anéantir en vous le plaisir que vous aviez d'avoir en vous tous ces dons de grâce, que, par sa bonté, il vous avait départis; et comme il vous les avait donnés, il vous les a ôtés, (quant) au sentiment, afin que lui tout seul occupe votre âme, et non ses dons..... Toute votre crainte en ces tourments, c'est d'offenser Dieu, de ne lui être pas agréable et de ne le pouvoir servir et glorifier éternellement. Je vous assure, de la part de celui à qui vous êtes consacrée dès si longtemps, que cet état lui est plus agréable que s'il vous tenait ravie au troisième ciel et que si vous aviez toutes les jouissances et sentiments des vertus dont Dieu vous a dépouillée, car vous avez toutes ces vertus en effet et en substance, mais vous n'en avez pas la connaissance ni les sentiments; c'est pourquoi vous les avez plus purement, plus parfaitement et en un plus haut degré. Cet état est pareil à ce que notre B^x^ Père dit de la contemplation, qui est comme la quintessence des fleurs dont on tire l'eau de senteur; ainsi votre amour de Dieu, votre foi, votre espérance, sont d'autant plus grands qu'ils sont séparés de toutes consolations et satisfactions sensibles. » (*Œuvres*, t. III, p. 284-285.)

« Ayez bon courage, mes filles, car c'est le propre de la vertu solide d'être acquise et pratiquée avec beaucoup de difficultés. Croyez-moi, les sécheresses et ennuis sont de grands moyens en la vie spirituelle pour accroître en nous

le pur amour de Dieu, et il prétend par toutes nos peines élever notre âme au-dessus d'elle-même... Quand nous sentons en notre âme ces grands dégoûts de toutes les choses extérieures, c'est alors qu'elle commence à se déprendre des créatures pour s'attacher à Dieu seul, son unique consolation, et bien heureuse est la nécessité qui nous contraint de nous reposer ainsi parfaitement en lui. » (*Entretien* 26.)

« Il en est de l'Esprit de Dieu, que nous demandons par la prière, comme du Corps de Dieu, que le prêtre produit par la consécration. L'un et l'autre nous est nécessaire et nous a été promis par Jésus-Christ Notre-Seigneur pour la nourriture de nos âmes; et cependant, ni le prêtre ni nous, lorsque nous communions et que la foi nous apprend que nous avons reçu le Corps de Jésus-Christ, nous n'en avons d'ordinaire aucun goût ni aucun sentiment; mais nous le digérons (pour user de ce terme) par la foi, étant certaines sur la parole de Dieu, quoique nous ne l'ayons ni vu, ni senti, ni goûté, qu'il nourrit néanmoins nos âmes et qu'il produit en elles des effets de lumière et de force parmi les ténèbres et les sécheresses qu'il a laissées en nous, après l'avoir reçu..... Je sais qu'il y a des personnes fort unies à Dieu, qui ont prié plusieurs années sans avoir aucune consolation sensible, et qui néanmoins ont toujours paru insensibles dans les grandes tentations. Elles étaient si résolues dans les occasions où il s'agissait de servir Dieu et de lui rendre des témoignages de leur obéissance et de leur amour, que rien n'a pu les ébranler, s'estimant heureuses de ne rien recevoir de sensible et de sentir et souffrir toutes sortes de peines et de travaux pour Dieu. » (*Entretien* 30.)

« Quand nous sommes délaissées de toute autre chose, c'est alors que nous sommes moins délaissées de Dieu. Il n'est jamais plus invité à nous secourir que lorsqu'il nous

voit privées de toutes choses, combien plus quand il nous prive de lui-même. Hé, donc, qu'importe d'être délaissées de Dieu, pourvu que nous soyons écoutées de lui ! » (*Œuvres*, t. III, p. 267-268.)

Comment il faut se comporter dans les sécheresses.

Dès lors que ces épreuves intimes, sécheresses ou impuissances, sont voulues de Dieu pour notre bien, nous devons les accepter de sa main et toujours bénir ce bon plaisir divin.

« Quand l'âme est si fort accablée qu'elle ne sait presque où se mettre, ni quelle mine tenir, et cela, non pas tant pour les pensées volages que pour une rude et âpre sécheresse qui lui ôte quasi tout pouvoir d'agir, alors Dieu la fait souffrir d'une manière bien plus haute; elle doit faire l'oraison de révérence, de soumission et souffrance, de conformité, de pauvreté d'esprit, se tenant devant Dieu comme une pauvre devant son souverain libérateur. Je suis, ô mon Seigneur, doit-elle dire, une terre sèche, toute hâlée et crevassée par la véhémence de la bise et du froid; mais, vous le voyez, je ne vous demande plus rien; vous m'enverrez, quand il vous plaira, et la rosée et la chaleur. » (*Entretien* 34.)

« Cette variété d'état que vous ressentez en l'oraison [étant tantôt dans les suavités, tantôt dans l'aridité] n'est que bonne, et voire nécessaire; mais quand vous y serez consolée, ne vous amusez point curieusement à regarder d'où proviennent vos consolations, pourvu qu'elles produisent en vous de bons effets, qui sont l'humilité, la mortification, la douceur et la sainte joie, contentez-vous de cela. Quand vous y serez aride et désolée, aimez vos désolations pour le respect de Celui qui vous les envoie

ou permet qu'elles vous arrivent, et unissez amoureusement votre volonté à la sienne. » (*Œuvres*, t. III, p. 459.)

« La vraie manière de servir Dieu, c'est de marcher par un chemin que l'on ne connaît point; et lorsqu'il semble que tout est bouleversé sens dessus dessous dans l'âme, pourvu qu'elle demeure fidèle parmi tout cela à la pratique des vertus, elle ne se doit point mettre en peine pour connaître quelle est sa voie, ni même y penser; mais marcher simplement en ce parfait abandonnement et renoncement d'elle-même à Dieu. Oh! mes filles, que vous êtes heureuses de souffrir, si vous le faites avec amour! » (*Entretien* 26.)

« Lorsque Dieu nous soustrait la douceur de sa présence (1), et qu'il semble nous avoir délaissés comme son divin Fils en la croix, de telle sorte que nous ne sentions plus ni force ni secours, c'est alors qu'il ne faut point perdre courage, ni chercher de consolations en aucune créature mortelle, mais demeurer fermes dans sa désolation, et s'appuyer sur les paroles de Jésus-Christ, où toute notre force est cachée : *Fiat voluntas tua!* Oh! que cette parole est agréable à Dieu! Heureuse l'âme qui la peut dire de cœur en cet état! » (*Œuvres*, t. III, p. 461.)

Il faut donc alors accepter plutôt que se plaindre, et même quand on demande au Seigneur d'avoir pitié de sa créature, il faut toujours dire : Que votre volonté soit faite, et non pas la mienne. « C'est une marque de simplicité et même d'amour de Dieu que de lui faire nos demandes sans vouloir le contraindre à ne donner qu'autant et en tant qu'Il lui plaira. Il est ravi de l'oraison d'une âme si simple, si humble et si soumise à sa volonté, comme nous

(1) Celui-là serait dans une erreur grossière qui penserait que la grâce de l'amour mystique cesse par là même que cesse le sentiment de la présence de Dieu.

sommes ravis de voir un pauvre nous demander [l'aumône] sans se troubler du refus que nous lui faisons. En effet quelque importunité qu'il y apporte, ou, pour mieux dire, quelque longue que soit sa présence devant nous, sans nous regarder qu'avec les yeux baissés, ne sommes-nous pas touchés lorsqu'il s'en va après le temps qu'il a mis à nous attendre? C'est de la simplicité de cette âme qui prie ainsi qu'il faut dire : Si ton œil est simple, tout ton corps sera lumineux, c'est-à-dire toutes les bonnes œuvres que tu feras dans la religion, le long de la journée, en suite d'une telle oraison, seront agréables à celui que tu auras prié, et remplies de sa lumière divine, invisible et insensible. Souvent il arrive que, lorsque nous pensons avoir la lumière et les grâces, nous ne les avons point, et lorsque nous pensons ne les point avoir, nous les avons; c'est pourquoi on se met vainement en peine de chercher des lumières dans l'oraison, puisqu'on ne les a pas, l'opération du Saint-Esprit dans l'âme étant tout intérieure et souvent inconnue à l'âme même. » (*Entretien* 30.)

Conclusion

On le voit, la doctrine mystique de sainte Jeanne de Chantal concerne les âmes qui, s'étant persévéramment appliquées au total renoncement et ayant bien supporté les épreuves purificatrices, ont reçu la grâce de l'amour passif. Ces âmes, la sainte fondatrice tend de tous ses efforts à les maintenir dans l'exercice très simple, très humble de ce pur amour : puisque Dieu a mis l'amour en elles, qu'elles s'en contentent, il vaut mieux que tout ce qu'elles pourront se donner; en s'agitant, en mêlant leur empressement à l'action de leur Dieu, elles ne pourront que mettre obstacle à ses desseins. Leur oraison,

même si elle est aride et froide, sera une oraison faite par Dieu en elle; elle portera de grands fruits. C'est de cette oraison que sainte Jeanne de Chantal disait :

« L'oraison est une manne cachée qui n'est connue ni prisée que de celui qui la reçoit, et en la goûtant l'appétit vient de la savourer davantage. Quiconque a cet esprit d'oraison expédie plus d'affaires en une heure que les autres en plusieurs, et tout désoccupé, il court à son repos, qui est de traiter avec Dieu; mais Dieu ne se communique qu'aux obéissants. » (*Œuvres*, t. III, p. 527.)

« Je ne sais rien de plus heureux que l'âme intérieure et d'oraison qui sait traiter avec Dieu et s'unir à Lui; elle a trouvé, ainsi que nous l'a souvent dit notre B^x^ Père, la sacrée alchimie pour changer toutes ses misères en l'or d'une très ardente charité; et goûtant les suavités divines elle expérimente qu'il n'y a rien d'égal à ses délices, de vivre à Dieu et à soi, désoccupée des choses créées. » (Ibid., p. 463.)

Angers.

AUGUSTE SAUDREAU.

Les Bienheureux du Canada

Dans une revue française, en 1917, un article écrit « aux armées » s'intitulait *La nostalgie du front.* Beaucoup hochèrent la tête, de ceux-là même qui croyaient au devoir et au dévouement. D'autres, sans comprendre, firent crédit à la signature qu'ils devinaient sous la discrétion des initiales, ou, bonnement, pour avoir respiré quelque peu l'âcre senteur du front, crurent entrevoir qu'à des âmes plus fortes que la leur elle pût devenir capiteuse.

Le *front* de l'Église militante a de tous temps exercé sa *nostalgie* sur une élite de chrétiens. Mais à certaines époques cet attrait semble s'exalter; une « vague missionnaire » passe sur un pays, sur une époque : souffle de l'Esprit qui active la ferveur des vieilles chrétientés, afin d'allumer au loin par elles de jeunes foyers d'apostolat. Ce fut au XVI[e] siècle le cas de l'Espagne et du Portugal pour le front du Japon, le cas de la France de Louis XIII pour le Canada. Alors aussi les sages haussaient les épaules; les mots malins couraient les ruelles; et, ne se sentant nulle vocation pour aller se faire manger par les Hurons, plus d'une Précieuse laissait aux filles qui ne trouvaient pas à s'établir « d'aller chercher mari au Canada ».

L'exode n'en continuait pas moins. Couvents d'Ursuli-

nes enseignantes ou d'Hospitalières, rivalisant avec les noviciats de Jésuites, se fussent volontiers vidés ; et les fondations généreuses de MM. de Montréal ne pouvaient suffire à doter toutes « ces jeunes prétendantes aux souffrances du Canada ».

Il faut lire dans les pages que consacrait naguère Georges Goyau à ces « Origines religieuses (1) » l'émulation de zèle que suscitait alors la pensée de la Nouvelle-France ; et, d'accord avec le dévouement des missionnaires, les initiatives séculières si variées, si originales parfois, qu'elle mettait en œuvre : Association de Montréal, fondations de Mme de la Peltrie, milice chrétienne de Maisonneuve. Plus modeste, notre tâche sera surtout ici d'étudier la source cachée de cette floraison. En cette année jubilaire, où l'Église vient de béatifier les premiers martyrs du Canada, où le geste du Souverain Pontife désigne avec insistance les missions lointaines à l'attention de tous comme aux désirs apostoliques des heureux appelés, ne sommes-nous pas invités à chercher au cœur de ces hommes le véritable *esprit missionnaire*?

S'ils ne furent pas les tout premiers apôtres de l'Amérique, les Pères Jean de Brébeuf, Antoine Daniel, Charles Garnier, Isaac Jogues, Gabriel Lalemant, Noël Chabanel, avec leurs deux compagnons laïcs, les frères ou « donnés » (2) René Goupil et Jean de Lalande, en demeurent, par leur vie, par leur mort et par l'authentique désignation de l'Église, des modèles singulièrement instructifs et attirants.

Des premiers missionnaires d'Acadie, les PP. Biard et

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 1er mars-15 mai 1924, articles édités depuis chez Bernard Grasset, 1 vol. in-8.

(2) Ce fut le titre attribué à quelques laïcs (leur nombre s'éleva jusqu'à 30) qui, sans prononcer de vœux, s'engageaient par contrat à servir la mission sans autre rétribution que leur propre entretien.

Ennemond Masse, des Pères Récollets qui avaient porté l'Évangile sur les rives du Saint-Laurent et jusqu'aux grands lacs, ils ont reçu la flamme apostolique. Elle s'est avivée par les entretiens, les réunions de congrégation du collège de la Flèche ou du collège de Clermont à Paris. A leur tour ils vont la rallumer en Nouvelle-France, en relevant les fondations détruites, la nourrir dans l'épreuve; puis, par leur exemple, leurs « Relations » (1) écrites, par leur parole enfin durant leurs années d'exil en la mère patrie loin de leur chère mission, la communiquer et créer en la France de Mazarin et de la Fronde un courant d'apostolat et de dévouement, dont le P. Lejeune, qui s'y connaissait, écrivait en 1635 : « La nature n'a point de souffles si sacrés qui puissent allumer ces brasiers. Ces flammes proviennent d'un feu tout divin. »

*
* *

Un rapide coup d'œil sur le *cadre extérieur* et l'*histoire* de nos Bienheureux suffit à nous persuader que nulle disposition naturelle — esprit d'entreprise ou goût d'aventures — n'eût trouvé son compte dans la vie des missionnaires.

Le pays sans doute a ses beautés austères, et la remontée du Saint-Laurent ou du fleuve des Prairies ne devait pas manquer de pittoresque. Les Français du grand siècle y étaient moins sensibles que nous. Mais surtout quel touriste voudrait en acheter l'agrément au prix des fatigues

(1) Ces *Relations*, publiées d'abord, année par année, par grâce et privilège du Roy, chez Sébastien Cramoisy, marchand libraire juré en l'Université de Paris et imprimeur ordinaire du Roy, ont été rééditées en 1858 à Québec en 3 gros volumes in-4°. Elles constituent la source principale de l'histoire du Canada. C'est d'où sont tirées toutes les citations de cet article alléguées sans référence.

qu'exigeaient alors les quarante ou cinquante jours de voyage qui séparent Québec du pays des Hurons? Cinquante halages à force de bras; trente-cinq « portages » à dos d'homme de tout le matériel, y compris le frêle canot d'écorce auquel le voyageur se confie durant le reste du voyage; alertes continuelles; périls de toute heure; détresse des canots chavirés et des provisions englouties : tels apparaissent les voyages de nos missionnaires. Encore sont-ils une diversion. Que dire du long hivernage dans les cabanes d'écorce, livré aux quatre ennemis si pittoresquement décrits par le P. Lejeune : le froid, le feu, la fumée et les chiens, dont un seul eût suffi à rendre la vie intolérable?

Le froid a eu sa victime, le P. de Noüe. Se rendant à un poste éloigné d'une douzaine de lieues de Québec, il a voulu devancer ses compagnons pour appeler à l'aide les soldats du poste où il se rend, et on l'a retrouvé deux jours après égaré dans les neiges, roidi par le froid, dans la position où l'on représente saint François Xavier mourant. Le feu, si nécessaire, devient vite un supplice, vu l'exiguité des cabanes. Les chiens font largement payer leurs services par tous les agréments de la promiscuité où ils partagent avec leurs maîtres vivre et couvert. La fumée surtout est une vraie torture : « elle nous terrassait parfois tous tant que nous étions dans la cabane; c'est-à-dire qu'il fallait mettre la bouche contre terre pour pouvoir respirer, car encore que les sauvages soient accoutumés à ce tourment, si est-ce que parfois il redoublait avec une telle violence qu'ils étaient contraints aussi bien que moi de se coucher sur le ventre et de manger la terre pour ne pas boire la fumée. J'ai quelquefois demeuré plusieurs heures en cette situation (1). »

(1) Relation du P. Lejeune, 1634.

Sur un ton un peu différent, en forme d' « *Avertissement d'importance pour ceux qu'il plairait à Dieu d'appeler en la Nouvelle-France* », le P. de Brébeuf parle également de « cette fumée bien souvent si épaisse, si aigre et si opiniâtre, que les cinq et six jours entiers c'est bien tout ce que vous pouvez faire de connaître quelque chose à votre bréviaire (1). » — « Avec cela, continue-t-il, nous avons depuis le matin jusqu'au soir notre foyer toujours assiégé de sauvages. Surtout ils ne manquent guère à l'heure des repas. »

Puis, çà et là, quelques détails qui en disent long sur la propreté de ces hôtes : « couche de crasse aux marmites, dont l'épaisseur surpasse celle du cuivre », et « quantité de petites bestioles que nous appelons *taouhac* et puces en bon français; elles sont en ces pays-ci incomparablement plus importunes qu'en France; la poussière de la cabane les nourrit, les sauvages nous les apportent, nous les allons quérir chez eux, et ce petit martyre, sans parler des maringoins, mousquites, et autre semblable engeance, dure d'ordinaire les trois ou quatre mois de l'été ».

Tel est le cadre. Et les habitants? Les uns, Algonquins et Ottawas, de la rive gauche du Saint-Laurent, passent leur vie à la chasse, dont ils subissent les vicissitudes. Hiver de neige : bonne chasse; les quartiers d'orignaux s'entassent, et les sauvages festoient tant qu'ils en ont. Mais que fasse défaut l'épaisseur de la neige, ce sera la disette et le jeûne; des quatre et cinq jours sans manger, peut-être la mort d'inanition.

C'est chez ces Algonquins qu'au début de son second séjour, en attendant le départ pour les Hurons, le P. de Brébeuf donna l'exemple de l'*hivernage*. S'attachant à une tribu, il vécut de sa vie durant toute une campagne de

(1) Relations, 1636.

chasse au nord de Québec. Là il conquit, outre quelques âmes d'enfants baptisés, une première connaissance de la langue algonquine.

Mais c'est surtout aux tribus sédentaires des Hurons et des Iroquois que nos Bienheureux eurent affaire. Des *Iroquois* ils furent tous les victimes, et le P. Jogues, par sa captivité d'un an et par diverses négociations auprès d'eux, mérita d'être appelé leur premier apôtre. Ils occupaient le pays au sud du Saint-Laurent et voisinaient avec les Hollandais établis dans la région de la Nouvelle-Amsterdam (aujourd'hui New-York). A une certaine habileté, à des rudiments d'industrie qui les eussent classés honorablement dans une échelle ethnique, ils joignaient tous les vices des peuplades les plus dégradées. Leur férocité surtout est légendaire : elle était chez eux vertu, et les enfants y étaient dressés dès leur jeune âge. Entre les séances de torture on leur abandonnait les prisonniers, et sur eux, excités par les parents, ils faisaient leur apprentissage de cruauté. Ennemis jurés des Hurons amis des Français, ils leur font, à partir de 1645, une véritable guerre d'extermination. Il ne fallut pas moins que le sang de nombreux martyrs pour arriver à fonder parmi eux des chrétientés tardives.

Les Hurons occupaient sur le lac qui a gardé leur nom la presqu'île formée par le lac, la baie de Géorgie et le lac Simcoe. Les PP. Franciscains Le Caron et Jamet y avaient accompagné Champlain en 1615, dans son voyage d'exploration. Ils avaient séjourné pacifiquement chez eux, et l'hostie sainte avait été offerte dans une cabane que le P. de Brébeuf retrouverait dix ans plus tard. Les PP. Sagard et Viel avaient suivi. Ainsi les Robes noires n'étaient pas inconnues dans la presqu'île huronne. Mais si le premier accès en fut facilité, les Hurons gardaient assez de fonds sauvage pour exercer la patience du mis-

sionnaire. Ils avaient des ressauts de cruauté à faire frémir. Le P. de Brébeuf en fut bientôt le témoin durant le long supplice d'un prisonnier iroquois, qu'il put baptiser et assister, mais qu'il ne réussit pas à soustraire à la mort. Littéralement cuit à la broche avec mille raffinements de cruauté et d'ironie perverse, il fut, sous les yeux du père, mangé à belles dents.

Voilà les hôtes chez qui il fallait vivre; et, les sachant superstitieux et versatiles à plaisir, on pouvait à toute heure, au premier songe alarmant, au moindre signe du sorcier, s'attendre à pareil sort. Le P. de Brébeuf ne calomniait pas ses sauvages quand il prévenait les futurs missionnaires, au cas où ils tomberaient malades en route : « Je ne voudrais pas vous assurer que si vous ne vous pouvez aider vous-même pour les suivre, ils ne vous abandonnent. » Il eût pu ajouter : A moins que, pour une futilité, ils ne vous expédient par le prochain rapide, ainsi qu'ils firent au P. Viel, au lieu nommé depuis le *Saut du Récollet.*

Les détails suivants, où se reconnaît l'esprit pratique du P. de Brébeuf, complètent le tableau : « Voulez-vous être bienvenus des sauvages? gardez-vous de vous faire attendre pour l'embarquement. Ayez soin de vous munir d'un briquet ou d'un miroir ardent, afin qu'ils puissent fumer pendant le jour, et le soir allumer du feu pour leur repas.

« Mangez de leur sagamité, malgré la crudité, le peu de saveur et la malpropreté. Bien des choses vous soulèveront le cœur, qu'il faudra supporter pour l'amour de Dieu, sans en dire mot, et même en faisant bonne mine.

« Prenez toute la ration qu'on vous offrira, car lorsque vous y serez faits, elle vous paraîtra bien légère. Mangez dès le matin; les Hurons, en voyage, ne font que deux repas : au lever et au coucher du soleil. Dans les canots

soyez nu-pieds pour être plus lestes et ne pas apporter de sable. Dans les portages prenez vos chaussures ; elles sont permises alors. Soyez sobres d'interrogations, constamment gais et joyeux ; supportez les imperfections et la grossièreté de vos compagnons, sans avoir l'air de vous en apercevoir.

« Point de cérémonies : acceptez la meilleure place dans la cabane. Les plus grandes commodités seront encore pour vous matière à sacrifices. N'offrez pas vos services, à moins que vous ne vouliez continuer ; ne commencez pas à ramer, si vous n'avez le dessein de ramer toujours. Il est plus facile de refuser dès le principe, que de se désister dans la suite. »

*
* *

Ce fut en 1625 qu'appelés par les Franciscains les Jésuites firent leur première entrée dans la terre huronne. Le P. de Brébeuf et le P. de Noüe y accompagnaient le Père Franciscain de la Roche d'Aillon. Ce premier séjour du P. de Brébeuf dura trois ans, d'abord en compagnie du P. de Noüe et dans le voisinage du P. d'Aillon, puis seul, perdu au milieu des sauvages, à 1200 kil. de tout poste français.

Lorsqu'en 1628, sur l'ordre de son supérieur, il rallia Québec, ce fut pour trouver la colonie dans la plus extrême détresse et assister quelques mois plus tard à la capitulation de la ville. Deux calvinistes de Dieppe, les frères Kirke, à la tête de forces très supérieures, s'emparaient de la ville au nom de l'Angleterre et expédiaient en France colons et missionnaires.

En 1633, Champlain, dont la persévérante énergie avait enfin obtenu la rétrocession de la colonie injustement ravie en pleine paix, repassait au Canada, ramenant avec

lui le P. de Brébeuf et un autre Jésuite, le P. Masse, ancien apôtre de l'Acadie, qui retrouvait « sa Rachel » après laquelle il soupirait depuis deux fois sept ans.

Les PP. Lejeune, de Noüe, Antoine Daniel et le frère Buret les y avaient précédés de quelques mois.

Après un an d'arrêt à Québec, où il dut remplacer dans sa charge de supérieur le P. Lejeune en tournée chez les Algonquins, le P. de Brébeuf put regagner sa chère mission huronne : il emmenait avec lui le P. Daniel et un jeune Français.

Ce fut l'époque d'organisation, de fondation des principaux postes : Saint-Joseph, Saint-Michel, Saint-Ignace, Saint-Louis, Sainte-Marie; époque de semences fécondes, dont le P. de Brébeuf fut le premier et sans doute le principal ouvrier. Peu de conversions; — il faudra pour décider l'ensemble de la nation les terribles épreuves de 1648-1649, — mais les Pères prennent position; à travers bien des difficultés, bien des retours d'hostilité ou de défiance, ils gagnent l'estime de la nation, qui peu à peu les adopte. « On peut dire que ces sauvages étaient déjà presque mûrs pour le ciel, écrit le P. Bressani, et qu'il ne fallait plus que la faux de la mort, pour mettre cette belle récolte en sûreté dans les greniers du Paradis. » A part trois ans de séjour à Québec (1641-1644), le P. de Brébeuf ne quitta plus les Hurons jusqu'à sa mort, en 1649.

C'est en 1636 qu'y arrivent le P. Garnier, puis le P. Jogues. Celui-ci contribua à la fondation de la résidence Sainte-Marie, dont il fut longtemps chargé comme ministre. En 1642, au retour d'un voyage à Québec, il est pris par les Iroquois avec deux Français, Guillaume Couture et René Goupil, et tout un groupe de Hurons.

Ce fut alors durant deux mois, à travers les villages iroquois, l'un des martyres les plus cruels que relatent les fastes de l'Église. A chaque étape il faut satisfaire à nou-

veau les sauvages instincts des habitants, et les supplices recommencent : bastonnades, brûlures, tortures de toutes sortes infligées au pauvre patient qui défaille sous l'étreinte de ses liens ; et surtout — supplice préféré des Iroquois — les doigts arrachés, déchiquetés un à un. Le Père Jogues n'en conserva que deux. Puis ce fut l'esclavage : les captifs qui n'avaient pas succombé furent attribués à des familles, pour leur service.

Couture avait été dès le début séparé du P. Jogues. Après bien des souffrances héroïquement supportées, il réussit enfin à s'échapper. René Goupil partagea les supplices puis la servitude de son cher maître et père spirituel, jusqu'au jour où, pour avoir tracé sur un front d'enfant le signe de la croix, il fut abattu sous ses yeux d'un coup de hache.

Au bout d'un an, racheté par les Hollandais de Renselaerwich (aujourd'hui Albany) et, après bien des péripéties, rapatrié par eux, le P. Jogues, à Noël 1643, abordait sur un charbonnier à la côte de Saint-Pol-de-Léon. Dès 1644 il échappait à la vénération de ses frères, de la cour, d'Anne d'Autriche, et retrouvait le Canada. Il y rapportait l'autorisation d'offrir avec ses tronçons de doigts l'hostie sainte : « Il serait injuste, avait dit Urbain VIII accommodant un vieux mot de saint Cyprien (1), que le martyr du Christ ne pût pas boire le sang du Christ. »

Ce seraient ses derniers sacrifices auxquels il allait bientôt unir celui de son propre sang. Le 18 octobre 1646, après une mission où il avait négocié avec un succès du moins apparent un traité de paix avec les Iroquois, le P. Jogues, qui venait de repartir pour s'établir chez eux, accompagné d'un jeune Dieppois, Jean de Lalande, fut traîtreusement saisi, gardé à vue ; enfin tous deux furent massacrés d'un coup de hache.

(1) Cypr., Ep. 57, 2.

Dès lors les Iroquois reprirent contre Français et alliés leur guerre acharnée, et les années 1648-1649 virent successivement la destruction de tous les postes de la mission.

Le 4 juillet 1648, le P. Antoine Daniel donne sa vie pour son troupeau en son poste frontière de Saint-Joseph. Il venait de terminer sa retraite annuelle à Sainte-Marie, d'où il avait rejoint aussitôt, « ne voulant prendre même un jour de repos ». Averti, comme il achevait sa messe, de l'arrivée des Iroquois, il a le temps de baptiser par aspersion un grand nombre de catéchumènes qui accourent chercher refuge à l'église, puis de favoriser la fuite d'un bon nombre avant de s'offrir à la mort comme le Bon Pasteur.

Le 16 mars 1649, c'est le tour du village Saint-Louis. Ici encore, prévenus à temps, les PP. de Brébeuf et Lalemant organisent l'exode des femmes et des enfants, et attendent au milieu de leurs néophytes. « Pendant que vos femmes se réfugieront à Sainte-Marie, leur a dit le P. de Brébeuf, nous arrêterons l'ennemi; et, si vous ne pouvez pas vaincre, nous mourrons pour monter ensemble au ciel. » C'est ce qui arriva après une défense héroïque, mais inutile, des pauvres Hurons. Le P. de Brébeuf eut l'honneur de passer premier, et rien ne manqua au programme des savantes tortures dont il avait été le si proche témoin, vingt ans plus tôt, lors du supplice de l'Iroquois : collier de haches brûlantes; ceinture de poix; lanières de chair découpées à même le prisonnier, rôties et mangées sous ses yeux. Puis, la dérision s'ajoutant, un simulacre de baptême ébouillante la pauvre victime. Enfin, comme, pour une dernière ressemblance avec le Maître, il faut atteindre au cœur du missionnaire : la cruauté iroquoise va l'arracher à sa poitrine et s'en fait un horrible repas.

Le martyre du P. Lalemant suivit presque semblable;

mais la nuit l'interrompit durant laquelle le préjugé exigeait de surseoir. Le Père y fut livré au jeu cruel des jeunes gens, comme Jésus aux mains des valets. Ainsi se prolongea durant 15 heures, jusque dans la matinée du 17, la lente consommation de cette victime de 39 ans, immolée presque dès son arrivée au pays des Hurons.

Enfin, les 7 et 9 décembre de la même année, tombent les PP. Garnier et Chabanel, occupés au bourg Saint-Jean dans la Nation du Pétun, voisine des Hurons. Le P. Garnier, comme ses frères, meurt au milieu de ses ouailles, cherchant à les sauver et à les protéger. Atteint d'abord d'une balle au ventre, il est achevé d'un coup de hache, à l'âge de 44 ans, après treize ans de mission. Le P. Noël Chabanel, son compagnon, l'avait quitté depuis deux jours, rappelé par son supérieur. Il fut tué en route par un Huron apostat à la traversée d'une rivière : il avait 36 ans, dont six de mission.

La nation huronne périt bientôt, tant par la misère que sous les coups de ses ennemis. Un essai de colonie, transplanté dans l'île d'Orléans en amont de Québec, revit quelques beaux jours sous la direction du P. Chaumonot, puis disparut sous la poussée iroquoise. Mais ces jours d'agonie furent des jours de salut, et la chrétienté huronne, dont le pénible développement traversé de tant de reculs avait mis à si forte épreuve la patience de ses apôtres, se montra digne d'eux. Les conversions se multiplièrent, et les néophytes firent revivre au Nouveau Monde les plus belles pages de l'époque des martyrs. C'est que le sang venait de féconder la lente formation due à des cœurs de martyrs. Ce sont ces cœurs qu'il nous reste à étudier. Nous verrons les traits communs s'adapter à des natures très différentes, et comme une psychologie surnaturelle du martyr s'épanouir, merveilleusement une et variée tout ensemble.

*
* *

Le martyre est une grâce de Dieu, la plus grande des grâces. Il est la plus parfaite conformité à son Fils que Dieu le Père puisse accorder. Et que cette ressemblance soit, en matière de prédestination et de grâce, l'unique principe d'appréciation, c'est ce qu'atteste clairement saint Paul : « Ceux qu'il a connus d'avance, Dieu les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils (1). » Comme toute grâce, le martyre a donc pour loi suprême le bon plaisir de Dieu (2). Il peut surprendre l'homme; à son comptoir ou à son champ, le mettre brusquement en cas de se déclarer. Tels autrefois ces juges ou ces bourreaux subitement éclairés par l'exemple des martyrs et sitôt transformés en victimes. Tels ces zouaves d'Afrique, au temps de la conquête, encerclés et sommés de renoncer leur foi, qu'ils professent alors d'un mot peu canonique mais qui leur vaut la mort pour Jésus-Christ. Cependant la Providence ordinaire a ses préparations, et le plus souvent le martyre couronne une vie d'habituelle conformité à Jésus crucifié. Ainsi en fut-il de nos Bienheureux. Toute leur vie religieuse fut un noviciat du martyre, terme toujours envié et attendu. C'est lui qu'ils allaient chercher en Canada, comme les commerçants la fortune : martyre du sang, préparé par celui de la vie quotidienne dont le P. Jérôme Lalemant, l'oncle du Bienheureux, écrivait : « Je commence à douter si quelque autre martyre est plus nécessaire pour l'effet que nous prétendons, et je ne doute pas qu'il ne se trouvât plusieurs personnes qui aimassent mieux tout d'un coup recevoir un coup de hache sur la

(1) Rom., VIII, 29.
(2) « Dividens prout vult » (I Cor., XII, 11).

tête que de mener, les années durant, la vie qu'il faut mener ici tous les jours, travaillant à la conversion de ces barbares.

L'amour pratique de la croix, c'est bien le premier, le principal trait commun de nos bienheureux. Il est à la base de tout le mouvement religieux vers le Canada. Comme en toute œuvre d'ici-bas, l'humain a pu s'y mêler; mais c'est bien dans le pur surnaturel que se meut l'ensemble de ce courant qui entraîne tant d'âmes en son sillage. Pourrait-on parler d'attrait naturel chez un homme prêt à demeurer, comme Isaac Jogues, appliqué durant plusieurs années à la surveillance intérieure d'une mission aussi bien qu'à risquer toutes les aventures, ou, sur un mot de son supérieur, à partir pour la troisième fois, malgré le frémissement de la « pauvre nature qui s'est souvenue du passé (et) a tremblé », pour la terre de sa captivité? et chez Lejeune qui déclarait : « Il faut perdre sa vie et tout ce ce qu'on a, et la jeter à l'abandon pour ainsi dire, se contentant d'une croix bien grosse et bien pesante pour toute richesse » ?

C'est bien le pur zèle des âmes qui les anime. Mais le zèle même a ses illusions, s'il rêve trop d'activité, de travaux, de succès apostoliques en un mot. La pensée de la moisson doit l'encourager, mais il faut qu'avant tout il contemple les semailles et en embrasse généreusement les peines et les larmes : *euntes ibant et flebant*... Il doit se souvenir qu'autre est celui qui sème, autre celui qui moissonne; et accepter, mieux que cela, désirer le rôle du semeur; être content de mourir en terre comme le grain de blé pour préparer les moissons futures.

Faut-il penser que le jeune professeur qui, en 1643, à l'âge de trente ans, quittait sa chaire de rhétorique pour le Canada n'eût pas assez pleinement réalisé ces exigences? La chose est après tout possible. Toujours est-il qu'au

bout de quatre années de séjour, n'ayant presque pas profité dans l'étude de la langue, et « son humeur étant si éloignée des façons d'agir des sauvages qu'il ne pouvait quasi rien agréer en eux », Noël Chabanel fut pris d'un violent dégoût de sa situation et comme d'une obsession de retourner en Europe. Mais, défaut de préparation ou simple épreuve permise de Dieu, l'héroïque jeune homme y sut remédier à la manière forte. Le 20 juin 1647, en la fête du Très-Saint-Sacrement, après mûre délibération, il se coupe tout espoir de retour par le vœu suivant :

« Jésus-Christ mon Sauveur, qui par une disposition admirable de votre paternelle Providence avez voulu que je fusse coadjuteur des saints apôtres de cette vigne des Hurons, quoique j'en sois tout à fait indigne ; me sentant poussé du désir de servir aux intentions qu'a sur moi votre Saint-Esprit pour avancer la conversion à la foi des barbares de ce pays des Hurons ; moi, Noël Chabanel, étant en la présence du Très-Saint-Sacrement de votre Corps et de votre Sang précieux, qui est le tabernacle de Dieu avec les hommes : je fais vœu de perpétuelle stabilité en cette mission des Hurons, entendant le tout selon l'interprétation des Supérieurs de la Compagnie et selon qu'ils voudront disposer de moi. »

Ce que le P. Chabanel conquérait ainsi de haute lutte, ses frères semblent l'avoir possédé dès l'abord, mais soigneusement conservé et développé par l'exercice et les saintes aspirations.

Les Franciscains leur avaient ouvert la voie en la personne de ce P. Le Caron, qui, au témoignage de Champlain, « avait grand contentement que l'occasion se présentât de souffrir quelque chose pour la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ ». A leur suite, le P. de Brébeuf vit dans la pensée habituelle du martyre. Les faveurs divines elles-mêmes l'y préparent : Notre-Seigneur lui apparaît,

en 1634, portant la couronne d'épines ; un peu plus tard Il se décharge sur lui de sa croix ; un autre jour, à l'action de grâces, il lui semble que Jésus fait lui-même à son futur martyr les onctions qui doivent le fortifier dans la lutte.

Le P. Jogues, demandant un jour à Notre-Seigneur, devant le Très-Saint-Sacrement, d'avoir part au calice de ses souffrances entend cette réponse intérieure : *Exaudita est deprecatio tua.*

Et Lalemant, dans ses notes spirituelles, à la fin de la délibération qui lui fait demander le Canada, conclut : « Que je sois pour eux victime. Brûlez et coupez à présent ; mais épargnez-moi dans l'éternité. »

C'est bien la même soif de la croix, le même enthousiasme du martyre : celui qui inspirait un saint Étienne ou un saint André. *O bona crux! diu desiderata.*

L'homme de chair ne comprend pas. Celui que n'a nullement touché le *Sitio* du Calvaire, comment entrerait-il dans le secret de cette soif dont le P. Lejeune écrivait : « Une âme altérée de la soif du Fils de Dieu trouverait ici de quoi se satisfaire. » Pareils appels le laissent interdit. Il voudrait nier peut-être. Mais comment se dérober au témoignage de toute une vie? Ces ardentes aspirations n'empêchent pas, du reste, le P. de Brébeuf de déclarer au P. Ragueneau, qui lui demandait : Mais le supplice du feu ne vous ferait-il pas peur ? — « Je le craindrais, si je n'envisageais que ma faiblesse ; car la piqûre d'une mouche est capable de m'impatienter. »

Avec l'humilité qui en garantit l'aloi, avec la vie mortifiée qui l'authentique, ce désir de la croix porte chez nos Bienheureux un cachet de discipline, de mise en garde contre l'illusion où se devine le disciple des *Exercices*. Dans la marche à la croix, qui s'impose à quiconque veut suivre Jésus-Christ, saint Ignace a distingué trois allures :

résignation nécessaire, sereine acceptation, ardent empressement. C'est vers cette dernière et suprême perfection, *troisième degré d'humilité*, que de toutes façons, et surtout par l'exemple du Chef, il provoque l'enthousiasme de son retraitant. Mais, en même temps, l'esprit pratique du saint a prévenu l'illusion : la méditation *des trois Classes d'hommes* oblige l'âme à s'interroger sur ses dispositions à l'égard, non d'un martyre lointain ou d'une croix chimérique, mais de celle qui se présente aujourd'hui et à laquelle il s'agit de faire bonne figure.

Ainsi fait le P. de Brébeuf. Il se provoque lui-même à la générosité : « Mon Seigneur Jésus, que vous rendre en retour du bien que vous m'avez fait ? Je prendrai votre calice et j'invoquerai votre nom. » Puis progressivement il s'entraîne et, pour assurer la marche, se lie par engagements successifs. C'est, en 1639, le vœu de ne jamais manquer à la grâce du martyre, vœu qu'il précise ainsi : « A l'avenir je ne pourrai plus me permettre de fuir les occasions qui se présenteront de mourir pour vous, et de ne pas accepter avec joie le coup de la mort, à moins toutefois que votre plus grande gloire ne demande le contraire. »

C'est, en 1645, le vœu, tout semblable, par sa teneur comme par le soin d'en détailler l'objet, à celui que fera trois ans plus tard le P. de la Colombière, « de faire en tout ce qu'il connaîtra être de la plus grande gloire de Dieu et de son plus grand service ».

Pas plus que lui le P. Lalemant ne juge que ce soit éteindre son ardeur d'apôtre que de la discipliner. Soigneusement il rédige en sept points sa délibération de partir au Canada : sept raisons qui le pressent et qu'il gardera ainsi plus présentes. On y peut admirer la largeur de cette âme que touchent les motifs les plus élevés :

> « C'est, mon Dieu mon Sauveur, 1) pour me revancher des obligations que je vous ai.

« 2)... en considération des grandeurs de votre adorable Majesté et de votre bonté infinie, qui mérite qu'un homme s'immole en votre service...

« 6) Il faut que votre nom soit adoré, que votre Royaume soit étendu par toutes les nations du monde, et que je consomme ma vie pour retirer des mains de Satan, votre ennemi, ces pauvres âmes qui ont coûté et votre sang et votre vie »,

mais qui ne craint pas d'y joindre cet autre :

« 4) Je suis redevable à mes parents, à ma mère, à mes frères, et je dois attirer sur eux les effets de vos miséricordes. Mon Dieu, ne permettez jamais qu'aucun de cette famille pour laquelle vous avez eu tant d'amour périsse en votre présence et qu'il soit du nombre de ceux qui vous doivent blasphémer éternellement. »

N'est-elle pas bien émouvante aussi en sa simplicité cette « élection » du P. Jogues captif, mutilé, dans l'attente assurée de nouveaux supplices et de la mort, et demandant un sursis d'une nuit pour décider s'il doit accepter l'évasion proposée par les Hollandais. « Ayant balancé devant Dieu, écrit-il, avec tout le dégagement qui m'était possible les raisons qui me portaient à rester parmi ces barbares ou à les quitter, j'ai cru que Notre-Seigneur aurait pour plus agréable que je prisse l'occasion de me sauver. » Toute la lettre où, après un premier essai infructueux, il rend compte à son supérieur de sa conduite est un des plus beaux monuments de l'histoire des martyrs.

Ainsi délibéraient nos Bienheureux ; ainsi assuraient-ils leur persévérance par la vigilance, la prière et la continuelle mortification. Ainsi voulaient-ils que fussent préparés les futurs ouvriers de la mission. Les « *Relations* » sont pleines de leurs « avertissements », et celui que rédigeait le P. de Brébeuf au chapitre III de sa Relation de 1636 demeure comme un vrai petit manuel du candidat missionnaire.

Qu'il sache bien à quoi il s'engage : c'est de quoi l'informe sans détours la première partie déjà longuement citée : Rien pour les sens ; rien non plus pour la satisfaction de l'esprit : « Il faut faire état, pour grand maître et théologien que vous avez été en France, d'être ici petit écolier ; et encore, bon Dieu, de quels maîtres ? des femmes, de petits enfants et de tous les sauvages ; et d'être exposé à leur risée. » Rien enfin pour la dévotion sensible : « Nous n'avons point ici cet appareil extérieur qui réveille et entretient la dévotion : rien que le substantiel de la religion. » Réfléchissez, délibérez, comme l'ingénieur qui suppute ses ressources ou le général qui passe la revue de ses troupes : qui vient ici doit se renoncer, porter sa croix. N'est-ce pas l'avertissement du Seigneur lui-même? (1).

Tout cela, du reste, nullement pour décourager, mais pour tremper les volontés. Pas plus que les incommodités, les avantages ne sont dissimulés : « Personne ne s'est plaint du mal de tête ou d'estomac. Nous ne savons ce que c'est que fluxions, rhumes, catarrhes (2)... » La Providence se charge de l'entretien de ses missionnaires. Enfin, dans un tout autre ordre : le douloureux détachement une fois opéré, le renoncement à soi accompli bien entier, sans réserve, — croyons-en le témoin qui parle d'expérience — rien n'égale le contentement de souffrir pour Jésus-Christ.

« Certes je me suis trouvé quelquefois si bas que le corps n'en pouvait plus ; mais d'ailleurs mon âme ressentait de très grands contentements, considérant que je souffrais pour Dieu. Nul ne le sait s'il ne l'expérimente. »

(1) Luc, XIV, 28 sq.

(2) Ce qui était vrai en 1636 ne l'était déjà plus en 1637, année d'une terrible épidémie dont les Pères furent les premiers atteints.

« Ah ! qui que vous soyez à qui Dieu donne ces sentiments et ces lumières, venez, venez, mon cher Frère; ce sont des ouvriers tels que vous que nous demandons ici... N'appréhendez aucune difficulté : il n'y en aura point pour vous, puisque toute votre consolation est de vous voir crucifié avec le Fils de Dieu... Quelle consolation ! (car il faut que j'use de ces termes, autrement je ne vous ferais pas plaisir), quelle consolation donc de se voir, même par les chemins, abandonné des sauvages, languir de maladie ou mourir de faim dans les bois et de pouvoir dire à Dieu : C'est pour faire votre sainte volonté que je suis réduit au point où vous me voyez ! surtout considérant cet Homme-Dieu qui expire en la croix et crie à son Père : *Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ?* »

Parmi les croix de toutes sortes se resserre d'étrange façon l'intimité avec le Bien-Aimé, le sentiment de sa présence; et cela paie de tout. « N'est-ce pas être en Paradis nuit et jour, de n'être séparé de ce Bien-Aimé des Nations que de quelque écorce en branche d'arbre ! *Et ipse stat post parietem nostram; sub umbra illius quem desideraveram sedi.* »

Et encore : « Sainte Thérèse disait autrefois qu'elle ne se trouvait jamais mieux en ses méditations que dans les mystères où elle trouvait Notre-Seigneur à l'écart et sans compagnie, comme si elle eût été au jardin des Olives, et elle appelait cela une de ses simplicités. On comptera ceci, si l'on veut, parmi mes sottises; mais il me semble que nous avons ici d'autant plus de loisir pour caresser, par manière de dire, et entretenir Notre-Seigneur à cœur ouvert, au milieu de ces terres inhabitées, que moins il y a de personnes qui s'en mettent en peine. »

Nous avons cité un peu longuement le P. de Brébeuf. Mais tous sont unanimes à proclamer le « grand repos et contentement d'esprit » éprouvé en pleine souffrance, alors

même que l'occasion en a été davantage appréhendée. C'est que, nous dit le P. Jogues, « Dieu fait gloire d'aider une âme qui n'est plus secourue des créatures ».

— De nos martyrs il faudrait dire encore l'*obéissance*. Le P. Garnier n'a jamais voulu choisir un emploi, estimant que « Dieu alors n'était plus obligé d'être de la partie ». — « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? demandait un jour le P. de Brébeuf méditant sur l'évangile *Et il leur était soumis*. — Va trouver Ananie », fut la réponse entendue, par où il comprit qu'il n'y a d'autre voie que celle de l'obéissance. Et de Jogues nous dirons plus tard l'esprit de soumission si humble et si docile qu'à l'obéissance du jésuite il met encore son spécial cachet.

Arrêtons-nous plutôt quelques instants sur la source de toute cette ferveur, l'esprit d'oraison. « Une bonne œuvre, une oraison en action : c'est sous cet aspect qu'apparaît de 1620 à 1660 l'œuvre canadienne, œuvre tragique par les luttes qui sans cesse l'interrompent et sereine pourtant, grâce aux prières dont elle fut constamment tissée. » Rien ne saurait mieux donner la note que cette phrase de M. Goyau. Dieu semble vouloir témoigner en toute rencontre que c'est bien lui qui conduit tout. Monsieur Olier et Monsieur de Bernière, Marie de l'Incarnation et Jeanne Mance, en leurs saintes entreprises, cèdent à des mouvements de grâce reçus à l'oraison. Un Autre qu'eux a combiné d'avance leur action pour le salut des pauvres Sauvages.

Or, de toute l'énergie céleste déployée en cette œuvre, quels plus chauds foyers que les cœurs de nos futurs martyrs? Leur oraison nous apparaît très visitée de Dieu, mais en même temps munie de toutes les ressources de l'industrie humaine et toute nourrie des *Exercices*. Les communications plus extraordinaires, visions ou paroles intérieures, ne manquent pas. Une grande croix, venue du pays

des Iroquois, apparaît à Brébeuf, présage de son futur martyre. Le P. Jogues, dans un ravissement, assiste à des chants célestes où il entend distinctement le verset : *Introibimus in tabernaculum ejus; adorabimus in loco ubi steterunt pedes ejus.*

Surtout les consolations intérieures, dont Dieu fortifie ses serviteurs, sont ineffables. « Je sais bien, écrit le P. Jogues, qu'en ce monde il est malaisé de trouver une joie plus excessive et surabondante que celle que j'ai ressentie entrant en Nouvelle-France et y disant ma première messe le jour de la Visitation. » Et le P. de Brébeuf ne craint pas de terminer par cette promesse son « Avertissement » si loyal : « Je finis ce discours avec ce mot : Si, dans la vue des peines et des croix qui vous sont ici préparées, quelqu'un se sent si fortifié d'en haut que de pouvoir dire que c'est trop peu, ou comme saint François Xavier : encore plus, encore plus, *amplius*, *amplius* ; j'espère que Notre-Seigneur tirera aussi de sa bouche, au milieu des consolations qu'il lui donnera, cette autre confession : que ce sera trop pour lui, qu'il n'en pourra plus : *Satis est, Domine, satis est.* »

Comment s'en étonner? Ne savons-nous pas assez quel besoin notre nature a d'être soutenue? Et Dieu pourrait-il y manquer?

Pas d'illusion pourtant. Le secours n'est pas toujours aperçu. C'est l'ineffable secret de Dieu de nous maintenir parfois, dans la défaillance de toute aide sensible. Il arrive que l'épreuve se prolonge dans la nuit, épreuve spécialement torturante pour l'apôtre, quand Dieu semble se mettre de la partie contre son œuvre. Et ce fut si souvent le cas : cela est si bien dans la manière divine ! « Les fléaux de Dieu entrèrent dans ce pays avec la foi; et plus celle-ci grandissait, plus Dieu semblait frapper avec sévérité et de manière à détruire presque entièrement cette nation infor-

tunée... Dans quelques-unes de nos missions nos hôtes, jusque-là ordinairement heureux, reçurent avec notre visite celle des fléaux de Dieu. »

On comprend alors les dégoûts d'un P. Chabanel ou ces doutes contre la foi dont le P. Jogues faisait confidence à ses frères, pour les prémunir ; tentations plus dangereuses encore, au gré de certains missionnaires, que celles même qu'offre à la chasteté la vie en pleine corruption païenne (1). A ces heures d'angoisse le missionnaire ne peut que répéter avec Job : *Dominus est... quod bonum est in oculis ejus fecit... Sit nomen ejus benedictum.* Mais il ne les affronte impunément que préparé par la longue fidélité d'une vie de prière, par l'assiduité de son effort vers l'union divine. « Il était très exact dans l'observation de nos règles, écrit un témoin de la vie du P. Garnier, et, quelque occupation qu'il eût pour la conversion des Sauvages, jamais il n'eût perdu aucun temps de ses oraisons, de ses lectures spirituelles, ni de son examen. Il retranchait de son sommeil ce qui lui eût manqué pour cet effet dans la brièveté du jour. » Quelle habitude de prière suppose l'attitude du P. Lalemant durant son supplice, — longue oraison les yeux fixés au ciel, à genoux quand un peu de relâche lui permet, pour s'offrir, cette posture plus humble. Le P. Jogues en captivité consacre quarante jours aux Exercices spirituels. C'est aux *Exercices* que Mgr d'Hulst attribue toute la fécondité de l'apostolat canadien : Il écrit en son journal de retraite : « Tandis que cette lumière m'éclairait, je ne sais pourquoi, je pensais tout à coup aux grandes œuvres qu'avaient faites dans le monde les disciples de saint Ignace, surtout les grands missionnaires du Japon et d'Amérique, ces confesseurs intrépides, ces martyrs innombrables. Comment s'étaient-ils préparés à tout cela?

(1) C'était l'avis du P. Lievens, le grand missionnaire du Bengale.

En faisant ce que je fais en ce moment, en faisant les Exercices, en se pénétrant de Jésus-Christ, du désir de le suivre et d'une confiance absolue en sa grâce. Il ne leur a pas fallu d'autres initiations. Avec ce bagage que le monde eût trouvé léger, ils sont allés partout, et partout ils se sont trouvés armés pour vaincre. »

Les pénétrer de Jésus-Christ, tel fut en eux le résultat des Exercices. Au cours des quatre semaines ils ont pris contact avec lui, à fond, jusqu'au Cœur. « Sus donc, mon âme, écrivait Lalemant bien des années avant les révélations de Paray, pour donner ce contentement au Cœur sacré de Jésus-Christ : il le mérite, et tu ne peux t'en dispenser si tu ne voulais vivre et mourir ingrate à son amour. » C'est bien Jésus qui en eux vit, agit, se décide et, tout spécialement, s'immole et accomplit en leurs membres et dans leur cœur le complément de sa Passion (1). Sous l'horrible torture de ses doigts mutilés, Jogues n'oublie pas un instant que, prêtre, il est un autre Christ, et, comme une femme vient sur l'ordre du magicien de lui couper le pouce : « Je pris, dit-il, ce pouce avec l'autre main et vous le présentai, ô Dieu vivant et véritable, en mémoire des sacrifices que depuis sept ans j'avais offerts sur l'autel de votre Église. »

Ainsi montait, imprégnée d'oraison, la vie et la mort des martyrs en sacrifice de rédemption.

Et comme nulle œuvre de rédemption ne s'accomplit que la Mère du Rédempteur n'y ait sa place, c'est à son Immaculée Conception qu'a été consacrée solennellement toute la mission du Canada. Mais ce n'est pas seulement le culte officiel de la mission, c'est encore et surtout l'intime dévotion de chacun de nos martyrs. Récitation de l'office propre, vœu d'en défendre le privilège, sont traits cueillis

(1) Ep. aux Coloss., I, 24.

en passant dans leurs vies. Il ne fallait pas moins que l'absolue pureté de ce cœur de Vierge pour guider les leurs vers les sommets du détachement, et son sourire maternel pour en adoucir la rude ascension.

Nous n'avons guère parlé du zèle des âmes. N'est-il pas trop évident qu'il inspire tout : départ du missionnaire, inlassable patience, et, plus que tout le reste, ces héroïques « élections » pour ou contre l'esclavage ou la mort? Il importait davantage de mettre en lumière la pureté de ce zèle, fait uniquement d'amour de Jésus-Christ et de son règne. Notons-en, pour finir, une suprême délicatesse chez le P. Garnier, dont son confrère Garreau écrit : « J'admirais souvent en lui qu'il ne parlait jamais en mauvaise part d'aucun sauvage, quelque impertinent qu'il fût; et moi souvent lui parlant de quelque faute qui m'eût déplu en eux, il écoutait paisiblement et l'excusait. »

Tels sont les cœurs de nos Bienheureux. La parenté avec les Ignace et les Cyprien, avec les martyrs de tous les temps, est manifeste. Bien caractéristiques aussi les traits qu'ils doivent à leur père commun, saint Ignace. Et cependant, sous cet air de famille si marqué, c'est merveille de retrouver la note personnelle, le tempérament propre nullement éteint ou diminué, mais seulement harmonisé pour la plus grande beauté d'un ensemble infiniment varié. Marquons-en quelques traits.

* * *

Deux figures se détachent, plus parfaitement connues : Jean de Brébeuf et Isaac Jogues.

Ce devait être un homme singulièrement séduisant que le premier. A part peut-être l'aptitude aux pures spéculations de l'esprit, il semble bien avoir réuni à un haut degré tous les dons naturels et surnaturels. Il marche à la sain-

teté d'un seul élan, agile, ininterrompu. La lutte existe sans doute : on ne la sent pas. Nous avons dit ses ascensions, marquées par les étapes de vœux successifs, qui l'amènent à l'engagement au plus parfait en tout. Même marche aisée dans sa carrière extérieure. Plein d'initiative, organisateur, tempérament de chef s'il en fut, il ouvre la voie à la mission algonquine, puis gouverne cinq ans la mission huronne dont il est le véritable fondateur. Il y crée des résidences, s'impose par son éloquence aux assemblées des « capitaines » de villages, enseigne à ces primitifs l'art de se fortifier à la Vauban, force le respect de tous et se tire par son énergie et sa bonne grâce des plus mauvais pas. Condamné à être brûlé, il écrit à son supérieur une belle et sereine lettre d'adieu, puis se donne l'élégance d'inviter, à la mode du pays, ses bourreaux à un suprême festin. Là, une dernière fois, il prêche si hardiment, si chaleureusement, Jésus-Christ, que les esprits sont retournés : on le délivre. Dans un voyage chez la *Nation Neutre* il s'est cassé la clavicule : soldat, il demeure un an à son poste, avec sa fracture, jusqu'à ce qu'un ordre vienne le relever.

Ce qui d'un mot le caractérise est son art de traiter avec les hommes. Il se rend compte de cet ascendant, et — chose remarquable, — sentant « qu'il était responsable de ces talents et pour ne pas les laisser infructueux, il prenait la résolution de faire son examen particulier sur ce point ». Sa dévotion particulière est celle de saint Joseph, qu'il avait établi patron de la mission huronne.

Ce fut à l'inverse un timide (1) que le P. Jogues : mais de ces timides dont rien n'égale la fermeté, quand une fois ils ont vu nettement le devoir et s'y sont fixés. Ame contemplative, un peu concentré, n'ayant jamais fini de s'accuser et de s'humilier, sujet aux peines intérieures et aux tenta-

(1) *Homo ceteroquin formidolosus*, dit un document de nos archives.

tions de découragement, de ceux enfin qui plus que d'autres ont besoin de l'obéissance, il sut si bien s'appuyer sur elle que, par elle, il devint l'un des plus beaux modèles de la force héroïque.

« Vraiment, Ondesonk (c'était son nom sauvage), c'eût été dommage de te faire mourir, disaient les Iroquois, car tu fais bien le maître quand tu le juges à propos, et l'enfant obéissant quand on te commande ce qui est raisonnable. » C'est que, avide d'obéir, Jogues avait décidé de regarder comme son supérieur le sauvage auquel il avait été, après ses supplices, livré comme esclave. « Je ne m'appartiens plus, déclarait-il à deux jeunes gens qui voulaient l'entraîner en un village voisin. Demandez à mon maître, et, s'il y consent, je suis prêt à vous suivre. »

Ce fut son art, à lui, de se tenir comme aux écoutes des moindres indications de la Providence, de profiter des occasions, de s'attacher à sauver ceux que Dieu mettait sur sa route. A ce métier de gagne-petit, il trouve moyen durant son année de captivité, dans les pires conditions d'étroite servitude et de surveillance hostile, de conférer soixante-dix baptêmes. Il fut vraiment l'homme de l'autel et du sacrifice, dont une permission divine le tint si souvent privé. Son cœur s'y tournait de loin, et nous avons vu parmi les supplices son sublime geste sacerdotal. Il a aussi pour l'Écriture Sainte une singulière dévotion. Elle lui fut, comme aux Hébreux, la vraie consolation de son exil. C'est partie pour la citer plus à l'aise, partie dans l'espoir d'échapper à la publicité, qu'il écrit ses lettres en latin. Elles en sont en effet toutes tissues : l'Écriture Sainte est devenue sa langue.

Nos documents sont plus sobres sur les PP. Daniel, Garnier et Chabanel ; mais un mot suffit parfois à révéler un homme.

Ce n'est pas par hasard qu'à la plume qui relate en deux courtes pages la mort du P. Daniel le nom du Bon Pasteur se présente naturellement. Le souvenir de son dévouement et de sa suavité demeura profond parmi les Sauvages et décida après sa mort plusieurs conversions.

Du P. Chabanel la vie de lutte obscure, d'héroïque fidélité au poste, se laisse assez deviner par ce que nous en avons dit.

Figure bien attachante aussi celle de Charles Garnier, qui, collégien, jette son argent de poche dans la boîte des prisonniers du Châtelet, ou le dépense à acheter pour le brûler « un livre sale et impie qu'on disait avoir été composé par Théophile ». Après avoir à force de bonne grâce et de persuasion conquis l'assentiment de son père exigé par ses supérieurs, il apparaît au Canada comme un ange de charité dont « l'inclination la plus grande était à assister les plus abandonnés ».

Issu comme lui d'une famille de robe et son condisciple de quatre ans plus jeune, Gabriel Lalemant apporte à la mission la délicatesse d'une frêle santé et d'une nature d'élite, affinée par le milieu parisien et l'éducation du collège de Clermont. Il a dû postuler longuement son départ. Employé en attendant au collège de la Flèche, il y rédigeait pour le *Ministres des pensionnaires* cette instruction bien suggestive : « Qu'il se donne de garde de rudoyer les enfants, quand ils lui demandent quelque chose, mais plutôt qu'il leur accorde ce qu'ils désirent, s'il le peut faire, avec grand témoignage de douceur et de bienveillance : que, s'il ne peut pas leur accorder, il aille trouver le P. Principal et lui propose la chose, faisant exactement par après ce qu'il en ordonnera. »

Arrivé à 39 ans au Canada, il n'y fut guère que montré. Six mois seulement il aida le P. de Brébeuf, employé surtout à régénérer les catéchumènes en attendant de savoir

suffisamment la langue. Sa facilité à apprendre et son dévouement donnaient les plus belles espérances, quand les Iroquois lui firent payer par l'eau bouillante et par des tortures prolongées son zèle à baptiser.

Et voici, pour compléter le tableau, ces deux *donnés*, vrais frères des précédents par la noblesse de leurs sentiments sinon par la naissance ou l'habit religieux. Eux aussi, voyant les dangers d'un si périlleux voyage, protestent au départ « que le désir de servir Dieu les porte en un pays où ils s'attendent bien d'y rencontrer la mort(1) ». De Goupil et Couture, le P. Jérôme Lalemant, supérieur, rend ce témoignage qu'ils sont « incomparables en leur genre et très propres pour ce pays-ci ». Mais rien ne vaut le témoignage du P. Jogues sur son compagnon de captivité :

« Ce fut le 29 septembre 1642 que cet ange en innocence et ce martyr de Jésus-Christ fut immolé, à l'âge de 35 ans, à Celui qui avait donné sa vie pour le racheter. Il avait consacré son âme et son cœur à Dieu, sa main et son existence au service des pauvres sauvages. Sa simplicité, son innocence, sa patience dans les adversités, étaient admirables. Il ne perdait jamais de vue la présence de Dieu, et il était très amoureusement soumis à sa très sainte volonté. Il mérite bien, mon Révérend Père, que vous le vénériez comme votre enfant, non seulement parce qu'il a vécu avec édification pendant plusieurs mois dans un noviciat de la Compagnie, et que par ordre des supérieurs, qu'il avait laissés entièrement maîtres de disposer de lui, il allait chez les Hurons pour y exercer envers les chrétiens la chirurgie qu'il avait autrefois étudiée ; mais surtout parce que peu de jours avant sa mort, cédant au désir de s'unir plus étroitement à Dieu, il a prononcé les vœux de

(1) Paroles de Jean de Lalande. *Relation* de 1647.

la Compagnie pour se lier davantage à elle. » Bien digne en effet, avec Jean de Lalande, de cette phalange de martyrs dont l'exemple confond notre lâcheté et provoque nos désirs.

Il est bon, auprès de ces géants, de nous sentir très petits, de rappeler nos œuvres et de mesurer notre amour. *Quid fecerim pro Christo?* Mais leur appel aussi ne saurait nous laisser sourds. Il s'adresse à tous aujourd'hui comme alors : aux aspirants missionnaires, mais aussi « aux dames de France employant tous les ans plus de 10.000 francs en leurs menus plaisirs (1) ». Afrique, Indo-Chine ou Madagascar attendent le don de la foi. Aux motifs qui pressent nos cœurs de chrétiens, tels que nous les lisions dans la délibération du P. Lalemant, un autre s'ajoute que n'eût pas répudié son grand cœur : la dette de la France. Titre de colonie, de protectorat, de mandat, — j'ajoute : depuis la guerre, titre de sang versé, — c'est une dette de stricte justice qu'a contractée la France. A tous ses ressortissants elle *doit* la civilisation, la vraie, celle qu'imprègne le Christianisme. La dette s'accroît aujourd'hui de tout l'arriéré d'un siècle d'opposition systématique de nos gouvernements à l'évangélisation. Et cette dette pèse sur tout Français. Qui la paiera?

Nos gouvernants font défaut. Cela dispense-t-il d'agir suivant nos ressources, ne fût-ce qu'en contribuant par nos prières au budget spirituel de nos colonies ? (2) Il est aisé de se dérober en déclarant inconvertissable notre clientèle musulmane. Le ferment évangélique aurait-il perdu de sa force? Arabes, Berbères ou Soudanais ne sont

(1) Lettre du P. Lejeune.

(2) Qu'on nous permette de signaler ici l'Association Charles de Foucauld, pour l'action missionnaire dans nos colonies, et son Union de prières, 108, rue de Vaugirard, Paris-VI[e].

pas plus inconvertissables que les Iroquois ou les Algonquins. Ce qu'ils attendent, c'est, avec leurs Brébeuf et leurs Jogues, les Champlain, les Dauversière, les Maisonneuve, les hommes de cœur et de volonté qui par leur influence, leurs réclamations, leur propagande favoriseront l'œuvre de nos missionnaires et imposeront enfin une politique chrétienne dans l'administration de nos colonies. Ce qu'ils attendent, c'est, plus encore peut-être, l'offrande ignorée, l'humble dévouement de quelque *donné*, d'un René Goupil ou d'un Jean de Lalande (1); ce sont « les adorations, les supplications (2) », les campagnes de prières et de sacrifice des monastères et de tous ceux qu'aura touchés l'immense détresse du monde musulman ou païen qui nous est confié.

Bienheureux Martyrs, suscitez-les pour notre *Canada* !

F. DE LANVERSIN, S.J.

(1) A qui voudrait se rendre compte des incroyables ressources d'apostolat dont disposent les humbles, nous conseillerions la lecture de l'attachante biographie intitulée : *Sous le col bleu, Eugène Conort, 1896-1916*, par le lieutenant de vaisseau A. Ducos; édition Livre du Marin, 4, avenue de Breteuil, Paris.

(2) I Tim., c. II.

Le Témoin du Verbe Incarné

Jean le Précurseur

Durant les semaines de l'Avent, la sainte Église nous rappelle plusieurs fois celui qui fut envoyé « pour préparer les voies du Seigneur ». C'est l'occasion de méditer quelques pages de saint Thomas empruntées à son commentaire du IV[e] évangile. Le Docteur angélique y commente ces deux versets sacrés sur le saint Précurseur :

« *Il y eut un homme envoyé de Dieu. Son nom était Jean. Il vint en témoignage, pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui : non qu'il fût la lumière, mais il avait à rendre témoignage à la lumière* » (S. Jean, I, 6-7).

I. — Jean vient en témoignage

« *Il y eut un homme.* »

Dès le premier mot, l'évangéliste exclut l'erreur de certains hérétiques sur la condition de Jean; malgré la parole du Seigneur citée par saint Matthieu, XI, 10, et ce que Jean disait de lui-même : « Je ne suis pas digne de délier, en me baissant, les cordons de sa chaussure » (Marc, I, 8), ces hérétiques prétendaient que Jean était un ange. *Il fut un homme*, dit l'évangéliste, et donc pas un ange. « On sait ce qu'est un homme et qu'il ne peut contester avec un plus fort que lui » (Eccle., VI, 10). Du reste, il convient que ce soit un homme qu'on envoie à des

hommes, car ceux-ci sont plus attirés par un de leurs semblables. « La loi, dit l'épître aux Hébreux, VII, 28, établit souverains sacrificateurs des hommes sujets à la faiblesse. » Dieu aurait pu régir des hommes par des anges : il a préféré les conduire par d'autres hommes afin que leur exemple les instruisît davantage. C'est pourquoi le Précurseur fut un homme et non un ange.

« *envoyé de Dieu* »

Toutefois, s'il ne le fut pas par nature, Jean fut un ange par son office puisqu'il fut *envoyé de Dieu* ; c'est en effet la fonction propre des anges d'être envoyés par Dieu, d'être ses messagers. « Ne sont-ils pas tous des esprits au service de Dieu, envoyés pour exercer un ministère ? », écrit saint Paul dans l'épître aux Hébreux (I, 14). Ange veut dire envoyé : on peut donc, d'un homme que Dieu envoie pour porter un message, dire qu'il est un ange.

Mais pour rendre témoignage à Dieu, c'est par lui qu'on doit être envoyé : « Comment prêcheront-ils s'ils ne sont envoyés ? demande l'Apôtre (Rom., X, 15). Ceux qui reçoivent ainsi une mission divine ne cherchent pas leurs intérêts, mais ceux du Christ : « Nous ne nous prêchons pas nous-mêmes, mais Jésus-Christ » (II Cor., IV, 5). Au contraire, ceux qui y vont d'eux-mêmes cherchent leurs propres intérêts. Aussi l'évangéliste nous fait-il entendre que Jean nous a annoncé Dieu et rien d'humain, puisqu'il fut *envoyé de Dieu*.

Remarquez que le Seigneur peut envoyer quelqu'un de diverses façons :

1° par inspiration intérieure. « Dieu m'a envoyé, ainsi que son esprit », écrit Isaïe (XLVIII, 16), comme s'il disait : J'ai été envoyé de Dieu par une inspiration intérieure de l'esprit.

2° par un ordre précis et clair, perçu par les sens ou l'imagination. De cette manière encore Isaïe fut envoyé : « J'ai entendu la voix du Seigneur demandant : Qui enverrai-je et qui ira pour nous? J'ai répondu : Me voici, envoyez-moi » (VI, 8).

3° par l'ordre d'un supérieur qui tient alors la place de Dieu. Saint Paul écrit : « Si j'ai pardonné, c'est à cause de vous, dans la personne du Christ » (II Cor., II, 10). Ceux qu'un supérieur envoie, c'est Dieu qui les envoie, comme furent envoyés par l'Apôtre Barnabé et Timothée.

C'est par une inspiration intérieure que Jean fut envoyé; et aussi peut-être par un ordre extérieur, comme il le laisse entendre plus bas : « *Celui qui m'a envoyé m'a dit : Celui sur qui vous verrez l'Esprit descendre et demeurer, c'est celui-là qui baptise dans l'Esprit-Saint.* » Encore faut-il ne pas comprendre *envoyé de Dieu* comme certains hérétiques : les âmes, croyaient-ils, ont été créées avec les anges dès le commencement, mais ne sont envoyées dans le corps qu'au moment de la naissance; ils disaient donc que Jean avait été envoyé à la vie, son âme envoyée à son corps. Il faut entendre que Jean fut envoyé par Dieu pour baptiser et prêcher.

Jean, adapté à sa mission.

Pour être un témoin il faut des aptitudes. Si un témoin est incapable, de quelque manière qu'il soit envoyé, son témoignage demeurera insuffisant. Or qui rend un homme capable d'une mission? La grâce de Dieu. « C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis », dit saint Paul (I Cor., XV, 10). « C'est lui qui nous a faits de dignes ministres du Testament nouveau » (II Cor., III, 6). L'Évangéliste veut insinuer l'aptitude du Précurseur en le nommant; Jean signifie en effet : celui en qui se trouve la grâce. Ce nom ne lui fut pas donné à la légère, mais avant

même sa naissance il lui fut imposé par ordre de Dieu : *Vous l'appellerez Jean,* avait dit l'ange à Zacharie. Aussi le Précurseur peut s'appliquer le mot d'Isaïe, XLIX, 1 : « Le Seigneur m'a appelé dès le sein de ma mère. » « Le nom de celui qui allait venir, dit l'Ecclésiastique, VI, 10, était déjà donné. » N'est-ce pas aussi ce que veut indiquer l'évangéliste quand il écrit : son nom *était* Jean, parce que Dieu en avait ainsi décidé à l'avance?

Excellence de *la mission du Précurseur.*

On lit dans les Proverbes (XVI, 4) que *tout ce que Dieu a fait, il l'a fait pour soi*; non pas qu'il en reçoive quelque accroissement, lui qui n'a pas besoin de nos biens, mais afin que sa bonté se manifeste dans ses œuvres, car « ses perfections invisibles, son éternelle puissance et sa divinité sont, depuis la création du monde, rendues visibles à l'intelligence par le moyen de ses œuvres » (Rom., I, 20). Toute créature vient donc pour rendre témoignage à Dieu, puisque toute créature est comme une preuve de sa bonté; si elle est grande, elle manifeste la force de Dieu et sa toute-puissance; si elle est belle, la divine sagesse. Certains hommes reçoivent une vocation spéciale, ils rendent témoignage à Dieu non pas seulement à un point de vue naturel, par leur être, mais bien au point de vue spirituel, par leurs bonnes œuvres. Tous les saints sont des témoins de Dieu, car leurs bonnes œuvres glorifient le Seigneur auprès des hommes, selon le conseil du Christ : « Que votre lumière brille devant les hommes afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient le Père des cieux » (Matth., V, 16). Cependant ceux qui ne se contentent pas de recevoir les dons divins pour bien agir, mais aussi les communiquent à d'autres en prêchant, en encourageant, en exhortant, ceux-là sont plus spécialement encore des

témoins de Dieu. Jean est un de ces témoins, venu pour répandre les dons de Dieu et annoncer ses louanges.

Cet office de témoin est très beau, car nul ne peut rendre témoignage à une chose qu'à la condition d'y participer. Jésus lui-même disait : « Nous parlons de ce que nous savons et nous attestons ce que nous avons vu » (Jean, III, 11). Rendre témoignage à la vérité divine, cela suppose que l'on connaît cette vérité. C'est pourquoi lui aussi a revendiqué cette fonction : « Je suis venu en ce monde et je suis né pour attester la vérité » (Jean, XVIII, 37). Mais il l'avait d'une manière différente de celle de Jean. Le Christ comprenait cette lumière, bien plus il était cette lumière même, tandis que Jean y participait seulement; aussi le Christ rend-il un témoignage complet, il manifeste parfaitement la vérité; Jean et les autres saints ne le font que dans la mesure où ils reçoivent cette vérité. Fonction sublime quand même! Cela ressort de la participation à la lumière de Dieu et de la ressemblance avec le Christ qui s'est acquitté, lui aussi, de cet office : « Voici, annonçait Isaïe, LV, 4, je l'ai donné comme témoin aux peuples et comme chef et directeur aux nations. »

Le but de la mission de Jean.

« *Il vint pour rendre témoignage à la lumière.* » On peut doublement rendre témoignage à une réalité : à cause de cette réalité même que l'on atteste, par exemple si elle est douteuse ou incertaine; ou à cause de ceux qui entendent, s'ils ont le cœur dur et lent à croire. Jean, lui, rend témoignage non pas à cause de la vérité qu'il atteste, puisqu'elle est la lumière, réalité évidente et non obscure, mais à cause de ceux à qui il doit témoigner *afin que tous croient par lui.* En effet, la lumière n'est pas seulement visible en

elle-même et par elle-même, mais c'est grâce à elle et par elle que tout autre objet peut se voir : pareillement, le Verbe de Dieu n'est pas seulement lumière en lui-même, mais c'est lui aussi qui manifeste tout ce que l'on peut connaître. Or un être est susceptible d'être connu par sa forme ou nature, et toutes les formes ou natures sont ce qu'elles sont par le Verbe, sagesse remplie des idées vivantes. Le Verbe est lumière en soi et lumière manifestant toutes choses. « Tout ce qui est éclairé est lumière », dit saint Paul (Eph., v, 3).

L'évangéliste appelle le Fils de Dieu *Lumière*; à juste titre, car « la lumière est venue pour éclairer les nations », dit le vieillard Siméon (Luc, II, 32). Plus haut, il l'appelait *Verbe* parce que par lui le Père s'exprime ainsi que toute nature ; mais comme il est particulièrement la lumière des hommes et que l'évangéliste en parle ici comme de celui qui est venu pour opérer le salut du genre humain, il ne lui donne plus le nom de Verbe, mais il l'appelle *Lumière*.

Nécessité du témoignage des prophètes.

La lumière, assurément, suffit à se manifester toute seule et à éclairer toutes choses; à quoi bon quelqu'un pour la montrer? Il semble donc inutile, le témoignage que Jean et les prophètes ont rendu au Christ! Telle est l'objection des Manichéens, qui voulaient supprimer l'Ancien Testament.

— Les saints docteurs avancent plus d'une raison pour le Christ d'avoir le témoignage des prophètes. Origène nous en donne trois :

1. Si Dieu veut avoir des témoins, ce n'est pas que lui-même en ait besoin, mais pour l'honneur de ceux qu'il choisit. Ne voyons-nous pas, dans l'organisation du monde, Dieu produire certains effets en se servant d'in-

termédiaires? Est-ce à dire qu'il soit impuissant à les produire tout seul directement? Non, c'est qu'il veut bien communiquer à ces intermédiaires — pour les ennoblir — la dignité de causes. Dieu pourrait éclairer tous les hommes par lui-même et les amener à sa connaissance; mais pour le bon ordre de l'univers et afin d'ennoblir certains hommes, c'est par ceux-ci que Dieu veut que les autres parviennent à le connaître. « Vous êtes vraiment mes témoins », dit le Seigneur par Isaïe, XLIII, 10.

2. Une autre raison, c'est que le Christ s'est fait connaître au monde par des miracles; mais ces miracles, réalisés à un moment du temps, sont passés, ils n'ont pas atteint tous les hommes. Par contre, les paroles des prophètes, confiées à l'Écriture, pourront parvenir aux hommes de tous les temps. Dieu a donc voulu conduire les hommes à la connaissance de son Verbe par le témoignage des prophètes; de cette façon, non seulement les contemporains du Verbe incarné, mais tous ceux qui viendront ensuite, pourront le connaître. C'est ce que veut dire l'Évangéliste : *Jean a été envoyé afin que tous*, ceux d'aujourd'hui et ceux de demain, *crussent par lui.*

3. La troisième raison, c'est que les hommes, n'étant pas tous de la même condition, ne sont pas non plus disposés et amenés à connaître la vérité de la même manière. Les uns y arrivent par des signes et des miracles, d'autres davantage par la sagesse, selon le mot de saint Paul (I Cor., I, 22) : « Les Juifs veulent des prodiges, les Grecs cherchent la sagesse. » Afin d'ouvrir à tous la voie du salut, le Seigneur a voulu tous les moyens, miracles et sagesse; ceux qui n'arriveraient pas à la voie du salut par les miracles de l'Ancien Testament et du Nouveau, parviendront tout de même à la vérité, au moins par la sagesse, grâce aux prophètes et aux autres livres de la sainte Écriture.

Saint Jean Chrysostome ajoute une quatrième raison. Par soi-même, dit-il, à cause de la faiblesse de son intelligence, l'homme est incapable d'atteindre la vérité et de connaître Dieu. Celui-ci, par condescendance, consent à éclairer davantage quelques hommes sur ses propres mystères : par eux l'humanité recevra, suivant le mode conforme à sa nature, la connaissance de Dieu à laquelle, par soi-même, elle ne pouvait prétendre.

Ainsi donc, si Jean est venu rendre témoignage à la lumière, ce n'est pas que la Lumière en eût besoin, mais à cause de nous, afin que les hommes crussent par lui. De même, les témoignages des prophètes ont leur raison d'être, et nous devons les recevoir comme des moyens nécessaires pour parvenir à la connaissance de la vérité.

S. Thomas d'Aquin.
(Traduction de G. Vanhamme.)

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

Vie spirituelle et littérature

« Les Heures bénédictines »

par Edouard Schneider

Il est à propos de noter que des œuvres spirituelles, comme l'*Anneau d'Or des Grands Mystiques* d'Émile Baumann et le *Saint Paul* du même, publiées et « lancées » par un éditeur profane qui s'entend au négoce et observe, pour y satisfaire, les besoins actuels de l'intelligence, trouvent des acheteurs nombreux et s'écoulent plus vite que bien des romans. S'il n'en faut point conclure à une conversion générale des élites, ce fait et d'autres analogues permettent du moins de conjecturer que la pensée contemporaine s'oriente invinciblement vers sa Source vivifiante et son Principle régulateur. Ce succès doit encourager les jeunes écrivains qui ont une vie religieuse et les éditeurs entreprenants qui veulent réussir, à profiter des dispositions manifestées par tant de lecteurs, ceux-là pour mettre dans leurs œuvres l'art au service de Dieu, ceux-ci pour publier et répandre ces œuvres.

A cet égard, la maison Bernard Grasset donne le bon exemple. Ayant édité ces deux livres de Baumann, elle inaugure une collection des « *Grands Ordres monastiques* » par un volume de de M. Edouard Schneider : *les Heures bénédictines*. Sans doute ces grands Ordres ont-ils trouvé et trouveront-ils encore en eux-mêmes leurs historiens et leur chroniqueurs les plus sagaces, les commentateurs les plus éclairés de leur ascèse et de leur mystique. Mais la collection nouvelle a pour fin, non

point tant de définir la piété et l'activité des Bénédictins, Chartreux, Prêcheurs, Franciscains, Jésuites, etc..., que de montrer comment ces familles religieuses, dans le présent chaos, enseignent, édifient et orientent une jeunesse qui cherche ardemment les conditions surnaturelles d'un ordre naturel. A l'heure où famille, métier, cité, tout est à reconstruire, les meilleurs fils d'une bonne race vont aux modèles stables de toute construction, aux établissements monastiques et religieux où la Règle défend et assure d'âge en âge le règne de l'Esprit. Le monastère et le couvent, qui furent toujours actuels, le sont plus que jamais aujourd'hui. Si les moines et les religieux étaient les seuls à nous le dire, beaucoup de « modernes » en douteraient. Mais voici des laïques réfléchis — artistes, littérateurs, poètes, philosophes — qui viennent nous décrire leur expérience de la vie claustrale ou conventuelle, qui en font rayonner sur nous l'harmonie, la beauté, la grandeur exemplaires, qui s'en assimilent et nous en proposent les vertus, si propres à nous unir comme à nous féconder : dès lors le « moderne » honnête s'avise de penser et demande qu'on l'instruise.

Pourtant, si la qualité des écrivains qui mèneront l'entreprise a des avantages certains, elle offre aussi quelque inconvénient. Un littérateur laïque, même fervent chrétien, enclin à la perfection et gratifié de précieuses vertus, peut tendre à sacrifier dans sa tâche la spiritualité à l'émotion romantique, ou du moins à prendre celle-ci pour celle-là. La vie et la liturgie des moines, les arts que leur piété sans cesse en éveil fait fleurir autour d'eux, cette sorte d'eurythmie céleste qu'un monastère ou un couvent impose à l'ambiance, autant de pièges et d'attraits pour une sensibilité d'artiste, toujours prête à se chercher et à se complaire dans les belles images. Le cloître a sa poésie, et l'on conçoit que la poésie de l'écrivain s'en émeuve; mais cette poésie, diffuse dans les offices, les exercices, les disciplines, les travaux, les vertus, l'architecture, les ornements, cette poésie n'est qu'un reflet et un moyen : un reflet de la Perfection divine et un moyen de s'y élever. L'écrivain est autorisé à s'en servir pour nous donner le goût de la contemplation et des voies qui en rapprochent; il doit prendre garde de ne pas demeurer captif dans les attendrissements, les ivresses ou les impressions de quiétude sensible qu'elle lui procure. Dans le premier cas il agira en poète chrétien, confor-

mément aux lois de cette liturgie qui associe et recueille peu à peu dans la prière tous nos éléments corporels, tous nos organes d'activité physique. Dans le second cas il agirait en romantique, et il n'y a pas de conciliation possible, quoi qu'on ait prétendu, entre le romantisme et la vie spirituelle.

Tout romantisme (1) implique l'attachement au moi, tandis que la spiritualité chrétienne requiert qu'on se détache du moi. L'ascétisme le plus élémentaire consiste précisément à maîtriser les instincts, appétits et passions que le romantisme développe, qu'il exalte et qu'il vénère. On n'arrive à la vie d'union, ou du moins l'on ne s'en rapproche qu'en écartant d'abord tous les obstacles au progrès, à la grâce qui l'amorce, le favorise et le soutient, à l'exercice des vertus et à l'usage des dons qui nous conforment au Christ : or, ces obstacles, le romantisme non seulement les fortifie, mais il les divinise. Les occasions ne manqueront pas d'insister sur ce point au cours de ces Chroniques. Qu'il suffise présentement de mettre en garde les auteurs et leurs lecteurs contre des émotions qui, au lieu d'élever l'âme, la retiennent et l'enfoncent dans la sensibilité la plus individuelle.

Ce n'est pas qu'il y ait lieu ici de reprocher à M. Schneider de se rechercher dans la si engageante et généralement si fidèle peinture qu'il nous fait de la vie bénédictine. Des connaissances étendues et précises touchant l'histoire de l'Ordre, des séjours prolongés dans divers monastères, une observation attentive de la piété, de l'activité, des disciplines et des mœurs qui s'y perpétuent, l'ont en somme maintenu au service de son objet. Si on relève chez lui quelque romantisme, c'est beaucoup moins dans les sentiments et les idées que dans les inflexions du style, dans le rythme et le timbre de plusieurs phrases, dans la bizarrerie de certaines images. On s'étonne, par exemple, de trouver, en ce livre consacré à un Ordre ami de la simplicité, des passages tels que : «... *Toute une musique de silence moutonne en frissons muets dans la nuit* (p. 213)»; ou comme : « *Oh.*

(1) « Le mot romantisme..., en tant que dégagé de ses connotations contingentes, signifie un certain mal de l'esprit, caractérisé par une religieuse éviction de la raison et de ses œuvres, le débridement sacré de la sensibilité, le saint étalement du moi et l'adoration de la primitivité naturelle. » (Jacques Maritain, *Rev. Universelle*, 1er janvier 1924, p. 39.)

silence des COMPLIES, *tout azuré de* SALVE, REGINA, *à peine alourdi des parfums ardents de tant de fleurs mystiques offertes dans le soir des chapelles!* (p. 216) »; ou encore tels que : « *C'est lui, le silence aux traines immenses, qui déjà planait, conscience aveugle de l'Éternité, ombre auguste de l'ascète, épervier du ciel, souverain, immobile et frémissant* (p. 217) ». Si l'on réserve la question de goût et de convenance artistiques, il est difficile de ne pas trouver là une émotion qui joue pour elle-même et se délecte de certains signes sans en faire bénéficier l'esprit : ce que telle heure canoniale, tel chant, tel exercice du cloître contribueraient à la piété par l'entremise d'une sensibilité, cette sensibilité l'arrête au passage et se l'approprie. Voilà bien un cas de romantisme, involontaire assurément, mais qui par là même accuse des habitudes littéraires encore tyranniques, sans compter certains engouements saisonniers.

Non, certes, qu'il faille que le littérateur-poète s'abstienne de capter et de traduire verbalement la poésie des choses sacrées. Mais que l'on ne confonde point poésie avec romantisme : celui-ci est orgueil du moi qui veut se déifier, celle-là est communion intelligente et fraternelle avec la création; l'un aboutit à l'impuissance ou au dévergondage, l'autre à nous orienter par les créatures vers le Créateur; le romantisme rapetisse les choses à la mesure de l'individu dont il veut qu'elles dépendent, la poésie les dilate pour autant qu'elle les voit participer à la Puissance, à la Sagesse et à la Bonté de l'Être infini. En un sens, le Fondateur d'Ordre est un poète qui compose une société dont l'harmonie décèle quelques accords de l'harmonie céleste. Or cette société ne se constitue et ne dure que par l'humble abnégation de ses membres, soumis à la règle qui les porte et les unit au-dessus d'eux-mêmes. L'expression littéraire de cette poésie exclut donc toute complaisance de l'auteur au jeu des images qu'implique la vie du cloître, mais exige l'humble et docile interprétation de multiples symboles — actes et choses — par quoi cette vie est graduellement soulevée.

Appuyer sur ces points est ici nécessaire, pour faire apparaître un principe qui sera ultérieurement appliqué dans ces études, à savoir que chez le littérateur authentiquement catholique, si robuste qu'on suppose son tempérament, si abondant que soit son apport personnel quant au métier, à la ferveur et à l'imagination, la poésie a sa source non dans le fond

égoïste de l'homme déchu, comme chez les romantiques, mais dans l'intime et pieuse connaissance des créatures, révélatrices du Créateur, comme l'attestent par leurs œuvres un saint François de Sales, un saint Jean de la Croix, un Dante, un saint François d'Assise, les poètes médiévaux qui ont enrichi l'Office divin et les chantres lyriques de l'Écriture. Toute forme d'art littéraire, qu'elle use du vers ou de la prose, veut être animée par une certaine poésie ; mais il n'est point de poésie conforme aux réalités qui ne dérive du Poète éternel, Père de l'âme et Auteur de son objet : le poète chrétien est celui qui réalise un accord profond et continu entre cette âme et cet objet.

Au demeurant, abstraction faite d'effusions trop personnelles, le livre de M. Schneider nous présente de la vie bénédictine une image véridique, en fait saillir les caractères essentiels, précise les moyens de sanctification qu'elle emploie et propose, montre comment elle rayonne sur les peuples, médite sur la qualité et l'efficacité de la prière où elle s'épanouit. L'écrivain ne s'oblige pas à ordonner ce livre autour d'une idée directrice, content de nous faire attentivement revivre les heures d'une journée bénédictine, de nous faire visiter à petits pas la chapelle, les cellules, le jardin, le réfectoire, la bibliothèque et le cimetière d'un monastère bénédictin. Cette idée pourtant s'exprime des descriptions, des réflexions et des commentaires, et on peut la résumer ainsi : la communauté bénédictine est un raccourci de la chrétienté ; elle est organisée à l'image de la famille antique, qui est la famille normale, et ordonnée par sa Règle à la perfection chrétienne, telle que l'Écriture et l'enseignement traditionnel de l'Église permettent de la concevoir.

Le propos de l'auteur étant de préciser l'influence des Ordres sur la jeune pensée contemporaine et sur la conduite qu dépend de cette pensée, en un temps où des élites grandissantes s'éprennent de vie intérieure, on note ici que les exemples donnés par la Famille bénédictine ainsi constituée, ainsi ordonnée, répondent aux besoins profonds de ces élites et en quoi elles y répondent.

C'est d'abord l'exemple de la stabilité, condition première du recueillement et du progrès spirituel, n'y ayant point de persévérance possible sans stabilité. C'est l'exemple d'un équilibre jalousement maintenu entre la vie de labeur et la vie de prière, se compénétrant et se fécondant l'une l'autre. C'est l'exemple du respect témoigné à toutes les œuvres normales de

l'intelligence humaine, l'intelligence spécifiant l'homme, qui devient d'autant moins apte à contempler qu'il se matérialise davantage. C'est l'exemple de l'obéissance, non pas seulement de celle qui consiste à exécuter docilement, mécaniquement, les ordres reçus, mais de l'obéissance intérieure et joyeuse qui, rattachant à l'infinie Sagesse le principe de ces ordres, élève l'âme à la liberté suprême. C'est encore l'exemple de l'humble et courtoise charité, de la gaîté discrète, de la force tempérée par la tendresse, mais surtout l'exemple de la rayonnante liturgie, qui enchaîne nos jours et nos heures au grand rythme de la Création, fait participer tout l'être humain, corps et âme, à la prière de l'Église, se manifeste en œuvres d'art et en monuments qui devant le monde profane témoignent pour l'Esprit.

On conçoit que l'âme intérieure trouve là nourriture, appuis et défenses. Le monde dit moderne, livré à l'anarchie et à la matérialité, a perdu ce que garde le cloître, les conditions naturelles de la vie surnaturelle et les moyens de redresser la nature en permettant à la grâce d'y accéder, la vie saine de l'intelligence qui mène aux portes de la vie surnaturelle et la spiritualité qui rend plus ferme et plus audacieuse la vie de l'intelligence. C'est donc au cloître que cette âme demande, sinon l'immédiate possession de ces biens, du moins le modèle des vertus et des arts qui l'aideront à les acquérir : goût de la famille et du foyer chrétiens, cohérence et patience, étroite alliance des travaux et de la prière, maintien de la haute culture et des disciplines traditionnelles qui fortifient la raison, attachement aux hiérarchies et aux autorités naturelles ou révélées, recherche constante de la charité et de la justice, application à louer Dieu, à le remercier, à le requérir en des formes, avec une harmonie, avec une splendeur procédant des Livres Saints et d'où se reflète le Principe de toute Beauté.

Si M. Schneider, moins séduit par la musique et la couleur de ses impressions, en eût méthodiquement dégagé le contenu essentiel, il aurait sans doute plus exactement déterminé les contributions de la Famille bénédictine aux rejetons vivaces d'un monde qui se défait. Il eût marqué nettement ce que, comme légataire de la cité antique, elle nous apporte de raison, de prudence et d'ordre naturels; ce que, comme héritière des premières chrétientés, des premiers solitaires et des premiers moines, elle nous transmet de simplicité, de fraîcheur,

de joie, mais aussi d'humble et discret héroïsme dans la piété; ce qu'enfin, comme servante dévouée par son Fondateur à l'*Opus Dei*, elle exprime de beauté rayonnante, de convenance et d'harmonie, que nous délivrent ses offices, ses arts, ses monuments et jusqu'à la courtoisie rituelle de ses mœurs. D'où un ensemble de caractères qui marquent à leur empreinte l'ascèse et la mystique de l'Ordre. La réflexion les extrait sans doute du volume. Mais ne serait-il pas plus profitable à tous, l'œuvre restant une œuvre d'art, qu'ils fussent mieux précisés? Et n'est-il pas pertinent de souhaiter que les auteurs des volumes suivants, consacrés aux Ordres postérieurs, songent moins à nous dire ou à nous moduler comment leur objet les affecte sensiblement qu'à nous en faire mesurer la valeur actuelle?

René Salomé.

Les Bénédictines du Mont-Vierge

(Wépion-sur-Meuse. — Belgique)

L'œuvre du R. P. Dom Vandeur, conçue par lui dans un but d'apostolat monastique, liturgique et doctrinal, « pour refaire chrétienne la famille », n'est plus un simple projet, louable sans doute, mais d'exécution peut-être difficile, sinon impossible. Elle est une réalité.

Nous souhaitons à beaucoup de nos lecteurs, et, très spécialement, à nos lectrices, dames ou jeunes filles, qui en auraient les loisirs et les moyens, de pouvoir visiter, comme nous l'avons fait, le monastère des Bénédictines du Mont-Vierge.

On y verra une communauté qui a fait, de la liturgie, le centre de sa vie religieuse. Tout y converge vers le saint sacrifice de la messe, considéré sous le jour où saint Thomas l'a défini quand il a dit que « dans ce sacrement (de l'Eucharistie, au moment de sa célébration) le mystère de notre salut se trouve compris tout entier » (III[a] P., q. 83, art. 4).

Mais ce n'est point seulement pour elles que les Bénédictines du Mont-Vierge vivent de ce mystère. Elles ont la noble ambition d'attirer auprès d'elles les personnes du monde afin de les initier, par leur exemple et par les leçons qu'elles organisent à côté de leur monastère, à la grande vie chrétienne telle qu'elle devra s'épanouir au sein de la famille et de la paroisse.

Une « École du service du Seigneur » est ouverte où sont reçues les jeunes filles ayant terminé leur éducation, désireuses d'une formation supérieure, au point de vue strictement chrétien. Des cours y sont donnés partout sur la Théologie, l'Écriture sainte, la Patrologie, la Liturgie, la Pédagogie familiale. Ces cours sont enseignés parallèlement à la vie de la liturgie qui s'exerce à l'époque de l'année où l'on est : Avent; Noël; Épiphanie ; Septuagésisne; Carême; Passion ; Temps pascal; Pentecôte.

A chacune de ces époques de l'année liturgique, on emploie les diverses sciences dont il a été parlé, pour commenter le mystère qui s'y révèle et qu'on y prêche. Il ne s'agit pas d'accabler d'études les jeunes filles. On veut surtout engendrer en elles des convictions puissantes; et leur apprendre à en tirer des conclusions pour leur vie chrétienne et familiale.

Les premiers cours viennent d'être organisés cette année même. Le programme général et les titres spéciaux des diverses conférences ont quelque chose de particulièrement attrayant. Pour la théologie, ce seront des études sur le *mystère du Christ* et le *mystère de l'Église*. Pour l'Écriture sainte, l'*appel de tous les siècles au Christ*, l'*enseignement du Précurseur*, saint Paul dans le missel d'Avent, les évangiles de l'Avent. Pour la patrologie, saint Jérôme, sur Isaïe; saint Ambroise, sur saint Luc. L'Histoire ecclésiastique, la pédagogie familiale, la littérature chrétienne, le plain-chant, les arts, complètent ce cycle d'études.

Un même esprit animera tous ces travaux. C'est le plus pur esprit de l'Église. Les diverses branches des études sacrées y seront traitées à la lumière de la doctrine officielle de l'Église, qui est la doctrine philosophique et théologique de saint Thomas d'Aquin.

Il nous est agréable d'apporter à cet excellent esprit notre témoignage personnel. Appelé à donner quelques conférences doctrinales sur la philosophie de saint Thomas, nous avons été émerveillé de la pieuse avidité et du saint enthousiasme qui régnaient dans le monastère du Mont-Vierge à l'endroit de celui que Sa Sainteté le pape Pie XI appelait tout récemment de ce beau titre : le Docteur universel dans l'Église.

Nul doute que les jeunes filles formées à « l'École du service du Seigneur » dans une atmosphère si pure, n'y voient s'épanouir en elles ce *sens du Christ*, qui leur donnera de mener elles-mêmes une vie parfaitement chrétienne et de rayonner autour d'elles, dans la famille, dans la paroisse, cette même vie en sa parfaite plénitude.

Fr. Thomas-M. Pègues, O. P.

Les Scouts de France

Elle était bien étonnée, cette foule romaine qui les regardait passer, le mois dernier. Ils étaient dix mille, venus de toutes les parties du monde; ils avaient tous le même charmant costume, mais leur langue et leur physionomie étaient fort diverses. Si jeunes, ils suivaient avec un recueillement profond la grande croix noire du jubilé.

Beaucoup furent encore plus surpris d'apprendre que le Pape leur donnait toute une journée de dimanche; le matin, d'abord, sa messe à Saint-Pierre, ce qui est si rare; et le soir une magnifique réception dans la cour du Belvédère.

Pour que cela fût seulement possible, pour que le Pape ait pu dire : « Il est certain que la consolation que vous procurez au cœur et aux yeux du Père commun par le spectacle de votre piété filiale est sans aucun doute parmi les plus belles et les plus précieuses, et à certains points de vue difficile à surpasser; jusqu'à maintenant elle n'a jamais été dépassée », il faut bien que ce mouvement scout soit nouveau et soit sérieux.

Le public est surtout frappé par le costume des scouts. Sans parler de ceux qui accusent nos troupes de se préparer pour le Maroc, on croit qu'elles sont des sociétés de tourisme ou de sport. Quelle erreur! Si le scoutisme cultive, en effet, les qualités physiques de l'enfant, il est bien plus soucieux encore de développer sa vie spirituelle. « Tous les jeunes gens, disait encore le Pape, ne sont pas capables d'être scouts : il faut à un scout une disposition constante à la force et au courage, au calme et à la réflexion ; et il faut de plus à un scout catholique un sentiment profond de Dieu, de sa divine loi, de sa divine présence dans toute la nature... Votre vocation n'est pas de rechercher les folles aventures, mais d'entraîner votre âme aux difficultés les plus ardues. »

Dans l'intention de ses fondateurs, en effet, le scoutisme est un grand jeu où les enfants vivent ensemble comme des frères, se composant un milieu sain, s'encourageant à une activité

saine qui les aide à développer ce qu'il y a de meilleur en eux. Or, ce qu'il y a de meilleur en eux, le voici : presque tous éprouvent, entre douze et seize ans, le violent désir d'être des héros. Plusieurs écrivains récents, et en particulier M. H. de Montherlant, ont signalé les tendances héroïques, qui sont latentes chez les enfants. Ils souhaitent, les adolescents, devenir des hommes hors du commun. Ils veulent s'élever à des sommets vertigineux de grandeur morale, d'abnégation, de sacrifice; ou bien ils sont prêts à tout braver pour s'affirmer puissants, pour s'imposer comme des chefs, des conducteurs, des maîtres.

Je sais bien que ces aspirations se mélangent à des tendances moins nobles. Pour certains, les héros auxquels ils rêveront de ressembler, ce sera ceux de leur cinéma; ils seront tentés par l'aventure, les honneurs ou l'argent. Mais il faut dire aussi que, plus souvent qu'on ne le croit, il y a de la générosité dans leurs âmes encore fraîches. Si plusieurs ne sont décidés à risquer beaucoup que pour, en échange, obtenir beaucoup, cet état d'esprit n'est pourtant pas le plus fréquent, et l'héroïsme des adolescents est, en beaucoup de cas, exempt de tout calcul. On trouverait facilement chez tous les jeunes garçons ces sentiments communs qui les font se ressembler comme des frères :

— le sentiment de leur puissance, capable, croient-ils, de jeter à bas tout l'ancien pour tout reconstruire sur des bases nouvelles;

— le sentiment que cette œuvre est aisée, qu'on triomphera toujours de tous les obstacles, d'ailleurs inaperçus;

— un certain dédain, quelquefois du mépris pour le commun des hommes, considérés comme incapables de grandeur;

— une mise en garde vis-à-vis des gens plus âgés, parents, maîtres, amis.

Ce sont là sans doute des défauts qui ne laissent pas d'être fort irritants. « Tout s'y fait par une chaleur inconsidérée, et comment accoutumer à la règle, à la solitude, à la discipline, cet âge qui ne se plaît que dans le mouvement et dans le désordre, et qui n'est presque jamais dans une action composée? » (Bossuet.)

Il le faut cependant. C'est toute la tâche de l'éducation. Mais sous cette présomption des adolescents se cachent des dons précieux d'enthousiasme et de hardiesse; il les faut cultiver avec grand soin : qui donc va se charger de cette tâche difficile?

Sera-ce les parents? Sans doute beaucoup sont dignes d'être les modèles de leurs enfants, beaucoup en sont capables. Mais les adolescents sont assez farouches, ils n'éprouvent plus, comme lorsqu'ils étaient tout petits, le besoin de se confier. La contrainte leur pèse, l'obéissance leur déplaît. Ils s'affranchissent volontiers de la tutelle des parents, d'autant plus qu'à mesure que leur mentalité se transforme, une certaine timidité les retient de l'avouer.

Le scoutisme se propose ici en auxiliaire. Il rassemble les garçons sous un idéal très haut; il leur donne un état d'âme très grand; il les maintient dans une atmosphère très pure; s'il y a quelque part des écoles d'héroïsme, les scouts de France en sont une.

Ce n'est pas sans raison que le Pape demandait aux scouts de marcher à l'avant-garde, en éclaireurs de l'Église militante. On les habitue à réfléchir sur la vie des héros et des saints. Avant leur « Promesse », ils doivent avoir compris la noble grandeur des belles actions. Ils savent ou doivent savoir qu'une existence orientée vers quelque but difficile est supérieure en dignité et en mérite aux vies terre à terre que mène le commun. Pour un vrai scout une vie sans grandeur ne vaudrait pas d'être vécue.

On secoue les paresseux. On leur montre, par des exemples, qu'il ne suffit pas de bien accomplir sa tâche journalière, quoique ce soit elle qu'il faille faire d'abord, mais qu'il y a, pour tout homme dont le cœur est bien placé, des victoires à remporter, des actions à oser.

Mais parce que ce ne serait que fausse bravoure de ne faire que le rêver, on veille à ce que chaque scout agisse ainsi. C'est pour cette raison que les troupes ne sont pas nombreuses : vingt-cinq ou trente enfants au plus. Chaque jour ils doivent faire une bonne action, un petit exploit qui exige d'eux de la décision et du courage. Être héros seulement en paroles serait le fait d'insensés, poursuivre un rêve dont peu à peu on fait une réalité est une belle entreprise.

Leurs aumôniers ne manquent pas de leur signaler que ses premières et ses plus glorieuses victoires, le véritable héros les remporte sur lui-même. Pour vivre au camp, il faut être en état de grâce, sans cela comment pourrait-on communier à la messe, avec ses petits frères, et comment pourrait-on s'endormir en paix après avoir chanté son cantique à la Vierge et fait sous son regard l'examen de conscience?

Ainsi cultive-t-on chez les Scouts de France la générosité des jeunes garçons. Ils font, parce qu'ils sont scouts, beaucoup d'actes courageux qu'ils ne consentiraient point s'ils ne l'étaient pas.

« Je suis fier de partir avec vous au combat, écrivait ces jours-ci Jacques d'Arnoux, ce prodigieux Revenant, à la troupe du Havre qui porte son nom, car la devise des scouts est la devise même des héros : « être prêt ».

« L'homme ordinaire est rarement prêt, rarement il est en forme... presque toujours il hésite, il doute... il se traîne... il tremble. Le héros, au contraire, est toujours prêt parce qu'il n'est jamais seul : le Saint-Esprit réside en lui. Il est devenu celui que saint Paul nous montre revêtu des armes de lumière, cuirassé de la foi et de la charité et portant haut le casque de l'espérance. Il est toujours prêt parce que l'enthousiasme du Saint-Esprit ne le quitte jamais.

« Il est toujours prêt à la pureté, à la douceur, à la force, toujours prêt à s'élancer dans le sacrifice avec joie, avec fougue, avec amour. Voilà l'idéal que je me fais du héros et c'est aussi l'idéal des scouts.

« On doit reconnaître un scout entre mille. On doit le reconnaître à la flamme qu'il porte en lui et à son mépris de la douleur et de la mort.

« Le scout doit marcher dans la vie comme un croisé. Il doit être le chevalier de Dieu. Le scout ne se résigne pas au sacrifice, il le veut. Il n'accepte pas les rudes missions, il les demande. Il ne suit pas, il entraîne. »

— « Soyez donc mille et mille fois bénis, conclurons-nous avec le Saint-Père ; dans notre famille spirituelle vous êtes les tout jeunes, les espérances généreuses, florissantes, vigoureuses de la génération future, les espérances de la religion et de l'Église aussi bien que de la famille et de la Patrie. »

Le Havre.

M.-Rég. Héret.

Une nouvelle édition de la Somme de saint Thomas

Sous la direction du R. P. Gillet, O. P., et avec le concours de professeurs dominicains, tous versés depuis des années dans l'étude de saint Thomas, la *Revue des Jeunes* entreprend de publier une édition « classique » et « manuelle » de la Somme Théologique. Les différents traités paraîtront en autant de petits volumes d'un format joli et commode, d'une typographie soignée et d'un prix abordable. Quand on les a en mains, ces gracieux volumes, ils donnent la sensation de quelque chose de neuf et de vivant. Page par page, sans l'encombrement d'aucune note (les explications et renseignements étant renvoyés à la fin), se presse en bas le texte latin, tandis qu'en haut se déroule d'article en article une harmonieuse traduction. On a tenu que celle-ci fût simple, aisée, toujours bien compréhensible et bien française, de ces traductions si intelligentes qu'elles sont souvent à elles seules le meilleur commentaire, exprimant dans une bonne langue le sens, les nuances et le mouvement de la pensée, s'attachant à ressaisir l'esprit sans trop se buter à la lettre et tâchant de faire passer dans la version la saveur de l'original. De la sorte, on espère que la doctrine du saint Docteur, limpide comme elle est, coulera comme de source. On a l'ambition de faire vraiment « lire » saint Thomas, le plus possible.

Une telle initiative, nous pensons qu'elle va faire le bonheur de nos lecteurs, et qu'elle vient au devant des désirs secrets, peut-être même au secours d'essais plus ou moins avoués d'un bon nombre parmi les habitués les plus fidèles de la *Vie Spirituelle*. Nourris par les enseignements de leur Revue au plus pur thomisme et mis en goût par la qualité même de la spiritualité dont on les sent pénétrés, combien de ceux qui nous suivent n'ont pas éprouvé l'attrait d'aller voir à saint Thomas

lui-même ! Ne se dit-on pas que les choses valent toujours mieux dans leur source ? Le R. P. Pègues, à cet égard, a rendu et rendra encore l'inappréciable service d'expliquer son cher saint Docteur en des volumes d'une merveilleuse facilité, où survit le souffle des grands commentateurs. Mais nos lecteurs communément ne sont pas de ceux qui ont les moyens de se procurer une aussi monumentale édition ni les loisirs d'en suivre le riche et savant commentaire. C'est aux étudiants de nos collèges, de nos séminaires, de nos universités, à tout le public instruit, aux personnes spirituelles qui nous lisent, que les éditeurs de cette nouvelle traduction paraissent avoir songé d'une manière tout à fait spéciale, leur offrant la satisfaction de pouvoir quelquefois « déguster » saint Thomas dans son texte même.

On demande : N'est-ce point trahir le Maître que de le traduire ainsi pour tous ? Il ne manque pas de gens qui le croient en effet d'un accès difficile et qui jugent que ses écrits, pareils aux grands sommets lumineux, doivent se camper à des hauteurs inaccessibles. Est-ce bien l'idée que lui-même s'est faite de son œuvre, du moins quant à sa Somme ? Il est bon de l'entendre à ce sujet et de se rappeler ce prologue, pourtant fameux, où il nous livre en termes émouvants le fond de sa pensée et le zèle sacré qui l'anime : « Quand on est docteur en vérité catholique, dit-il, on n'a pas le droit de n'instruire que ceux qui sont déjà bien avancés, mais on se doit d'initier ceux même qui ne sont que des commençants, conformément à la leçon de l'Apôtre dans sa Ire Épître aux Corinthiens : Comme à de tout petits enfants dans le Christ je vous ai donné du lait à boire et non des aliments solides (III, 1-2). A cause de cela nous nous sommes donc fixé pour intention dans cet ouvrage d'exposer à l'usage des commençants les éléments de la religion chrétienne, de la manière qui pût convenir à leur initiation. A cet effet, explique-t-il en substance, nous avons observé qu'il y avait à leur supprimer beaucoup d'inutilités, à mettre beaucoup d'ordre en tout ce qu'ils doivent savoir, à leur éviter l'ennui et la confusion des redites. Nous voulons donc soigneusement, conclut-il, nous appliquer à tout cela, c'est-à-dire que nous allons tâcher, Dieu nous y aidant, de présenter ce qui fait partie de l'enseignement sacré avec suite et dans un abrégé très lucide, autant, bien entendu, que la matière s'y prête. »

La Somme contient par conséquent un aliment spirituel que son auteur a voulu mettre à la portée de commençants sous sa forme la plus assimilable, « du lait à boire », fait-il avec l'Apôtre ! C'est ce qu'ont aussi pensé ses nouveaux traducteurs. Leur édition offre, d'ailleurs, cet avantage qu'elle permettra de faire entre les traités un choix à la convenance et au goût de chacun. Admettons que la doctrine de certains grands traités demeure un peu haute, celle par exemple qui tâche de monter à la suite de saint Augustin jusqu'à la contemplation de l'adorable Trinité, ou de scruter selon les éclatantes définitions des plus vieux conciles le mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu, encore que ce soient là, pour les âmes contemplatives, de beaux sujets de considérations et d'élévations à la manière magnifique des Bérulle et des Bossuet. Admettons, en outre, que certains autres traités, comme celui des Actes humains, soient d'une matière un peu trop spéciale ou trop déliée pour des esprits non aiguisés à ce genre d'analyse morale, bien qu'il y ait d'incomparables documents de vie humaine. Il n'en reste pas moins que la plupart des traités sont en mesure de fournir aux âmes simplement sérieuses, pourvu qu'elles y mettent de l'application et de la réflexion, des éléments de lecture spirituelle, d'étude religieuse, de méditation, voire même d'oraison, dont on ne fera pas difficulté de reconnaître tout le prix.

Ainsi, le volume déjà paru est le traité de la *Prudence*, traduit par le R. P. Noble. Les deux qui vont paraître ensuite sont le traité de *Dieu*, par le R. P. Sertillanges, et celui des *États de vie chrétienne*, par le R. P. Lemonnyer. Voilà certes un premier choix que l'on dirait bien avoir été fait pour l'avancement des doctrines et de la vie ascétiques et mystiques ! Le *Dieu* du P. Sertillanges va nous offrir ces réflexions sur la Grandeur et les Attributs divins si chères aux âmes d'oraison. Les *États* du P. Lemonnyer nous promettent toute la doctrine thomiste de la vie religieuse et le parallèle, si aisément litigieux, des deux vies, l'active et la contemplative, Lia et Rachel, Marthe et Marie. Enfin, pour passer des promesses aux réalités, on peut déjà lire dans la *Prudence* du P. Noble (1) des notes

(1) Un volume de 306 pages, 10 × 17, broché avec vignette sur couverture, 8 francs, franco 8 fr. 80 ; — le même volume relié toile, 12 francs, franco 13 francs.

comme celles-ci : « La prudence surnaturelle présuppose la charité. La prudence dicte pratiquement le juste milieu vertueux. Les réussites de la vertu morale ne sont pas le fruit spontané de la nature; il y faut l'appoint de la prudence. La prudence infuse ne confère pas l'habileté à réussir dans les affaires humaines. Les passions et spécialement la luxure amènent les défaillances du discernement prudentiel. Etc... » — Dans la traduction même, voici ce délicieux article sur le Don de Conseil : « Ainsi qu'il a été dit antérieurement, les Dons du Saint-Esprit sont des dispositions par lesquelles l'âme est rendue souple et docile aux mouvements du Saint-Esprit. Or Dieu meut tout être selon le mode qui convient à la nature de cet être : ainsi les créatures corporelles dans le temps et dans l'espace, les spirituelles dans le temps mais déjà plus dans l'espace, dit saint Augustin. Or la créature douée de raison a ceci de propre qu'elle se sert de sa raison pour délibérer et pour tenir conseil à propos de ses actions. C'est donc par mode de conseil et de délibération que le Saint-Esprit devra mouvoir la créature raisonnable. Et voilà pourquoi le Conseil est parmi les Dons du Saint-Esprit. » (I^{a} II^{ae}, qu. 52, a. 1.)

R. BERNARD.

Avec la permission des Supérieurs
Imprimatur : † FELIX, episc. Forojul.

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN. — LIGUGÉ (Vienne)